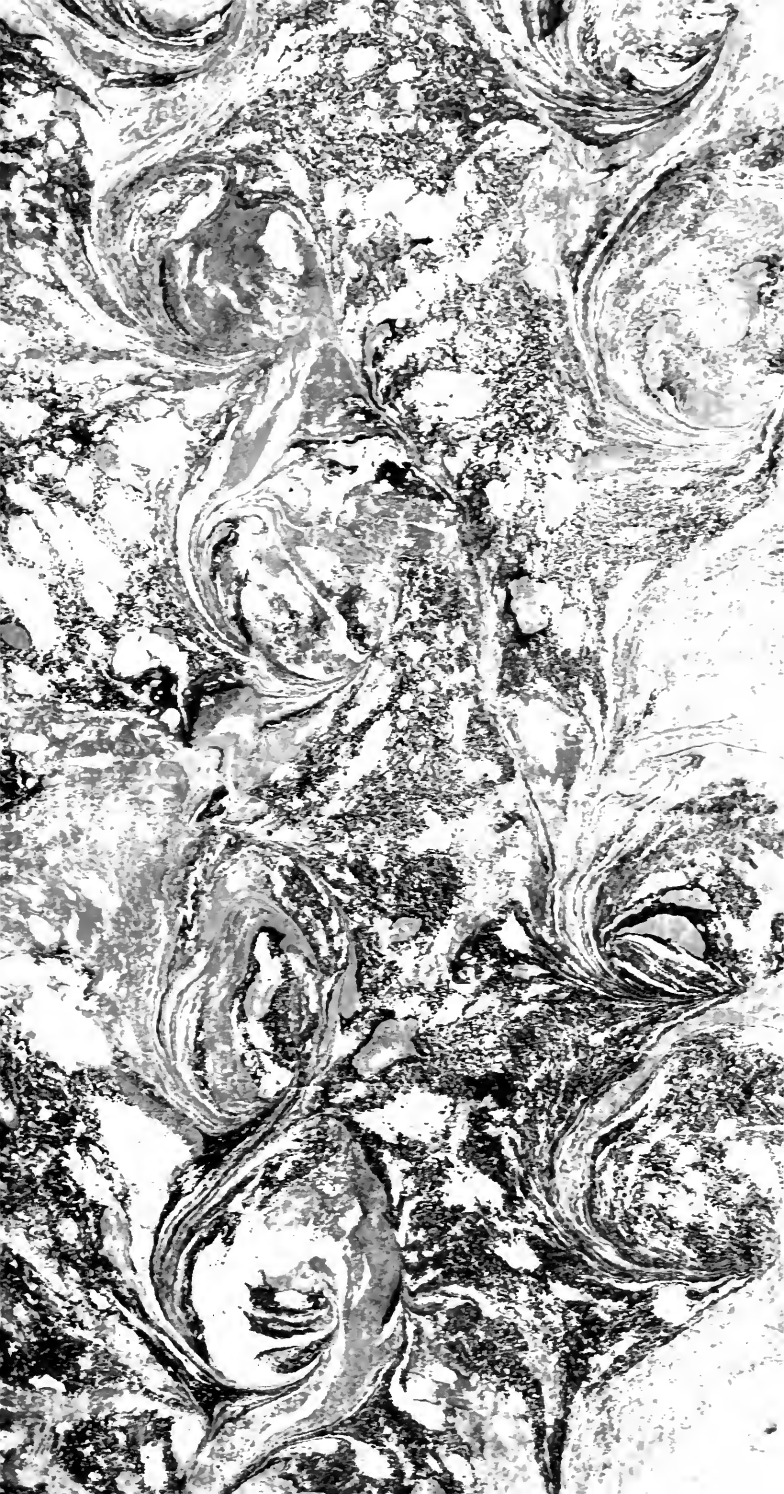
The background of the entire page is a complex marbled paper pattern, featuring swirling, organic shapes in various shades of grey, black, and white. A decorative border, composed of repeating geometric and stylized floral motifs, frames the central text area.

DE LA BIBLIOTHEQUE  
D E  
*MONSIEUR DE DARON.*



Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa



2nd

CSP

1778



HISTOIRE

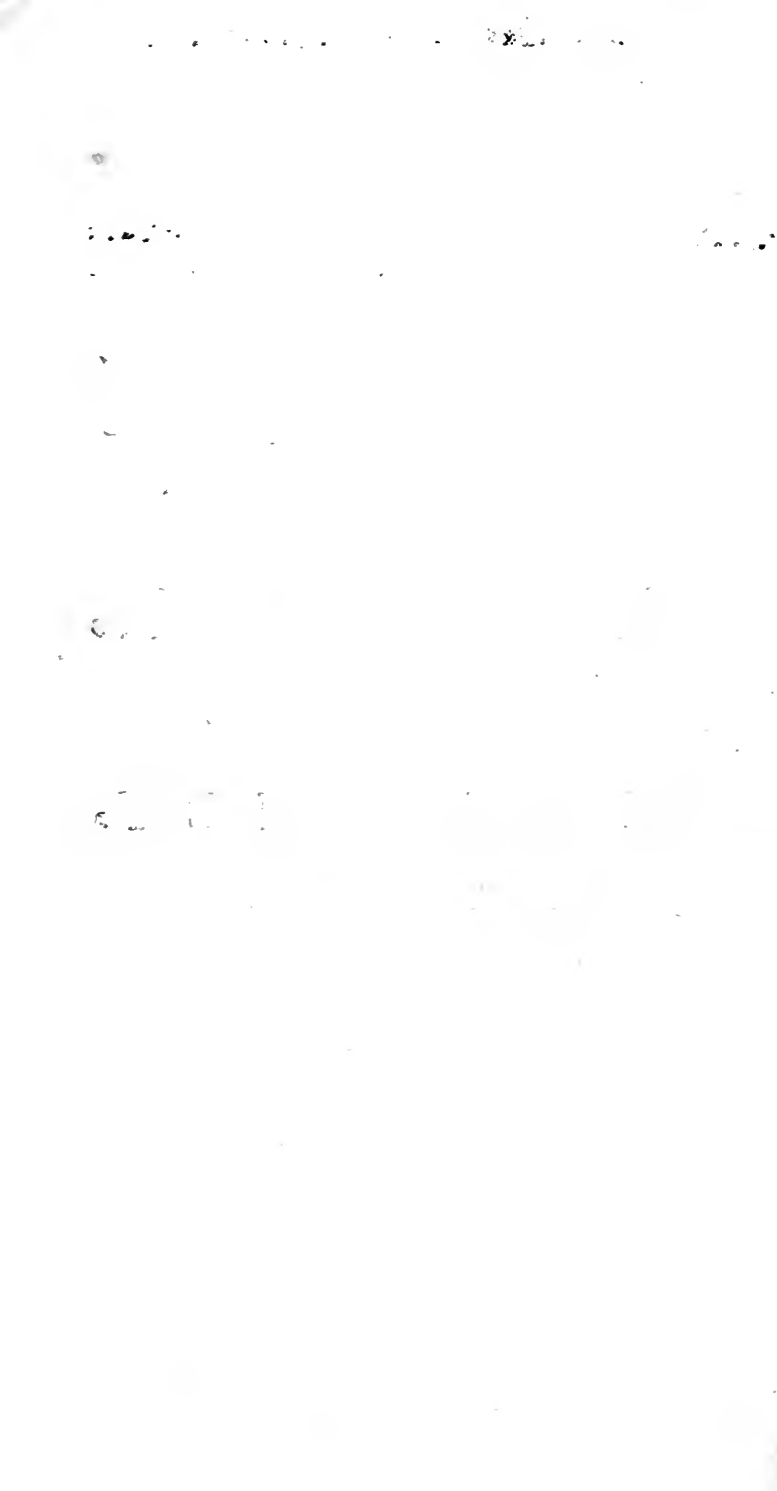
D E J E A N

DE BOURBON,

P R I N C E

D E C A R E N C Y,

TOME PREMIER.



~~Madame d'Aulnor~~ officier au

HISTOIRE  
DE JEAN D'AUNOY  
DE BOURBON,  
PRINCE  
DE CARENCY,

Par Madame D'AULNOR.

NOUVELLE EDITION.

TOME PREMIER.



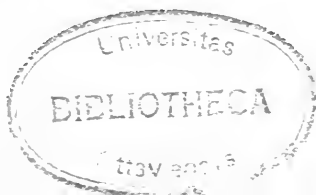
A PARIS AU PALAIS,

Chez PIERRE-MICHEL BRUNET, fils;  
au cinquième Pillier de la grand'Salle,  
au Saint-Esprit.

---

M. D C C. X X I X.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



CSP

DC

101.7

.C3A8

1729

r. /



# HISTOIRE

## DE JEAN

### DE

## BOURBON;

### PRINCE DE CARENCY.



A Duchesse de Lancastre, fille de Don Pedro Roi de Castille, ne voyoit qu'avec un déplaisir mortel, la prospérité de Don Juan sur un Trône où elle auroit dû monter sans les malheurs de son Pere. Elle pressoit le Duc son mari de l'en chasser pour s'y établir, & il n'attendoit qu'une occasion favorable, pour ne pas découvrir inutilement sa mauvaise volonté.

*Tome I.*

A

Ferdinand le Bâtard, Roi de Portugal , lui fournit cette occasion ; il avoit toujours des nouveaux intérêts à démêler avec le Roi de Castille , & il appella en 1386. le Duc de Lancastre à son secours , pour lui aider à vaincre leur commun ennemi ; l'Anglois partit aussi-tôt avec des troupes assez nombreuses , & il mena sa femme & ses trois filles. Ces Princesses avoient du mérite & de la beauté ; celle qui se nommoit Catherine , étoit l'unique du mariage du Duc avec sa seconde femme ; & bien qu'elle fût la cadette de ses autres sœurs , son droit étoit le mieux établi sur la Couronne d'Espagne , à cause de la Duchesse sa mere.

Le Roi de Castille voyant que deux Ennemis si puissans s'étoient unis contre lui , eut recours à ses Alliés. Il s'adressa à Charles le Mauvais, Roi de Navarre , & plus particulièrement à Charles VI. Roi de France , à qui il avoit déjà de pressantes obligations. Il en reçut des troupes & de l'argent , & la Fortune s'étant mise de son parti , il battit en plusieurs ren-



contres les Portugais & les Anglois. Le mauvais air & les maladies en détruisirent encore plus que ses armes : mais comme il avoit de grandes raisons de souhaiter la paix, & qu'il sçut que le Duc de Lancastre venoit de quitter le Roi de Portugal, très mécontent de lui avoir payé la dot de sa fille, parce qu'il l'avoit dépensée avant même que le mariage fût fait, il envoya le Prieur de Guadalupe au Duc, qui étoit à Bayonne, pour lui proposer des conditions avantageuses, & le mariage de son fils Henri Prince des Asturies, avec sa fille la Princesse Catherine ; il lui fit représenter que c'étoit le seul moyen de la voir regner en Espagne, & qu'il en useroit si bien, qu'il auroit lieu d'être satisfait de son alliance.

L'Anglois goûta cette ouverture de paix ; elle leur étoit avantageuse de toutes les manieres, & les Ambassadeurs du Roi épouserent la Princesse à Bayonne. La Duchesse de Lancastre partit de Biscaye au mois d'Août 1388. pour conduire sa fille à Medina del Campo, où le Roi les

attendoit ; il le reçut avec une magnificence toute Royale. Elles y présentèrent de la part du Duc une Couronne d'or couverte de pierres, & elles lui dirent avec beaucoup de grace & de majesté, que puisqu'elles leur cedoient leurs droits sur la Castille, il étoit bien juste qu'il en acceptât la Couronne de la main du Duc leur Seigneur. Le Roi, en la recevant, leur dit qu'il ne la prenoit que pour la mettre sur la tête de la Princesse Catherine, quand son fils seroit en âge de l'épouser. Ce jeune Prince n'avoit alors que dix ans, & elle en avoit dix-neuf.

Le Duc de Lancastre n'avoit point été du voyage, il étoit resté à Bayonne, & il souhaitoit avec passion de voir le Roi, pour essayer de le détacher des intérêts de la France : mais ce Monarque ressentoit trop vivement les services qu'il en avoit reçû pour se résoudre d'avoir un mauvais procédé dans une telle conjoncture. Il éluda la conférence qui lui étoit demandée, & comme il tomba malade à Burgos dans le même tems

que la Duchesse venoit retrouver son mari, il prit congé d'elle en ce lieu.

Cependant Charles VI. ayant été informé de la conduite du Roi de Castille à son égard, & s'y trouvant sensible, il choisit Jean de Bourbon, Comte de la Marche, son parent, pour le lui témoigner. Il le chargea de lui dire qu'il alloit prendre lui-même le soin des affaires de son Royaume, & qu'il seroit ravi d'employer son pouvoir à reconnoître l'attachement qu'il avoit marqué pour leur alliance. Le Comte de la Marche étoit un Prince plus capable que personne, de faire valoir les sentimens du Roi, puisqu'il étoit un des premiers de l'Etat par sa naissance & par ses grands biens; il avoit une bravoure qui alloit jusqu'à l'intrepidité, infiniment d'esprit, avec beaucoup de prudence & d'honneur.

Après avoir rendu au Roi de Castille tout ce qu'il lui devoit, il se lia d'amitié avec Don Juan de Velasco. Il avoit épousé une Françoise, fille d'Arnauld de Solier; elle avoit eu

en dot la ville de Villalpendo , qui étoit confiderable en Caftille. Velafco, du côté de la naiffance, ne devoit ceder qu'aux Princes du fang ; & de celui du mérite , il ne devoit le ceder à perfonne. Donna Maria fa femme aimoit les François , & les préféroit à toutes les autres Nations ; elle infpiroit fes fentimens à fon époux ; & le Comte de la Marche fe fentit prévenu d'une fi forte eftime pour eux, qu'y ajoûtant la confideration des grands biens qui regardoient leur fille unique , il prit la réfolution de la demander pour Jean de Bourbon , Prince de Carency , cadet de Jacques Comte de la Marche , & de Louïs Comte de Vendôme , fes enfans.

Après avoir employé quelque tems à mediter fur ce qu'il voulut leur propofer, il vint un jour les trouver. J'ai trois fils, leur dit-il , j'ai fupplié le Roi de vouloir bien prendre foin de la deftinée des deux aînés ; celle du cadet eft encore entre mes mains ; il me femble que je ne puis faire davantage pour fon bonheur ;

qu'en lui procurant d'être votre gendre ; & si rien ne s'oppose à mon alliance , je vous demande votre fille pour lui. Vous demandez, Seigneur, la petite Leonide si serieusement , répondit Don Juan , que j'ai lieu de me flatter que vous nous faites l'honneur de la souhaiter. Cependant elle n'a que quatre ans , & vous m'avez dit que le jeune Prince n'en a que huit ; à quoi pouvons-nous destiner des enfans d'un âge si peu avancé ? Ce ne doit pas être là une difficulté , reprit le Comte , nous pourrons toujours signer le contrat de mariage. Je vous enverrai le Prince de Caren-cy , vous le formerez pour Leonide , & je me flatte que vous l'aimerez. Ses inclinations sont bonnes , j'ose dire qu'il est bien fait , & qu'il a plus d'esprit que les enfans de son âge n'en ont d'ordinaire. Vous n'aurez aucune peine, Seigneur , interrompit Madame de Velasco , de nous persuader à l'avantage du Prince votre fils , il suffit qu'il soit de votre illustre sang ; ce qu'il vous est , nous apprend ce qu'il doit être , & je be-

nis le Ciel que vous ayiez des dispositions si favorables pour Leonide. Depuis qu'il me l'a donnée je lui ai toujours demandé un gendre de ma Patrie : je ne suis point détachée de cette chere Patrie, & Don Juan ne l'aime pas moins que moi. Il est vrai, interrompit Monsieur de Velasco, que j'ai une vénération particuliere pour la France, & que je suis très-sensible au mérite des François ; jugez donc, ajoûta-t'il, avec quelle joye nous acceptons l'honneur que vous faites à Leonide, il est beaucoup au-dessus de nos esperances & de son mérite. Cette conversation finit par toutes les assurances d'amitié que l'on se donne en de semblables rencontres ; les articles du mariage furent dressés, le Comte de la Marche les envoya au Roi de France, Don Juan les porta à celui de Castille : l'un & l'autre y donnerent leur agrément ; Don Juan fit tous les avantages possibles à sa fille, & toute la Cour prit part à cette alliance.

Lorsque le Comte de la Marche partit pour son retour, il demanda à

Monsieur & à Madame de Velasco, s'ils souhaitoient qu'il leur envoyât son fils : non Seigneur, lui dirent-ils, c'est un gage de notre estime & de notre tendresse que nous laissons entre vos mains ; élevez ce jeune Prince, faites qu'il ne se sépare point de vous qu'il n'ait appris à profiter de vos exemples. Le Comte leur promit de ne rien négliger pour son éducation & pour le rendre digne de leur appartenir.

Le Roi de Castille s'acquitta par ce Prince de tous les remerciemens qu'il devoit à Charles VI. Il lui écrivit qu'il ne pouvoit assez louer le mérite & la conduite de son Ambassadeur. Il n'y avoit pas long-tems qu'il étoit arrivé à la Cour, lorsque l'on apprit la mort du Roi de Castille ; il s'étoit tué en tombant de cheval, & Don Henri son fils en envoya les nouvelles en France par Don Juan de Velasco. Le Comte de la Marche n'obmit rien pour lui faire les honneurs d'une Cour où il tenoit un rang fort considérable, comme proche parent du Roi ; il lui fit voir

le Prince de Carency , qu'il trouva encore plus aimable qu'il n'avoit pû se le représenter, & il ne prit pas une amitié moins tendre pour lui , que s'il eût déjà été l'époux de Leonide. Le repos & la tranquillité dont la France jouïssoit en ce tems-là , fut troublé par l'accident qui arriva peu après au Roi , lorsque pressé de sa juste colere , il se mit en campagne au mois d'Août 1392. pour aller punir le Duc de Bretagne, de l'assassinat qu'un de ses parens avoit voulu commettre en la personne du Connétable de Glisson. L'esprit du Roi accablé de chagrin & surpris de frayeur, par la rencontre imprévûë d'un fantôme qui saisit tout d'un coup les rênes de son cheval, se trouva si alteré qu'il ne fut plus en état de gouverner.

Il y avoit dans ce même tems une negociation très délicate à conduire en Espagne. Les Ducs de Berry & de Bourgogne, oncles du Roi, ayant pris le soin des affaires du Royaume, jetterent les yeux sur le Comte de la Marche, comme sur celui qui pou-



voit s'en acquitter avec plus de dignité & d'esprit. Le prétexte apparent de son voyage, fut les complimens ordinaires au Roi & à l'Infant Don Ferdinand son frere sur leur mariage. Le premier venoit d'achever le sien avec la Princesse de Lancastre, & l'autre épousoit la jeune Comtesse d'Alburquerque, qui étoit une des plus riches heritieres de l'Europe. Le Comte de la Marche trouva Don Juan de Velasco dans une grande faveur; le Roi l'avoit fait Grand-Maitre de sa Maison: & bien que Leonide n'eût que neuf ans; elle étoit déjà Menine de la Reine, & on l'élevoit dans le Palais.

Madame de Velasco parut ravie de revoir le Comte, & de pouvoir le faire demeurer d'accord que sa fille surpassoit en beauté tout ce qu'il avoit jamais vû. Il en fut si surpris & si charmé, qu'il ne trouva pas d'abord des termes capables de la louer. Ses cheveux étoient noirs, & son teint plus blanc que le Lis, l'on peut dire, generalement parlant, qu'il n'y a point de lieu au monde où les fem-

mes ayent les yeux si beaux & si touchans qu'en Espagne : ceux de Leonide étoient si vifs & si remplis d'esprit que l'on ne pouvoit en soutenir l'éclat, mais le feu dont ils brilloient n'ôtoit rien à cet air de modestie & de douceur qui sied si bien à notre sexe : il est vrai aussi qu'elle étoit parfaite de corps & d'esprit, & le Comte de la Marche l'aimoit si cherement, qu'il seroit volontiers demeuré à la Cour de Castille pour la seule satisfaction de voir cet aimable enfant : mais sa gloire & le service du Roi le rappelloient en France. On l'envoya contre les Anglois ; les avantages qu'il remporta sur eux ne contribuerent pas peu à leur faire souhaiter la paix : elle fut conclüe par la demande que le Roi Richard fit d'Isabeau de France en 1394. mais le Comte de la Marche n'eut pas la satisfaction de voir conclure cette paix ; ses indispositions l'obligerent d'aller chercher quelque repos à Vendôme, où, son mal augmentant, il ne put douter qu'il ne fût sur le point de mourir ; alors il regarda ten-

drement le Prince de Carency, & lui adressant sa parole, il lui dit d'une voix foible : l'état où je suis, mon cher fils, me toucheroit de quelque regret, si je ne vous avois pas menagé un pere en la personne de Don Juan de Velasco ; je suis persuadé que vous trouverez dans sa Maison tout ce que vous auriez trouvé dans la mienne ; ne manquez donc pas d'exécuter la parole que je lui ai donnée pour vous : épousez Leonide, je le souhaite, je vous l'ordonne ; je vous charge aussi de faire sçavoir à vos freres que je les aime cherement, & que je prie le Ciel de les benir & de leur accorder sa protection : souvenez-vous les uns & les autres de vous rendre dignes du nom que vous portez : aimez plus la gloire & l'honneur que votre propre vie, ne vous éloignez jamais de ce que vous devez à Dieu & à votre Roi : je préférerois de vous voir morts, que de vous voir survivre à la honte qui suit une mauvaise conduite ; & pour vous, mon fils, laissez-moi la consolation en mourant, de croire que vous en-

trez plus par votre propre inclination, dans les sentimens que je veux vous inspirer, que par les conseils que je vous donne. Le jeune Prince, pénétré de la plus vive douleur, se jeta aux pieds de son pere, & malgré le faisissement, qui lui ôtoit le libre usage de la parole, il fit un effort pour lui dire des choses si tendres & si genereuses, que le Comte de la Marche sentit beaucoup plus de satisfaction des assurances que son fils lui donnoit, que de regret de quitter la vie. Il mourut l'an 1393. L'on vit arriver en 1395. les Ambassadeurs de Sigismond Roi de Hongrie; il envoyoit supplier Charles VI. de lui accorder des troupes pour combattre Bajazet. Ils rendirent compte au Roi, comme quoi l'Empereur Jean Paleologue avoit appelé à son secours cet ennemi des Chrétiens contre le Despote de Bulgarie, mais que Bajazet profitant de ses avantages, ne vouloit plus sortir d'un lieu où on lui avoit donné entrée avec tant d'imprudence. Le Roi, touché de l'état de Sigismond, permit à la

plus grande partie des Seigneurs de France de faire ce voyage. Le jeune Comte de Nevers , fils aîné du Duc de Bourgogne , qui n'avoit encore que vingt-quatre ans , se mit à la tête de cette fleurissante jeunesse. Philippes d'Artois Connétable , les Comtes de Bar & de Saint Paul , les Sires de Coucy , de la Trimouille , de Roye & de Domicaut , suivirent ce Prince avec plus de mille autres : mais entre tous ceux-là , Jacques de Bourbon , Comte de la Marche , se distingua très-avantageusement ; il voulut que le Prince de Carencey son frere fit cette campagne , & l'on ne sçauroit témoigner plus de joye qu'il en marqua , de pouvoir de si bonne heure, trouver des occasions d'exercer sa valeur.

Les particularités de cette expedition n'étant point de mon sujet , je les laisse à traiter à l'Histoire, & je me contenterai de dire en general , qu'il n'a jamais été une campagne plus malheureuse. Bajazet battit les troupes Chrétiennes , & fit un si horrible massacre de tous les François , qu'il

voulut à peine en recevoir cinq ou six à rançon. Le Comte de la Marche & son frere , furent dangereusement blessés & faits prisonniers devant Nicopolis ; le Prince de Carencey étoit si affligé de l'état où étoit son frere , que tant qu'il fut en peril il ne pensa dans sa prison ni au danger où ses blessures le mettoient, ni à la perte de sa liberté ; enfin , lorsque le Comte de la Marche fut guéri, & en état de donner quelques soins à la fortune de son frere & à la sienne , il apprit avec un sensible déplaisir que le fier Bajazet avoit résolu de faire passer tous les prisonniers au fil de l'épée , & comme on en faisoit mourir quelques-uns de cette cruelle maniere , & que le Comte de Nevers tendoit la gorge pour y recevoir le coup fatal , un vieux Turc qui sçavoit parfaitement bien l'Astrologie s'écria , en parlant à Bajazet : Garde moi ce jeune Prince, il tuera plus de Chrétiens que toute ton armée. Ces paroles lui conserverent la vie qu'on alloit lui ôter, & dans la suite elles ne furent que trop veritables. Le

Prince

Prince de Carency parut à son tour ; sa tristesse & l'état déplorable où il se voyoit , dans un âge où les autres sont à peine sortis de la maison paternelle , ne pouvoit lui donner une forte d'abattement qui dérobât rien à sa bonne mine , & à cet air plein de fierté & de noblesse qui distinguent un homme de courage & de naissance d'avec une personne du vulgaire. Sa beauté étoit si parfaite , que Bajazet lui-même en demeura surpris ; il étoit irrésolu s'il le feroit mourir, ou s'il se contenteroit de lui payer sa rançon. Après avoir hésité quelque tems pour prendre un parti, l'heureuse destinée du Prince triompha de ce naturel farouche , il lui accorda la vie & à son frere ; il leur demanda une somme considerable pour leur liberté : ils la lui promirent, & ils ne manquerent pas d'écrire au Comte de Vendôme leur frere pour l'avoir ; mais pendant qu'ils attendoient leur rançon de France, ils apprirent que le Comte de Nevers avoit déjà payé la sienne , & qu'il étoit prêt à partir.

Un soir que le Prince de Carency n'avoit pas voulu se retirer , & qu'il se promenoit tristement sur le haut de la Tour où il étoit prisonnier , il entendit le sifflement d'une flèche décochée , & en effet il en vit tomber une à ses pieds : il ne sçut d'abord si quelqu'un en vouloit à sa vie ; mais s'étant baissé pour ramasser la flèche , il apperçut que l'on y avoit attaché une lettre : il la prit , & retourna promptement dans sa chambre. Aussi-tôt qu'il fut seul il lut ces mots en langue Franque.

*Lorsque vous parûtes devant le Sultan , chargé de fers & sur le point de recevoir la mort , pensiez-vous inspirer autre chose que de la pitié ? Vous fîtes dans cet instant ce que vous ne vouliez point faire. L'Amour caché dans vos yeux de vaincu, vous rendit vainqueur ; hélas ! je vous vis , mon cher Prince , & depuis ce moment fatal , mon cœur revolté contre ma raison, m'a fait soupirer mille & mille fois ; je crois vous voir , je crois vous parler , je ne pense qu'à vous : il me semble que mes sentimens vous touchent ,*



& que nos ames déjà unies, nous jettent  
 d'une félicité parfaite ; mais ce bonheur  
 seroit trop grand , je n'ose l'espérer : je  
 n'ose même le vouloir, & je me résoudrois  
 plutôt à perdre la vie qu'à vous déclarer  
 mes sentimens , si je n'étois bien persua-  
 dée que vous ne sçavez jamais qui je  
 suis : que vous ne profiterez point de ma  
 foiblesse , & que vous partirez de Nico-  
 polis sans me voir. Il faut être bien in-  
 fortunée, quand on peut trouver des motifs  
 de consolation dans l'éloignement de ce  
 qu'on aime ! Examinez cette extrémité ,  
 & si vous ne pouvez m'aimer parce que  
 vous ne me connoissez point , tout au  
 moins ne me refusez pas votre pitié, je  
 vous promets de ne m'en pas prévaloir,  
 & de vous mettre bien-tôt en état de quit-  
 ter ces lieux. Je sçai que votre rançon  
 n'est point venue avec celle du Prince  
 Chrétien, & qu'il se prépare à partir sans  
 vous , mais ne vous affligez point , rien  
 n'est impossible à l'Amour ; vous pourrez  
 m'écrire demain à pareille heure que vous  
 recevez cette Lettre, jetez la vôtre  
 avec la flèche au bas de la Tour, & gar-  
 dez le secret ; vous devez apprendre de  
 bonne heure à cacher un mystère amou-

*reux ; ô de tous les mortels le mortel le plus aimable ! pourquoi vous ai-je vû , ou pourquoi dois-je cesser de vous voir !*

Le jeune Prince ne fut pas médiocrement surpris des choses qu'il venoit de lire ; elles lui parurent si tendres , qu'il sentit un pressant désir de voir une femme qui lui témoignoit tant de passion. Il attendit avec la dernière impatience le moment de jetter sa réponse ; il se rendit à son ordinaire sur la Tour : il y fit assez de bruit, pour que la personne qui apparemment attendoit sa lettre, le pût entendre , & ensuite il la fit tomber ; elle étoit en ces termes :

*Vous êtes la première qui m'a fait soupirer , & le sacrifice que je vous fais , Madame , des premiers mouvemens de ma tendresse , devroient me tenir lieu de quelque mérite auprès de vous. J'avois ignoré jusques ici que l'on pût aimer ce qui nous étoit inconnu : mais l'inquiétude que vous me causez , & le désir extrême que j'ai de vous voir , m'assurent que vous m'êtes déjà trop chère pour mon re-*

*pos. Vous allez me rendre le plus malheureux de tous les hommes , si vous m'ôtez les moyens de vous marquer ma reconnoissance , & de vous entretenir de ce que je sens pour vous. Seroit-il possible , Madame , que vous me refusassiez cette grace , & que vous eussiez les bontés pour moi dont vous me flattez ? Quoi ! pourriez-vous consentir que je m'éloignasse du lieu où vous êtes ? ha ! laissez-moi plutôt dans ma prison , je suis né pour porter vos chaînes , & vous serez au moins informée de mon respect & de ma passion.*

Il attendit le plus tard qu'il put ; il esperoit qu'on lui feroit tenir une seconde lettre par le même moyen qu'il avoit reçu la premiere , c'est ce qui n'arriva point , & bien qu'il retournât les jours suivans sur la Tour , il vit regner un si profond silence , qu'il n'osa plus se flatter de ce qu'il fouhaitoit tant. Il n'est pas possible , disoit-il à son frere , qui étoit prisonnier dans la même Forteresse , & auquel il avoit fait part de son aventure , il n'est pas possible que celle qui m'a écrit ait cherché à se faire un di-

vertiffement à mes dépens ; plus je lis fa lettre , plus j'ai fujet de la croire fincere ; je fuis perfuadé que le cœur entend le langage du cœur , & l'on ne peut être fi touché que je l'ai été pour une feinte. Je fuis convaincu de ce que vous me dites , répondit le Comte de la Marche , j'en ai même fait l'experience , & il faut que d'autres raifons obligent votre Inconnuë de cefler de vous écrire. Ils avoient paffé une partie du jour à s'entretenir de cette maniere , & à regarder du haut de la Tour, s'ils ne découvroient point quelqu'un qui eût envie de leur jeter des lettres , lorsque le Prince retourna dans fa chambre plus trifte encore qu'il l'eût été. Mais à peine fut-il entré , qu'il vit fur une petite table de cédre une toilette de mouffeline brodée à deux envers de doubles C d'or & de doubles B entrelaffés : l'ouvrage en étoit très délicat. Il apperçut qu'elle couvroit un fabre demafquiné, dont la garde étoit enrichie de pierreries , & une petite caffette garnie de plaques d'or : il l'ouvrit avec précipita-

tion, dans l'esperance d'y trouver quelque lettre de sa chere Inconnuë; il y en trouva une en effet, avec une somme beaucoup plus considerable qu'il ne la falloit pour sa rançon. Voici ce qu'il lut, écrit de la même main que le premier billet.

*Partez, jeune Prince, partez, éloignez-vous d'un lieu où ma tendresse pourroit vous être fatale; n'attendez plus de mes nouvelles, ce sont ici les dernières que vous recevrez. O Dieu! je vais vous perdre, & vous perdre pour jamais; il ne m'est pas permis de vous suivre & de rendre ma fortune inséparable de la vôtre. Je ne sçaurai plus vos sentimens pour moi, vous m'oublierez sans que je puisse vous oublier, ni cesser de vous aimer. Mes desirs vont vous accompagner, cher Prince, plaignez moi. Ma triste vie ne pourra suffire à pleurer votre absence & mes malheurs.*

Le Prince de Carency fut si pénétré d'admiration & de reconnoissance pour le procédé de cette genereuse personne, que ces deux sentimens

le touchèrent autant que l'amour auroit pû le faire ; & lorsqu'il fit reflexion qu'il perdoit pour jamais l'esperance de la voir , il eut un déplaisir si violent, qu'il empoisonna toute la joye qu'il devoit ressentir d'être en état de payer sa rançon & de retourner bien-tôt dans sa Patrie. Il obligea un de ses gardes d'aller prier le Comte de la Marche de venir jusques dans sa chambre ; il avoit déjà pris soin de cacher le magnifique présent qu'il venoit de recevoir.

Le Comte se hâta de le venir trouver ; il vit dans ses yeux & sur son visage un air de tristesse extraordinaire , & dès qu'ils furent seuls , le Prince lui jettant les bras au col : J'ai besoin de consolation , mon cher frere , lui dit-il , & je n'en puis recevoir que de vous. Voyez , continuait'il , ( en lui montrant la cassette & le sabre ) voyez tout ce que je dois à ma charmante Inconnuë : voyez son billet ; voyez la necessité qu'elle m'impose de partir sans la voir. Se peut-il des manieres plus grandes & plus nobles ? Se peut-il des termes plus

plus tendres & plus touchans que ceux qu'elle employe pour me dire adieu ? Ha ! que ses bontés me vont être cruelles, qu'il m'est douloureux de perdre l'espoir de la connoître. Il se tut en cet endroit, & après avoir rêvé quelque tems : mais reprit-il, elle m'aime, & je sens toutes les dispositions qui font aimer. Ne puis-je pas, malgré ses ordres, rester à Nicopolis ? j'y découvrirai qui elle est, je parviendrai à la voir : car il me semble que l'Amour est un trop bon guide pour me laisser en chemin. Le Comte de la Marche, qui aimoit tendrement son frere, jugea qu'un présent si magnifique ne pouvoit venir que d'une personne de la premiere qualité, & que s'il s'exposoit à la chercher & à pénétrer des mysteres qui devoient peut-être demeurer cachés, il s'attireroit des ennemis & des affaires fâcheuses dans un país, où sa naissance & son mérite ne pourroient lui servir de protection, & où le seul nom de Chrétien le rendroit punissable. Prévenu de cette pensée, il le conjura dans les termes les plus

pressans & les plus engageans, de ne se point opiniâtrer à une chose qui paroïssoit si difficile ; il lui fit considérer que non-seulement il pourroit se perdre, mais qu'il pourroit contribuer à la perte de celle qu'il aimoit avec tant de passion. Vous pardonneriez-vous jamais , ajoûta-t'il, une si cruelle imprudence ? cette Dame vous aime , & sans doute s'il lui étoit permis de vous voir sans danger, elle préviendrait là - dessus vos desirs. Croyez-moi donc , mon cher frere , partons avec le Comte de Nevers , & profitons des dispositions favorables de Bajazet , ses caprices donnent tous lieu de craindre ; que ferions-nous s'il alloit changer ?

Bien que les raisons du Comte de la Marche fussent très-fortes , le Prince ne s'y rendit qu'après avoir encore employé plusieurs jours à découvrir par quelle voye la cassette & le sabre avoient été apportés dans sa chambre. Il lui étoit aisé de croire que quelques-uns de ses gardes avoient été gagnés , mais il ne put les démêler : & dans la crainte de parler



à quelques autres qu'à ceux qu'il cherchoit, il s'imposa un profond silence, & il partit enfin de Nicopolis, sans connoître la personne du monde à laquelle il étoit le plus obligé.

Le Prince de Carency, toujours occupé de sa genereuse Inconnuë, étant de retour à la Cour de France, cherchoit une espece de consolation à parler d'elle avec les Comtes de la Marche & de Vendôme; ils admiroient ensemble une passion si tendre & si retenue, & des liberalités si grandes & si désintéressées. La plupart des femmes qui aiment & qui donnent, disoient-ils, ont tout au moins des vûes qui regardent leur propre satisfaction; elles veulent attacher un amant par la reconnoissance; elles achètent son cœur quand elles n'osent se flatter de le mériter : mais cette illustre Etrangere, ajoûtoit le Prince, vient de procurer ma liberté & de me faire partir du seul endroit où j'aurois pû la voir. Il parloit si souvent d'elle, que le Comte de la Marche appré-

henda qu'il ne voulût retourner en Mysie pour tenter les moyens de la connoître. C'est ce qui l'obligea de le presser d'écrire à Don Juan de Velasco, pour le prier de se souvenir qu'il lui avoit destiné Leonide, & qu'il attendoit ses ordres pour se rendre auprès de lui. Pensez-vous bien à ce que vous me faites faire, dit le Prince à son frere, après avoir écrit cette lettre; & n'est-ce pas me vouloir rendre malheureux toute ma vie, que d'épouser une personne pour laquelle je ne me sens aucune inclination? vous sçavez assez que mon cœur est prévenu pour une autre. Il est vrai, dit le Comte, en l'interrompant, votre cœur est prévenu pour une Inconnuë, que vous ne verrez apparamment jamais: vous ne sçavez pas même son nom, & peut-être qu'elle n'est plus à Nicopolis. Souvenez-vous, mon frere, que Leonide doit faire votre felicité; elle est riche, elle est belle, on en parle partout comme d'une merveille. Qu'il est aisé, s'écria le Prince de Carency, de donner des conseils, & que l'on

a de prudence pour les autres ! ne semble-t'il pas que notre cœur doit toujours obéir à notre raison ? Mais hélas ! qu'il est disposé à se revolter contre elle , & qu'il souffre du soin que l'on prend de l'engager , quand il ne s'engage pas lui-même. Le Comte de la Marche ne négligeoit rien pour inspirer d'autres sentimens à son frere , & il esperoit tout du tems.

Le Prince de Carency vivoit dans une profonde tristesse , lorsqu'il reçut des lettres de Don Juan de Velasco ; il l'assuroit que sa fille ne seroit jamais à d'autre qu'à lui , qu'elle étoit encore si jeune , qu'il seroit bien aise que le Mariage ne se fît que dans quelques années , & qu'il lui conseil-  
loit de les employer à voyager ; il fut ravi de ce retardement , & comme le Maréchal de Boucicault alloit prendre possession de Genes , qui s'étoit donnée volontairement au Roi , il partit avec lui pour voir cette grande ville. Elle a toujours passé pour une des plus belles & des plus superbes de l'Europe : tant de per-

sonnes en ont parlé, qu'il seroit inutile d'en faire ici la description, & je me contenterai d'écrire ce qui regarde mon sujet.

Le Maréchal de Boucicault resta peu à Gennes ; il en partit pour Constantinople avec une nouvelle armée, qui se rendit enfin redoutable au fier Bajazet. Le Prince de Carancy témoigna au Maréchal, qu'il étoit dans le dessein de le suivre dans son expédition : mais comme il avoit été informé par les Comtes de la Marche & de Vendôme, de l'attachement que ce jeune Prince avoit pris à Nicopolis, & qu'il sçavoit d'ailleurs en quels termes il étoit avec Dona Leonide, il lui parla avec beaucoup de respect, mais en véritable ami, de l'obligation où il se trouvoit de tenir sa parole à une fille de cette qualité : & il lui déclara en même tems, qu'il ne souffriroit point qu'il fît le voyage, & qu'il en écriroit au Roi. Toutes ces raisons l'obligerent de séjourner chez le Sénateur Grimaldi, qui lui avoit offert sa maison avec beaucoup d'honnêteté.

Un soir entr'autres que le Prince de Carency, pressé de sa mélancolie, cherchoit la solitude, il s'arrêta au Mole, dont la vûë est admirable, & ensuite continuant de marcher le long du rivage, il s'éloigna insensiblement de la ville. Quelle est ma destinée ! disoit-il tristement, je suis aimé & j'aime : je ne connois point celle que j'aime ! je ne connois que sa generosité & son esprit. Je ne puis lui donner de mes nouvelles, ni lui demander des siennes ; je ne sçai où la chercher, & les bontés qu'elle a eues pour moi, ne servent qu'à troubler le repos de ma vie. Il s'abîmoit dans ces pensées, & il ne les quitta que pour s'abandonner à d'autres encore plus cruelles. Ha ! faut-il, continua-t'il, que mon Pere m'ait destiné à un mariage qui ne me peut jamais être agréable, puisque j'ai une autre passion dans le cœur ? Il semble avec cela que je commets un crime, lorsque je songe à retirer la parole qu'il a donnée pour moi. O trop charmante Inconnuë ! reprenoit-il en soupirant, si vous pou-

viez sçavoir en quel état je suis, vous cherchiez les moyens de me rappeler près de vous : mais que dis-je ? c'est un bonheur que je n'ose me promettre ; elle m'a ordonné de m'éloigner, elle m'en a fourni les moyens ; elle m'a vû partir, peut-être qu'elle ne m'aimoit déjà plus, ou qu'elle cherchoit à m'oublier ; & quoi que ce soit, je n'y trouve que des sujets de m'affliger.

Il étoit enseveli dans ces différentes réflexions, lorsqu'il se trouva près d'un grand Parc ; il continua de marcher le long des murs, & la nuit qui survint tout d'un coup, avec une pluie & un tonnerre épouvantable, l'obligea de s'avancer vers un pavillon qu'il avoit remarqué ; il doutoit qu'il y eût une porte du côté qu'il alloit, & dans cette incertitude, il fut sur le point de retourner sur ses pas : mais le tems étoit si obscur, qu'il aima mieux avancer. Il trouva par bonheur une petite porte, qu'il ouvrit avec assez de facilité, bien qu'elle fût fermée par dedans, il entra aussi-tôt dans un Parc très-

spacieux, & par une longue allée d'orangers : il se rendit au pavillon. Il faisoit extrêmement chaud , il y avoit un Salon bas tout brillant d'or & de peintures , dont les fenêtres étoient ouvertes , & quelques bougies allumées rendoient assez de lumiere pour laisser voir sur un lit de repos , une des plus belles personnes du monde. Elle paroissoit assoupie , elle tenoit un mouchoir dans sa main , son habit étoit de deüil ; un voile couvroit une partie de sa gorge , & en cet état , elle inspiroit du respect & de l'amour.

Le Prince s'arrêta quelque tems à la fenêtre , mais comme il vit regner un profond silence dans ce lieu , il se hazarda d'entrer , & vint se mettre à genoux proche d'elle pour admirer ses charmes avec plus de loisir. Elle paroissoit abbatuë , elle étoit pâle , & malgré son sommeil elle pouffoit de profonds soupirs : quelques larmes mêmes cherchoient un passage au travers de ses paupieres fermées. Qui mérite les pleurs , disoit - il , d'une Dame si aimable ? est-ce un

époux ? est-ce un Amant ? il s'arrêtoit-là , & faisoit réflexion sur le hazard qui l'avoit conduit dans un endroit si dangereux pour sa liberté ; & ensuite poussant un soupir : quoi vous pleurez , beaux yeux ! disoit-il ; quoi vous soupirez Madame ! hé ! qui peut mériter vos larmes & vos soupirs ? Il regardoit avec surprise la juste proportion de ses traits , la blancheur de ses mains & de ses bras , la beauté de sa gorge & celle de ses cheveux : ses yeux attachés sur un objet si aimable , trahissoient déjà son cœur. Le Prince n'étoit pas encore bien remis des premiers effets de sa surprise , lorsque cette Dame s'éveilla : mais elle l'eut à peine regardé qu'elle parut si saisie d'effroi , qu'elle fut sur le point de s'évanouir. Il attribua sa crainte à la coutume que les femmes observent en Italie , de ne point voir d'hommes chez elles ; il pensa même qu'elle pouvoit-êtré mariée , que son mari pouvoit êtré jaloux , & que s'il le trouvoit si tard dans sa maison , il feroit une cruelle affaire à une per-



sonne, pour laquelle il avoit déjà beaucoup de passion. Je ressens vivement, lui dit-il, les allarmes que je vous cause; je vais me retirer, Madame, quelque peine que j'aye à m'éloigner d'un lieu où je goûtois tant de plaisir. Non, non, lui dit-elle, en jettant ses bras à son col, mon cher amant, ne me quitte point: je t'aime trop pour m'effrayer d'une chose aussi surprenante que l'est celle-ci: sois témoin des larmes & des regrets que je donne à ta perte. Ha, cher ombre! est-il possible qu'un si funeste naufrage nous ait séparé. Si le Prince ne comprit rien dans un discours si obscur, il ne fut pas moins charmé des tendres caresses qu'il recevoit: mais si le nom d'Amant le flattoit, celui d'ombre le surprenoit & l'affligeoit; il lui sembloit que la sensibilité qu'il témoignoit dans cette occasion, pouvoit assez faire connoître à cette belle personne, qu'elle n'étoit point avec un homme de l'autre monde: cependant son esprit étoit si prévenu de sa première erreur, qu'elle conti-

nuoit à lui parler, comme s'il eût été mort. Cela l'obligea de lui dire d'un air triste : je connois bien , Madame, que vous vous trompez à la faveur de quelque ressemblance , & je vous avouë, que je serois plus heureux d'être mort & regretté de vous , que d'être en vie & de vous être indifférent. Je vois bien encore par toutes les choses que vous me dites, que vous êtes touchée : mais hélas ! je vois bien aussi que ce n'est pas pour moi. Et pour qui donc , mon cher Amant ! pour qui la pourrois-je être, reprit-elle avec précipitation ? il est vrai que depuis le jour où j'appris les déplorables nouvelles de votre perte , en revenant de Nicopolis , & qu'à peine vous aviez évité les fureurs de Bajazet , que vous perîtes, par l'embrâsement du vaisseau sur lequel vous combattiez : je vous avouë, dis-je, que ne pouvant plus me flatter de votre salut , après des circonstances si vraisemblables , je m'abandonnois à toute ma douleur ; ne suis-je pas bien malheureuse, m'écriois-je sans cesse , d'avoir con-

tribué à sa liberté, de lui avoir envoyé de quoi payer une rançon, qui n'a servi qu'à avancer la fin de sa vie ? mais, ô Ciel ! se peut-il une joye & une surprise égale à la mienne ? vous vivez, mon fidelle Amant, & vos yeux me disent que vous vivez pour moi, entendez aussi le langage des miens, quand ils vous disent que je ne vis que pour vous.

A des paroles si touchantes le Prince ne put mettre en doute que celle qui lui parloit si tendrement ne fût son Inconnuë de Nicopolis. Cette opinion lui causa un tel ravissement qu'il ne pouvoit ni le contenir, ni l'exprimer. Il en pensa mourir de joye aux pieds de sa maîtresse, il regardoit comme un miracle de la Fortune & de l'Amour de l'avoir trouvée dans un temps si imprevû, de la trouver d'une beauté si merveilleuse & d'en être toujours si fortement aimé : il attachâ sa bouche sur ses belles mains, il les baïsa avec des transports qu'il n'avoit encore jamais ressentis ; ils versèrent des larmes de tendresse ; leurs discours n'avoit ni suite ni liai-

son ; leurs soupirs enflammés , marquoient assez les mouvemens de leurs ames , & la nuit s'avançoit pendant qu'ils s'abandonnoient au plaisir de se voir : mais ils entendirent quelque bruit , c'étoit une des femmes de cette belle personne qui la venoit avertir que son pere étoit arrivé. Il faut nous quitter , dit-elle au Prince , mon cher amant , retournez à Gennes & revenez dans deux jours dans ce même endroit & à pareille heure , je vous y attendrai. Que je vous quitte , Madame ? s'écria-t'il douloureusement. Ha je ne puis m'y résoudre , consentez plutôt que je reste caché ici , il n'est point de péril qui puisse m'allarmer , pourvû que je vous voye souvent. Ce que vous me demandez , lui dit-elle , d'un air un peu plus severe , n'est pas raisonnable , partez , Seigneur ; tout ce que je puis faire pour vous , c'est de vous donner mon portrait , j'y avois fait travailler à dessein de vous l'envoyer dans votre prison : le voilà , continua-t'elle en le détachant de son bras , & l'attachant à celui du

Prince : querien au monde ne vous fasse négliger un gage si précieux de ma tendresse ; il se jeta à ses genoux, & il vouloit l'arrêter pour lui parler de sa reconnoissance , mais elle se hâta de le quitter , crainte d'être surprise de son Pere.

Elle fut à peine sortie que le Prince s'abandonna à toutes les reflexions qui suivent la surprise , & la joye d'une aventure si extraordinaire. Que t'ai-je fait, Amour , s'écrioit-il , pour me combler de tes faveurs , pour me faire aimer d'une personne si aimable , & pour me le faire trouver , quand je crains avec raison de ne la voir jamais ? Tes biens seront-ils de durée ? hélas ! n'ai-je point lieu d'apprehender que tu ne détruise par quelque coup fatal une si grande prospérité ? Le jour commençoit de paroître lorsqu'il s'aperçut qu'il étoit encore dans le salon. La peur qu'il eut de s'y être trop oublié, & de faire quelque affaire à sa chere maîtresse , l'obligea d'en sortir d'un pas précipité. Il passa par la même porte qu'il avoit trouvé si heureusement, &

il se rendit en diligence chez le Sénateur Grimaldi.

Il se mit au lit : mais ce fut sans y pouvoir reposer ; son cœur & son esprit étoient trop occupés de sa charmante Inconnue : il avoit toujours les yeux attachés sur son portrait , & dans son absence il ne pouvoit avoir une compagnie plus chere. Il se leva d'aussi bonne heure que s'il n'avoit pas veillé toute la nuit. Le Sénateur sçachant qu'il étoit déjà habillé, bien qu'il se fût couché, il n'y avoit que quelques heures, entra dans sa chambre, surpris de voir dans ses yeux & sur son visage un air de gayeté & de satisfaction qu'il n'y avoit point encore remarqué. Pendant que vous me causez Seigneur la dernière inquiétude , lui dit-il agréablement , & que je ne sçai quel accident vous peut être arrivé pour vous arrêter seul toute une nuit dans un païs où vous ne connoissez encore personne , je ne puis mettre en doute que vous n'ayiez eu quelque bonne fortune ; car enfin je vous trouve si différent de ce que vous êtes d'ordinaire

re que je ne sçaurois m'empêcher de vous en féliciter. Le Prince demeura un peu embarrassé de ce que lui disoit le Sénateur ; il avoit naturellement tant de discretion, qu'il n'étoit pas capable de reveler un mystere amoureux ; il se défendit aussi en galant homme, de la guerre qu'il lui faisoit, & tournant la conversation sur un autre sujet, on vint les interrompre pour dire au Sénateur que le Comte de Fiesque venoit le voir. Il se leva aussi-tôt & dit au Prince : *C'est Seigneur un homme d'une naissance & d'un mérite si distingué, qu'il ne se peut rien ajouter aux sentimens d'estime & de consideration que nous avons tous pour lui. Il a perdu un frere qui ne lui étoit inférieur en rien & qui vous ressembloit si parfaitement que je n'ai gueres vû de choses plus surprenantes.* En achevant ces mots il entra dans son appartement pour recevoir le Comte de Fiesque.

Au bout d'un moment ils revinrent ensemble dans celui du Prince ; le Sénateur lui presenta le Comte, & il en fut reçu d'une maniere si civile & si agréable, qu'il n'eut pas lieu de

se repentir de sa visite. Mais pendant leur conversation il regardoit le Prince de Carency avec tant de marques d'étonnement qu'il eut lieu de s'apercevoir qu'il trouvoit en lui la même ressemblance, dont le Sénateur Grimaldi venoit de lui parler. Vous me regardez Seigneur, lui dit-il, & je m'estimerois heureux, si la raison qui vous y engage pouvoit servir à m'acquiescer quelque part dans votre amitié. C'est un secours inutile à un Prince tel que vous, Seigneur, lui répondit le Comte avec beaucoup de respect & d'honnêteté, il est impossible de vous voir sans prendre un attachement très particulier pour vous, mais je vous avoue que cette ressemblance m'a vivement touché, & que si j'en'étois trop certain du malheur du pauvre Comte Sinibald, j'en aurois pû douter en vous voyant. Ils parlèrent ensuite de plusieurs choses, & se separerent avec de veritables sentimens d'estime l'un pour l'autre.

Le Prince de Carency passa le reste du jour à rendre des visites, & le lendemain il l'employa encore de



même. Comme il faisoit dessein de rester à Gennes tant que sa belle Inconnuë le voudroit, il voulut y voir les personnes les plus considerables. Dans cet esprit le Sénateur Grimaldi lui proposa de le mener chez Brancalon Doria, dont la naissance & le mérite le distinguoient extrêmement dans la République. Il y avoit peu qu'il étoit allé en Sardaigne pour secourir le Roi de Sicile. Il en avoit usé dans cette occasion avec beaucoup de generosité, parce qu'il agissoit contre ses propres interêts, à cause de ses prétentions particulieres sur ce Royaume. Le Sénateur s'étendit assez sur toutes ces choses afin de donner une entiere connoissance au Prince, du caractère de ce Seigneur. Il ajouta que Madame Doria étoit encore à Cagliari & qu'elle, avoit beaucoup de mérite: Si vous le voulez, continua-t'il, nous irons voir Monsieur Doria à sa maison de campagne; je suis certain, Seigneur que vous serez charmé de l'esprit & de la beauté de sa fille; ce sera peut-être même un moyen de vous arrêter en

ce païs ici; car peu de gens la voyent sans l'aimer. Si elle étoit aussi dangereuse que vous me le dites, répondit le Prince, j'éviterois soigneusement de la voir; mais je veux bien vous avouer, continua-t'il en souriant, que je ne suis plus en état de l'apprehender. J'ai laissé une maîtresse à Nicopolis qui m'occupe tout entier. Je vous en croi, reprit le Sénateur, en souriant à son tour, mais je crains un peu que vous n'ayiez pas été cette nuit si fidelle que vous le dites, au souvenir de cette aimable étrangere.

Comme le Prince avoit pris son rendez-vous pour le soir, il se hâta d'aller chez Monsieur Doria, afin d'en être revenu d'assez bonne heure pour ne pas perdre un moment à se rendre chez son Inconnuë. Le Sénateur lui apprit pendant le chemin, que sa fille se nommoit Olimpie, qui avoit été éperdument aimée du feu Comte Sinibald; que l'aversion qui régnoit depuis long-tems entre la maison de Fiesque & celle de Doria, avoit empêché son Pere de consen-

tir à ce Mariage , qu'ils en avoient été l'un & l'autre au désespoir, & que les obstacles qu'ils avoient trouvé à leur passion, n'avoient servi qu'à la rendre plus forte ; qu'enfin le Comte avoit pensé qu'en s'éloignant de Gennes pour quelque tems, la haine de Monsieur Doria pourroit diminuer, mais que cet éloignement lui avoit été bien funeste, & qu'il y avoit peu que l'on avoit appris sa mort ; qu'Olimpie en étoit inconsolable, qu'elle ne gardoit plus de mesures pour cacher sa douleur, & que l'on craignoit même qu'elle n'en mourût. Le Prince sçavoit si bien par sa propre experience, que toutes les passions causées par l'Amour, sont plus vives & plus touchantes que les autres, qu'il plaignit tendrement le sort de cette belle fille. Que l'on est malheureux ! s'écria-t'il, lorsque l'on se voit séparé pour jamais de ce que l'on aime. En achevant ces paroles ils se trouverent si proche de la maison où ils alloient, qu'il ne put s'empêcher d'interrompre son discours, pour la louer. Il avoit toutes

les connoissances qui servent à faire remarquer les ouvrages parfaitement bien finis ; il trouva un ordre , une magnificence , & une situation charmante dans ce bâtiment,

Le Sénateur Grimaldi dit le nom du Prince à Monsieur Doria , & il n'en fallut pas davantage pour l'engager à le recevoir avec tous les témoignages de respect qui étoient dûs à sa naissance. Pendant la conversation , il leur dit qu'il n'avoit jamais vû une ressemblance si parfaite que celle qui se trouvoit entre le Prince de Carency & le feu Comte de la Vagne ; cela donna lieu au Sénateur , qui étoit fort de ses amis , de le prier de les mener dans l'appartement de Dona Olimpie. Je ne m'en dispense qu'avec peine , leur dit-il ; mais je suis persuadé que cette vûe renouvelleroit toutes ses douleurs , & ne serviroit qu'à nous inspirer de la pitié. Il demanda ensuite au Prince , s'il avoit agréable d'entrer dans un parterre qui régnoit le long de son appartement ; l'on y voyoit cent fontaines dont l'eau sembloit percer

les nuës , & qui faisoient par leur chûte un bruit qui plaisoit & qui pouvoit faire rêver agréablement ; il leur fit traverser un labyrinthe qui terminoit le parterre , & par une allée couverte de Jassemin , il les conduisit dans une Grotte ; mais il ne fut pas mediocrement surpris d'y trouver sa fille ; elle y étoit allée pour s'abandonner avec plus de liberté à tous les mouvemens de joye & de tristesse qui partagoient son ame.

Que devint le Prince lorsqu'il jeta les yeux sur elle ? que devint-il ? juste ciel , lorsqu'il la reconnut pour être la même personne qu'il avoit trouvée endormie dans le salon , & pour laquelle il avoit déjà tant de passion ! quel fut aussi l'étonnement de la jeune Olimpie , de voir son amant avec son pere ; il sembloit à l'air & aux manieres de ce vieillard , qu'il n'avoit plus d'aversion contre un homme , auquel il en avoit témoigné une si grande ; elle le regarda toute troublée , & il ne la regarda pas avec moins d'agitations : & l'état de leurs ames paroissoit également sur

leurs visages & dans leurs yeux ; le Prince rappeloit à son esprit ce qu'on venoit de lui dire du Comte Sinibald.

Le Sénateur Grimaldi l'examinait, & pénétrait déjà une partie du mystère, lors qu'Olimpie s'avancant vers son père, & se jettant à ses pieds, ha ! Seigneur, ha ! mon père, est-il possible, lui dit-elle, que vous ayiez enfin pitié de nos souffrances, & que vous me rendiez vous-même le Comte Sinibald ? A ces mots le Prince ne pouvant plus douter de son malheur, devint pâle & tremblant ; il s'appuya contre un rocher de rocailles ; mais son affliction étant plus grande que son courage, il pensa expirer sur le champ. Monsieur Doria qui n'étoit occupé que de l'erreur d'Olimpie, ne songeoit aussi qu'à l'en tirer ; détrompez vous, ma chère fille, lui dit-il ; le Prince de Carancy que voici, est un Prince de l'illustre sang de France, il ne vous connoît point, & vous ne l'avez jamais vû ; vous êtes deçûë par la ressemblance qui se trouve entre lui & le

le Comte Sinibald ; plût au Ciel que cet amant trop infortuné n'eût pas péri , je ne m'opposerois plus à vos communs désirs ! Ces mots la pénétrèrent comme un coup de poignard ; elle jetta les yeux sur le Prince , elle les y tint long-tems attachés sans pouvoir prononcer une parole , elle devint froide & mourante, ses yeux se fermerent, & elle demeura sans voix , sans pouls , & sans aucun sentiment. *Duchâillou*

Monsieur Doria courut pour faire venir du secours , pendant que le Prince désespéré empruntoit de nouvelles forces de sa douleur pour la prendre entre ses bras ; & l'y serrant amoureusement, il lui dit d'une voix entrecoupée de sanglots : ne vous ai-je pas donné mon cœur , Madame ; celui du Comte Sinibald pouvoit-il vous aimer davantage ? je ne me sens point indigne des bontés que vous m'avez rémoignées ; je vous adore, je ne changerai jamais , n'en est-ce pas assez pour vous toucher ? Pendant que l'infortuné Prince parloit sans être entendu , Monsieur Doria

& le Sénateur avoient approché Olimpie au bord d'une fontaine, dont l'eau qui tomboit avec abondance sur elle, la fit un peu revenir; elle tourna aussi-tôt ses regards languissans sur le Prince, & se trouvant entre ses bras : Ha ! laissez moi, Seigneur, lui dit-elle, faisant un effort pour s'en dégager, je ne mérite ni je ne veux votre tendresse; vous avez trompé ma douleur, vous l'avez suspendue, mais ma mort vous va réparer une erreur qui n'a point été volontaire. Il est impossible de pouvoir exprimer l'état où étoit ce Prince, il sentoît qu'il étoit éperduement amoureux; il connoissoit qu'il n'étoit point aimé : il voyoit même regretter les bontés qu'on lui avoit témoignées, & il se reprochoit en secret l'infidélité qu'il faisoit à sa généreuse Inconnue de Nicopolis; mais il ne pouvoit assez s'étonner de sa fatale ressemblance avec le Comte Sinibald, & de la conformité de leur fortune. Ils avoient été l'un & l'autre en Misie, pris par Bajazet, menés à Nicopolis, & rachetés par leur maî-



treſſe ; toutes ces choſes avoient un rapport ſi extaordinaire , & lui cauſoient de ſi violents ſujets de douleur, qu'il ſe trouvoit le plus malheureux de tous les hommes.

Les femmes de Dona Olimpie étant accouruës, l'enleverent d'entre ſes bras ; il ne put ſ'empêcher de la ſuivre dans ſon appartement , on la mit au lit , il voulut ſ'en approcher : mais auſſi-tôt qu'elle le vit , elle détournâ ſa tête , & elle ſ'abandonna à toute ſon affliction : Que vous ai-je fait, Madame ? lui dit-il ; vous vous êtes renduë maîtreſſe de mon cœur , en me flattant de la poſſeſſion du vôtre : vous m'avez prévenuë par des témoignages de bonté qui m'ont ravi ; cependant vous me haïſſez, vous me refuſez vos regards ; ce qui devroit vous toucher en ma faveur, ne fert à preſent qu'à vous irriter. Olimpie ne daignoît pas lui répondre , & d'une main mourante elle le repouſſoit. Monſieur Doria de ſon côté , ſe perdoit dans ces raifonnemens , car il ne ſçavoit point que le Prince de Carency eût jamais vû ſa fille ; pour

le Sénateur Grimaldi, il en devinoit un peu davantage, à cause de la nuit que le Prince avoit passé hors de chez lui : mais il ne laissoit pas de trouver bien extraordinaire, qu'une passion qui ne faisoit que de naître, eût déjà autant de force que les plus longs engagements.

Le mal & la douleur de cette belle fille croissant à chaque moment, & le désespoir du Prince augmentant encore plus que le mal de sa maîtresse, il auroit été impossible de voir deux objets plus dignes de pitié. Monsieur Doria, pénétré de sa disgrâce & de l'état de sa fille, le supplia de s'éloigner, parce qu'il sembloit que sa présence redoubloit son affliction ; il ne falloit pas un motif moins pressant pour l'y résoudre. Il s'approcha d'elle, quoi que l'on pût lui dire, & se mettant à genoux proche de son lit : Voyez l'état où vous me mettez, Madame, lui dit-il, d'une voix entrecoupée de sanglots ! voyez au moins que vous me devez votre compassion, si vous avez la cruauté de me refuser votre tendres-

se : hélas ! qu'ai-je fait depuis avant-hier, qui me rende si odieux ? je vous adore, Madame, & je sens bien que si vous m'abandonnez, je ne pourrai supporter ni le jour ni la vie : mais, que dis je, s'il suffisoit de vous sacrifier cette vie, dont vous ne voulez prendre aucun soin, s'il suffisoit de mourir pour vous plaire, je préférerois la mort au sort le plus heureux. Non, Seigneur, dit-elle, en faisant un effort pour lui répondre, non, je ne veux point vous faire souffrir de ma désolation : je souhaite qu'elle soit pour moi seule ; & dans l'accablement où je suis, pour la perte irréparable que j'ai faite, je vous avouë que je ressens vivement l'état où je vous vois. Comme j'en suis la cause, il est juste que j'en sois la seule punie : vivez Prince, vivez, je vous en conjure ; oubliez mes foiblesses, & laissez-moi mourir. En achevant ces mots, elle pria son Pere & le Sénateur, d'emmener ce Prince. Ils lui persuaderent que Dona Olimpie le voulant, il ne devoit pas s'y opposer : il sortit de sa chambre avec un

faiffissement si violent , qu'il falloit le  
soutenir ; Monsieur Doria le condui-  
sit dans un appartement magnifique,  
& s'excusant sur l'extremité où étoit  
sa fille , il le quitta pour retourner  
auprès d'elle. Le Sénateur demeura  
avec lui : & après quelques momens  
d'un profond silence , le Prince lui  
demanda si Olimpie avoit été à Ni-  
copolis , & si c'étoit en ce lieu qu'el-  
le avoit payé la rançon du Comte  
Sinibald ? il lui répondit que non ;  
que lorsque le Comte fut fait prison-  
nier par Bajazet , il l'avoit prompte-  
ment écrit à sa maîtresse & à son  
frere ; qu'il demandoit à ce dernier  
l'argent dont il avoit besoin , mais que  
des affaires importantes l'ayant obli-  
gé d'aller à Rome , Olimpie avoit  
apprehendé que l'absence du Com-  
te de Fiesque ne prolongeât la pri-  
son de son amant , qu'elle avoit ven-  
du des pierreries , dont elle pouvoit  
disposer , sans que son Pere le scût ;  
qu'elle lui en avoit fait tenir le prix  
en Misie ; que dans le tems qu'il re-  
venoit par un vaisseau Marchand,  
des Pyrates l'avoient attaqué , &

que pendant le combat , le feu s'étant pris aux poudres , les deux vaisseaux avoient sauté en l'air avec un désordre & une confusion épouvenable ; que la mort étoit certaine de tous ceux qui s'y étoient trouvés , & que ces tristes nouvelles avoient été apportées à Gennes pour très-affurées.

Le Prince écouta tout ce récit , comme il auroit fait sa propre condamnation , il demeura quelque tems sans parler , & ensuite croisant les bras , & levant les yeux au Ciel : j'ai peine à croire , dit-il , qu'il y ait encore dans le monde un homme aussi malheureux que moi ! je dois vous dire que je n'avois que huit ans lorsque mon Pere me promit en Espagne à la fille de Don Juan de Velasco , & ses dernières paroles , quand il mourut , furent un ordre précis de l'épouser. Il m'arriva ensuite d'être fait prisonnier à Nicopolis : j'étois dans l'incertitude de vivre ou de mourir : ma destinée dépendoit de Bajazet , & son humeur inégale me donnoit lieu d'en apprehender tout ; enfin , il

consentit de recevoir ma rançon ; je l'attendois de France , lorsqu'une Dame qui m'est inconnüe prit soin de mon salut. J'en reçûs des lettres & des libéralités extraordinaires ; j'avouë que son esprit & ses manieres nobles & engageantes, m'inspirerent une si forte tendresse , qu'il me semble que je n'aurois pû l'aimer davantage , quand bien elle auroit consenti que je l'eusse vüe ; je fus obligé de partir : je séjournai peu à la Cour, & dans l'inquiétude continuelle qui m'agitoit, à cause de mon Inconnüe, je vins ici avec le Maréchal de Boucicault ; hélas ! c'étoit bien la fatalité de mon étoile qui m'y conduisoit. Vous avez été témoins , depuis que j'y suis arrivé , de ma profonde mélancolie : comme c'étoit pour moi un sujet de peine de ne la pouvoir cacher , & d'en fatiguer mes amis, je cherchois avec soin les lieux les plus écartés pour rêver avec plus de liberté ; je fus l'autre jour au Mole , j'arrivai insensiblement proche d'un Parc : un orage imprévû m'obligea de chercher

quelque abri, j'y entrai pendant le silence d'une très-obscurc nuit : je vis de la lumière dans un salon bas, je m'en approchai, Olimpie dormoit sur un lit de repos, je restai charmé de sa beauté, & son reveil me rendit plus heureux que je n'aurois osé me promettre de l'être : elle m'appella son cher amant, elle me parla de Nicopolis, de ma captivité, de la rançon qu'elle avoit payée pour moi ; quel moyen de démêler qu'elle me prenoit pour le Comte de la Vagne, que je lui ressemblois assez pour s'y méprendre, & que des événemens si singuliers nous étoient arrivés à l'un & à l'autre ? flatté d'une erreur agréable, je ne doutai point que cette aimable fille & mon Inconnuë ne fussent la même personne ; je m'abandonnai alors à tous ses charmes, je ne voulus ni les éviter ni les combattre : la reconnoissance que je lui devois & son extrême beauté, m'engagerent aussi fortement que si je l'avois connuë & aimée depuis plusieurs années ; jugez à présent de l'état où me réduit une

telle disgrâce : il est certain que j'en perds la raison , & que je serois trop heureux d'en perdre aussi la vie. Le Prince ne put continuer son discours , la violence de sa douleur l'obligea de se taire pour quelques tems , mais il reprit ainsi la parole : Hélas ! celle que j'adore à Gennes n'est donc point celle que j'aimois en Misie ? Cette aimable personne , qui me flattoit de la possession de son cœur , est sur le point de mourir pour une autre ! Cette tragique scène se passe à mes yeux , j'ai ajouté , par ma présence , de nouveaux ennuis à ses ennuis ; je l'ai vû mourante entre mes bras , elle expire peut-être dans ce fatal moment , & je m'arrête à faire des réflexions sur ma destinée. Il se leva aussi-tôt avec précipitation pour sortir , mais le Sénateur l'arrêtant , il lui représenta que ce seroit le moyen de déplaire à Olimpie , & qu'il devoit être quelque tems sans la voir , pour laisser calmer son esprit. Le Prince n'en pouvoit tomber d'accord , & ils contestoient ensemble , lorsqu'ils entendirent les



cris & les pleurs de plusieurs femmes ; ce bruit donna les dernières alarmes au Prince : Ha ! ç'en est fait , dit-il , en se jettant sur un lit de repos , ç'en est fait grand Dieu ! elle n'est plus , je la perds pour jamais ! ses sanglots & ses larmes ne lui permirent pas de continuer sa plainte : il faisoit en cet état une extrême pitié au Sénateur ; il ne négligeoit pas de lui dire tout ce qu'il croyoit capable d'adoucir sa peine , mais il en est de si violentes que le tems seul peut les diminuer.

On leur dit enfin qu'elle venoit de rendre les derniers soupirs entre les bras de son Pere. Il est difficile de s'imaginer ce que le Prince devint à cette triste nouvelle ; bien qu'il n'en doutât point , la certitude qu'on lui en donnoit le fit tomber dans un vrai désespoir. Qu'il la regretta tendrement ! Qu'il inspira de compassion à ceux qui le virent dans cet état ! & que le tems eut même de peine à l'en retirer ! Il voulut partir sur le champ , il sentoît une secrète horreur pour cette belle Maison , & il ne put se ré-

foudre de voir Monsieur Doria; le procédé auroit dû paroître irrégulier, si l'on n'étoit pas entré dans sa douleur. Il regardoit ce Pere infortuné comme un homme qui venoit de causer la mort de sa fille. En effet, lorsque le Sénateur Grimaldi lui représenta qu'il étoit de la bienséance de lui faire un compliment sur la perte irréparable qu'il venoit de faire: Dites plutôt, repliqua-t'il avec emportement, qu'il est de mon devoir de l'accabler de reproches; ce barbare a refusé à Olimpie, d'épouser le Comte Sinibald; ç'a été le motif de son éloignement, & la source des malheurs qui viennent de m'arriver. Mais Seigneur, comprenez-vous, lui dit Monsieur Grimaldi, que si elle étoit devenuë la femme de son amant, elle ne vous auroit point aimé. Je ne l'aurois peut-être jamais vûë, interrompit le Prince, & si je l'avois vûë, j'aurois scû en même tems qu'elle étoit; je ne l'aurois pas prise pour mon Inconnuë, ma reconnoissance pour l'une, auroit garenti mon cœur des charmes de

l'autre, mais je ne suis plus en cet état ; partons, ajouta-t'il, partons, je n'ai plus rien à ménager: les larmes qui lui couvrirent les yeux, & le saisissement où il se trouva le contraignirent de se taire ; il sortit au grand pas, & bien que la nuit fût déjà fort avancée, ils retournerent à Gennev.

Le Prince parla peu pendant le chemin, & lorsqu'il parla, ce ne fut que pour se plaindre & pour s'affliger ; ô nuit ! s'écrioit-il, ô fatale nuit ! que tu me promettois de plaisirs ; c'étoit sur la foi de ton silence que je me flattois de voir cette belle personne, c'étoit dans ce même moment que je devois être à ses pieds, que je devois la trouver dans son salon, où elle s'étoit engagée de m'attendre ; je ne verrai plus ses beaux yeux, ils sont fermés pour jamais ! Cette cruelle reflexion lui ôta absolument l'usage de la voix & de la consolation de se plaindre. Le Sénateur prit ce tems pour lui parler : Si vous pouviez suivre mon conseil, lui dit-il, vous travailleriez, Seigneur, à vous guérir des deux passions que vous avez tout à

la fois; car enfin vous aimez une personne à Nicopolis, que vous ne verrez peut être jamais ; vous avez vu Olimpie, vous l'avez aussi-tôt aimée, elle vient de mourir ; il faut tomber d'accord que toutes les circonstances de vos engagements sont funestes, & si vous appelez la raison à votre secours, elle vous fera comprendre que vous devez votre tendresse à Leonide ; elle vous est destinée , je sçai qu'elle est belle & vertueuse , pourquoi voulez vous, Seigneur, qu'une inconnuë & qu'une fille qui n'est plus , lui ôte les droits qu'elle a sur votre cœur ? Pourquoi je le veux , s'écria le Prince , hélas ! suis-je le maître de m'attacher à qui il me plaît , & d'oublier ainsi deux personnes qui ont pris tant d'empire dans mon ame ? l'Amour consulte-t'il d'ordinaire notre devoir ? il nous surprend , il entraîne tout d'un coup nos desirs & nos inclinations ; il nous promet mille biens , & nous fait goûter quelques douceurs ; mais grand Dieu ! que ces douceurs , jusques ici ont été empoisonnées pour moi. Le

Senateur connut bien à la vehemen-  
ce de son discours , qu'encore que  
ses conseils fussent très-raisonnables  
ils étoient un peu prématurés , & il  
prit le parti de plaindre le Prince, sans  
s'opiniâtrer à combattre des senti-  
mens qui étoient trop vifs & trop tu-  
multueux pour s'appaiser tout d'un  
coup.

La mort d'Olimpie fit beaucoup  
de bruit à Gennes; il n'y eut person-  
ne qui ne s'y interessât; les uns par  
rapport à elle , & les autres à cause de  
son extrême beauté & de sa jeunesse;  
le Comte demeura vivement péné-  
tré; rien ne prouve davantage le mé-  
rite de mon frere , disoit-il à ses amis,  
que la déplorable fin de cette belle  
fille; quoi elle est morte de douleur,  
& son amour plus ingenieux à la se-  
courir , que sa fortune ne l'a été à la  
persecuter, trouve en un moment le  
moyen de la réunir à ce qui lui étoit  
plus cher que la vie ! qu'une telle  
mort ajoûtoit-il , est digne d'admira-  
tion ! il faut un exemple comme ce-  
lui-ci , pour me persuader que l'a-  
mour ne finit point par la mort de ce  
que nous aimons.

L'on ſçut auffi la paſſion que le Prince de Carency avoit pour elle , & quand on auroit pû l'ignorer, il auroit été difficile que c'eût été pour long-tems , parce qu'il ne pouvoit ſ'empêcher d'en parler à tous ceux qu'il voyoit; ſon affliction étoit ſi vive qu'elle paroifſoit peinte ſur ſon viſage; mais encore qu'il aimât beaucoup plus la ſolitude que le monde , il ne put ſe défendre de voir Don Fernand de Benavidez. C'étoit un Eſpagnol d'une des plus illuſtres Maisons de la haute Andalouſie; il avoit de l'eſprit & des manieres engageantes qui lui gaignoient aiſément l'amitié & la confiance de ceux qui le connoiſſoient. Il vint voir le Prince, & pour ſe mettre bien auprès de lui , il n'eut qu'à exagerer le mérite d'Olimpie & ſon malheur de l'avoir perduë; mais lui dit-il un jour , vous êtes moins à plaindre qu'un autre ; car enfin, Seigneur , je ſçai que Dona Leonide de Velasco vous eſt promiſe , & vous trouverez auprès d'elle , de quoi oublier tout ce que vous pourriez regretter d'ailleurs. Ces paroles afflige-

rent

rent le Prince , bien loin de le consoler. Vous voyez la douleur dans laquelle je suis , lui dit-il , & vous êtes assez de mes amis pour vous avouer que je regarde avec un mortel déplaisir , l'engagement que mon pere a pris pour moi ; dans les tristes dispositions où je me trouve , je voudrois être le maître de mon sort , & j'ai lieu de croire que je passerois le reste de ma vie sans me marier ; car enfin , dans un âge où les autres connoissent à peine les premiers mouvemens de l'Amour , j'ai déjà ressenti toutes ses amertumes , sans avoir goûté aucune de ses douceurs.

Pendant qu'il parloit ainsi , Benavidez eut le loisir de se remettre de la plus violente agitation que l'on ait jamais ressentie. Il avoit une sensible joye d'entendre que le Prince avoit tant d'indifference pour Leonide , & cette joye étoit en même tems troublée par mille craintes qui sont inseparables des grandes passions. En effet il étoit éperduëment amoureux de cette belle fille. Il l'avoit vûë souvent , parce qu'il avoit une sœur

nommée Casilda , qui étoit Menine de la Reine. Elle avoit quelque beauté , infiniment d'esprit , & étoit complaisante ; Leonide l'aimoit plus que ses autres compagnes. La liaison de cœur qui étoit entre elles , engagea Benavidez d'avouer à Casilda ses sentimens pour Leonide , & il n'en fallut pas davantage pour l'obliger de chercher les moyens de servir son frere auprès d'elle. Elle ne voyoit néanmoins guerres d'apparencé que ses bons offices dussent le rendre plus heureux ; & les choses étoient en cet état , lorsqu'il apprit que le Prince de Carency étoit à Gennes avec le Maréchal de Boucicault. Un mouvement de chagrin & de jalousie lui donna une extrême curiosité de voir son rival : peut-être , disoit-il à Casilda , peut-être , ma sœur , que je découvrirai des défauts si essentiels dans sa personne & dans son humeur , qu'en les faisant connoître à Don Juan de Velasco & à Leonide , ils prendront de l'aversion pour lui , & rompront un mariage qui n'est point encore assez avancé pour m'ôter :



toutes fortes d'esperances. Mais si je trouve cet heureux rival trop accompli, j'aurai recours au seul remede qui me reste, il mourra de ma main, où je mourrai de la sienne, & le quel que ce soit des deux, j'y trouverai un repos, que je ne puis esperer dans l'état où je suis à present. Casilda aimoit cherement son frere; cette violente resolution la surprit & l'affligea. Il est inutile, lui dit-elle, que vous alliez à Gennes pour chercher des défauts dans la personne & dans l'esprit de ce Prince; j'ai vû des gens qui le connoissoient, & qui n'avoient aucun interêt particulier à le louer; ils demeuroient d'accord qu'il n'a jamais été un homme plus accompli; ajoûtez à celà cette grande naissance qui le distingue si avantageusement; car j'ai entendu dire plusieurs fois que son frere étoit cousin germain de Blanche de Bourbon Reine de Castille, dont le sort a été si malheureux, que Pierre le Cruel son mari, la fit étouffer entre deux matelas par des Juifs. Don Juan de Velasco, a trop d'ambition pour ne pas

souhaiter un mariage si glorieux à sa famille, comptez que de son côté vous travailleriez inutilement. Mais je vous conseillerois avant que de tenter le funeste secours que vous vous proposez, de déclarer votre passion à Dona Leonide ; quelque prévenue qu'elle soit pour son devoir & pour le Prince, peut-être qu'elle sera touchée de vos souffrances, peut-être que la tendresse qu'elle a pour moi vous la rendra favorable ; l'Amour a ses caprices, & ce n'est pas avec lui qu'il faut prendre des mesures ; le hazard décide quelquefois des plus grands engagements ; il ne faut que trouver cette sympathie qui enflâme les cœurs & qui les unit, pour vous rendre heureux. Ha ! ma chère sœur, interrompit Benavidez, vous cherchez à me flatter, mais je ne puis me résoudre de suivre votre sentiment ; si elle s'offensoit des miens, si elle me défendoit de la voir, je n'aurois pas la force de supporter son mépris & son absence, je veux tout tenter avant que de lui parler. Casilda le vit si résolu de partir pour Gennes,

qu'elle ne songea plus à s'y opposer.

Il est aisé à présent de concevoir de quelle joye Don Fernand de Benavidez fut capable, lorsque le Prince lui déclara qu'il étoit dans un si grand éloignement pour Leonide. Il lui répondit sur le champ d'un air si naturel, qu'il n'y avoit pas lieu qu'il y soupçonnât un dessein prémédité : J'entre dans votre peine, Seigneur, vous avez de justes raisons ; l'hymen le plus agréable cesse aisément de l'être ; le tems & la société servent à découvrir mille défauts ; il est donc bien difficile de se promettre quelque douceur dans une alliance qui est contractée sans inclination ; mais ces motifs ne sont pas les seuls qui m'engagent à vous plaindre : il se tut en cet endroit, & sembla interdit, comme un homme qui en a plus dit qu'il n'auroit voulu. Son air & ses manieres embarasserent le Prince : Je pénétre tout ce que vous pensez, s'écria-t'il, Don Fernand, pourquoi vous taire avec un Prince qui ne veut avoir rien de caché pour vous ? Je

vous prie apprenez-moi ce que vous sçavez de Leonide ? Je ne sçai rien d'elle, reprit Benavidez, qui puisse interesser sa gloire ; mais je vous avoüe, Seigneur, que je la connois assez particulièrement pour vous croire fort malheureux, si vous devenez son Epoux ; son humeur est inégale, soupçonneuse & jalouse, elle a des hauteurs dans l'esprit, incompatibles avec la raison ; elle est si remplie de son propre mérite, qu'elle devient insupportable à tout le monde ; elle n'est capable d'attachement que pour elle même ; en un mot elle s'est déjà donné un tour ridicule à la Cour, qui lui attireroit mille désagrémens, si le rang qu'y tient Don Juan de Velasco, ne la mettroit pas à l'abri d'entendre dire tout haut ce que l'on pense d'elle.

O Dieu que m'apprenez-vous ! s'écria le trop crédule Prince ; est-il possible que ceux qui m'ont parlé d'elle, ayent touûjours été de si mauvaise foi, que de me la vanter comme la personne du monde la plus accomplie ? Ils ont voulu adoucir votre

peine , Seigneur , ajouta froidement Benavidez , & je me trouve bien imprudent de vous en parler avec tant de liberté. Vous ne me connoissez point encore , mon cher Benavidez , dit le Prince en l'embrassant ; quoi vous me croyez capable de recevoir mal des avis que vous me donnez si bonnement ? je vous assure que je vous en ai une très-sensible obligation. Tout ce qui m'afflige c'est de n'être pas en état de m'en prévaloir ; les choses sont si avancées , qu'il faudra bien que je les acheve. Quoi Seigneur , vous l'épouserez ! interrompit brusquement Benavidez ? Helas ! que voulez-vous que je fasse ? repliqua-t'il , mon pere en mourant , ne m'a rien ordonné avec plus d'autorité , que d'accomplir ce mariage ; ce sont ses dernieres paroles , je ne veux point me reprocher d'avoir manqué à lui obéir. Et moi , s'écria Benavidez , je me reprocherois tout , si je vous y laissois embarquer davantage ; je fais profession d'être un de vos plus zélé serviteurs , il m'en coûtera plutôt la vie , que de vous

voir malheureux. Vous poussez trop loin les mouvemens de l'amitié, généreux Don Fernand, dit le Prince, il ne seroit pas juste que ma répugnance pour Leonide, servît à vous faire des ennemis de tous ses proches ; j'ai résolu de me sacrifier aux ordres de mon pere ; il est inutile de me faire envisager tout ce que j'ai lieu de craindre dans la société d'une personne insupportable. Benavidez apprehenda qu'en contestant davantage, son zele ne devînt suspect au Prince ; il le quitta pénétré de la plus vive douleur dont un homme puisse être capable : ô ! infortuné que je suis ! s'écrioit-il , ô ! fatalité sans égale ! j'adore Leonide, sans me pouvoir flatter de sa possession , pendant que le Prince de Carency , qui ne l'aime point, est prêt de l'épouser ; il faut qu'il devienne ma victime , il faut que je punisse cet heureux rival, ou qu'il m'en coûte la vie, avant qu'il ait vû sa maîtresse. En disant ces paroles , il se promenoit à grands pas dans sa chambre, d'un air menaçant, & son désespoir lui inspira plus d'une fois

fois de retourner chez le Prince pour se battre contre lui ; mais après avoir passé un assez longtems en cet état , son esprit devint un peu calme : hé quoi ! dit-il , puis-je avec justice le haïr pour le mal qu'il me fait ? il est mon rival sans le vouloir être ; ne devrois-je point plutôt lui ouvrir mon cœur , implorer sa pitié , & le conjurer de me ceder Leonide ? Après avoir rêvé à cet expedient , il s'écrioit tout d'un coup : Non , je ne puis lui faire cette confidence ; quel indigne caractère me donneroient-ils auprès de ce Prince ? dans le moment où je viens de lui faire une peinture d'elle , si propre à l'en dégoûter , je la lui demanderois pour moi , & je voudrois épouser une personne que je ne lui conseille pas de prendre pour lui ? il me croiroit de bien méchante foi , ou d'un mauvais goût ; & quoi qu'il pût penser de mon esprit & de mon cœur , je m'y résoudrois plutôt qu'à perdre ce que j'aime ; je lui avouerois enfin les raisons qui m'ont engagé de parler comme j'ai fait , la force de ma passion me

ferviroit d'excuse auprès d'un homme, qui n'a que des motifs d'obéissance pour se marier, & qui connoît par lui-même ce que l'Amour est capable de faire ressentir, mais hélas ! il ne dépend pas de lui de me rendre heureux : Leonide a pour Pere le plus Grand Seigneur d'Espagne, Connétable de Castille, & Favori du Roi ; lorsqu'il n'aura plus d'engagement avec le Prince, il jettera les yeux sur un parti plus avantageux pour sa fille, que je ne le pourrois être. Ces tristes réflexions lui persuaderent qu'il lui seroit inutile de se battre contre le Prince, ou d'implorer son secours, & qu'il falloit qu'il cherchât d'autres voyes, pour s'assurer un bien duquel dépendoit tout le repos de sa vie.

Benavidez demeura encore quelque tems à Genes, & il n'en partit qu'avec le Prince, qui lui proposa de voyager avec lui, dans la pensée qu'en changeant de lieu, il s'éloigneroit de sa douleur : mais il en est qui nous suivent partout. Benavidez accepta l'offre du Prince, & le Se-



nateur Grimaldi étoit si persuadé que l'affliction du Prince étoit violente, qu'il voulut l'accompagner jusqu'à Rome, pour partager ses déplaisirs, s'il ne pouvoit les diminuer. Il avoit infiniment de respect & d'amitié pour lui; il est vrai aussi que son mérite & ses belles qualités étoient capables de faire de si fortes impressions, que l'on ne pouvoit le connoître sans s'y attacher absolument. Benavidez s'étoit fait un plan, par lequel il esperoit rompre les mesures du Prince, & pour y parvenir, il écrivit à sa sœur, que le hasard l'avoit fait rencontrer à Gennes, dans le tems que le Prince de Carency y pleuroit la mort d'Olimpie Doria: Qu'encore qu'il ne l'eût vûë que deux fois, il en étoit devenu éperduëment amoureux, & il donnoit à cette lettre un certain tour plaisant, qui la rendoit très-divertissante; mais le caractère du Prince y paroissoit si ridicule, qu'il auroit eu les derniers sujets de se plaindre, si le portrait qu'on faisoit de lui, fût venu à sa connoissance. Benavidez prioit sa

foeur par un billet particulier, de ne pas manquer de montrer sa lettre à Leonide. Il lui en marquoit les raisons, & tout ce qu'il pouvoit souhaiter là-dessus, fut exactement executé. Un jour qu'elles étoient l'une & l'autre à la promenade, Casilda lui dit qu'elle avoit reçu des nouvelles de son frere, & qu'il la chargeoit de l'assûrer de ses respects. Il y a déjà quelque tems qu'il est absent, lui dit Leonide, ne songe-t'il point à revenir? Il songe bien plutôt, reprit Casilda malicieusement, à consoler un Prince pour lequel vous devez vous interesser; & si vous me vouliez promettre de garder le secret, je pourrois vous faire une confidence qui ne vous feroit peut-être pas inutile. Vous raillez toujours, interrompit Leonide, car elle croyoit qu'effectivement il s'agissoit d'une plaisanterie; cependant s'il n'est question que de vous promettre de me taire, je m'y engage. Lisez donc cette lettre, reprit Casilda, vous verrez que je vous ai parlé sérieusement, & que le Prince de Ca-

rency ne vous donnera pas un cœur tout neuf quand il vous donnera le sien. Leonide lut avec quelque sorte d'empressement ce que Benavidez mandoit à sa sœur. Ensuite la regardant d'un air enjoué : Je vous avouë, lui dit-elle, que je ne suis point alarmée d'apprendre que le Prince ait soupiré pour une belle personne, & je suis même assez glorieuse pour me flatter que lorsqu'il me verra, je pourrai effacer l'impression qu'elle a faite sur son cœur. Je ne suis pas persuadée qu'une rivale morte soit fort dangereuse, & pourvû qu'il ne m'en donne point d'autre, je sens bien que je vivrai sans inquiétude. Casilda fut extrêmement déconcertée de la maniere dont Leonide venoit de prendre une chose qu'elle comptoit qui lui feroit de la peine ; elle cacha son chagrin le mieux qu'elle put, & l'embrassant dans ce moment, pour avoir plus de tems à se remettre de son petit embarras : Vous avez raison, mon aimable compagne, lui dit-elle de vous promettre tout de vos charmes, ils sont capables d'ef-

facier les plus tendres & les plus fortes idées : Où voit-on quelque chose qui vous ressemble ? où trouver une personne toute accomplie comme vous ? Leonide l'interrompit en cet endroit ; sa modestie s'accommodoit mal avec des louanges qu'elle ne cherchoit jamais , & qu'elle souffroit toujours avec peine ; elle la pria de vouloir prendre un autre sujet de conversation. Je le ferois , pour vous plaire , lui dit Casilda , sans que je me trouve obligée , par l'amitié que j'ai pour vous , de vous faire remarquer les avantages que vous avez au-dessus du Prince de Carency , & le malheur dans lequel vous tomberez si vous devenez sa femme ; faites un peu de réflexion à ce que mon frere m'écrit ; se peut-il rien d'égal à la foiblesse d'un homme qui devient passionnément amoureux d'une fille qu'il n'a vû que deux fois , & dans le tems même où vous lui êtes destinée ? vous devez juger par ce trait , de son caractère : en verité , continua-t-elle d'un air triste , & feignant d'essuyer quelques larmes , je ressens vivement

que vous soyiez promise à un Prince qui vous mérite si peu. Je suis touchée des témoignages de tendresse que vous me donnez, ma chere Casilda, reprit Leonide, & je ne suis pas insensible à l'infortune que vous me faites appercevoir ; si j'étois la maîtresse de mon sort, je pourrois m'en faire un autre que celui auquel on me destine ; je souhaiterois que mon Pere voulût écouter là-dessus mes sentimens, & suivre un peu moins les siens : mais enfin je suis résolue de lui obéir, je n'essayerai pas même de le faire changer de résolution ; & si je souffre avec un Epoux qui ne me fera point agréable, je serai seule malheureuse, & il n'aura pas lieu de se plaindre de ma conduite. Casilda ne voulut point s'opposer avec opiniâtreté à des dispositions si raisonnables ; elle auroit apprehendé que Leonide ne se fût enfin appercûë de quelque dessein secret, & elle crut qu'elle avoit assez gagné pour la premiere fois, d'avoir appris de sa bouche que le Prince ne lui étoit pas seulement indifferant, mais qu'elle

sentoit déjà de l'aversion pour lui : elle se flatta que le tems lui fourniroit de nouvelles occasions de mettre en usage les artifices dont elle étoit capable.

Le Prince de Carency étoit pour lors à Rome ; il y voyoit avec peine le Schisme dans lequel l'Eglise languissoit depuis long-tems. La Chaire de saint Pierre ne pouvoit être occupée que par un Pape. Il y en voyoit deux qui se la disputoient ; c'étoit tantôt Boniface IX. avec Clement VII. & ensuite Benoît XIII. contre Boniface ; & bien que le Prince ne voulût point entrer dans cette affaire , la trouvant trop délicate pour un homme de son âge , l'illustre nom qu'il portoit lui attira souvent des personnes qui prenoient l'intérêt de Benoît ou de Boniface , & qui essayerent de lui inspirer leurs sentimens. Son esprit n'étoit pas assez libre pour examiner les grandes affaires & se déclarer ; de maniere que se voyant pressé par les créatures de l'un & de l'autre parti, qui croyoient , en le gagnant , gagner

ses deux freres, & ayant appris d'ailleurs, que l'Empereur Vendissas devoit se rendre à Reims, où le Roi se préparoit à le recevoir avec une magnificence extraordinaire, il crut que dans une occasion où toute la Cour de France alloit paroître dans sa plus grande pompe, il feroit mal de ne s'y pas trouver. Voulez-vous venir avec moi à Paris ? dit-il au Sénateur Grimaldi, & à Don Fernand de Benavidez ; si vous pouviez comprendre de quelle consolation vous me ferez, vous accepteriez la proposition que je vous fais. Ils lui témoignèrent qu'ils seroient ravis de l'accompagner, qu'ils s'estimoient heureux qu'il les eût choisis entre tant d'autres personnes qui le suivroient par tout avec plaisir.

Lorsqu'ils furent arrivés, ils prirent un Equipage qui souûtenoit très-bien l'envie qu'ils avoient de paroître à Reims. L'Empereur y vint, sur le prétexte du Mariage de la fille du Duc d'Orleans avec le Marquis de Brandebourg. Il est vrai que les affaires de l'Eglise en étoient la princi-

pale cause : mais tous les jeunes Princes & Seigneurs qui avoient accompagné l'Empereur & le Roi, laissant traiter entr'eux les matieres sérieuses , ne s'occupèrent que des plaisirs convenables à leur rang & à leur âge. Les Tournois , les Courses de Bagues & les Balets s'entre-succédoient chaque jour avec tant d'ordre & de somptuosité , que l'on étoit accouru de tous les endroits de la France pour en être témoins , sans compter les Ducs d'Orleans , de Bourgogne , de Berry & de Bretagne , les Comtes de la Marche , de Vendôme , le Prince de Carency & plusieurs autres Seigneurs. On voïoit auprès de la Reine Isabeau de Baviere , les Duchesses d'Orleans , de Bourgogne , de Bretagne & de Berry. Cette dernière étoit une des plus belles personnes du monde , & la Reine pouvoit seule lui disputer l'avantage d'avoir plus de charmes qu'elle. Le Roi ayant dépensé deux cens mille Ecus (ce qui étoit alors une somme immense) pour regaler l'Empereur ; après qu'ils eurent ré-



glé ensemble les moyens qu'ils devoient tenir pour détruire le Schisme, ils se séparèrent, & Charles VI. envoya le Cardinal Pierre Dailly pour résoudre Benoît XIII. par les voyes de la douceur, à quitter la Thiarre, qui étoit mal affermie sur sa tête, mais il n'y put réussir.

Pendant que ces choses se passoient en France, il en arrivoit en Angleterre de bien sanglantes, & qui préparoient de terribles scènes. Je ne prétens point entrer là-dessus dans un détail qui m'éloigne de l'Histoire du Prince de Carencey, & par rapport à elle Je dirai seulement que Richard Roi d'Angleterre ayant épousé en 1395. Isabelle de France, fille de Charles VI. quoiqu'elle n'eût que huit ans, il l'emmena dans son Royaume, & l'Alliance qui venoit de se contracter entre les deux Rois étoit si étroite, que rien ne pouvoit arriver à l'un, qui n'intéressât l'autre. Richard étoit jeune, son esprit n'étoit pas encore fait; il se laissoit volontiers gouverner par ses trois oncles les Ducs de Lancastre, d'York

& de Glocestre. Ce dernier pour être le Cadet n'en avoit pas moins d'ambition : il ne pouvoit se croire heureux sans la possession d'une Couronne , & ce desir fut cause de sa perte ; car ayant pris des mesures pour renverser Richard du Trône , & se mettre en sa place ; celui-ci , bien informé de ses projets criminels , fit adroitement une partie de chasse dont il le mit ; & l'ayant fait arrêter il l'envoya prisonnier à Calais , où un funeste cordeau termina sa vie & ses desirs ambitieux.

Cette justice ayant été suivie de quelques autres , comme de la mort du Comte d'Arondel , & de l'exil du Comte de Warvik , les Ducs de Lancastre & d'York , outrés de douleur de la mort de leur frere , ne songerent plus qu'à la venger sur celui qui en étoit l'auteur ; mais soit qu'ils n'eussent pas assez de forces , ou qu'ayant reconnu la faute du Duc de Glocestre , ils ne voulussent pas la soutenir par une suite de rebellion qui est toujours criminelle , ils ne demeurèrent pas long-temps sans ren-

trer dans leur devoir & dans les bonnes graces du Roi, aux conditions que le Duc de Lancaſtre feroit le premier du Conſeil, & qu'il ne ſe feroit rien que par ſon avis. Richard conſentit à perpetuer ainſi ſa tutelle; & lorsque le Comte d'Erby fils du Duc de Lancaſtre, ayant pris querelle avec le Comte Maréchal, ils ſe battirent, le Roi irrité contre l'un & l'autre les exila. Ce premier paſſa en France; ſa naiſſance & ſes bonnes qualités perſonnelles lui attirerent un accueil très favorable de tous les Princes du Sang, & l'on parla de ſon mariage avec la fille du Duc de Berry, qui étoit une des plus belles Princeſſes de ſon ſiècle, & fort jeune, bien qu'elle fût déjà veuve de Louïs de Blois & de Philippe d'Artois.

Mais Richard, irrité de ce que le Comte d'Erby ſongeoit à prendre une alliance avant de lui en avoir demandé la permiſſion, & craignant d'ailleurs qu'il ne ſe fît de trop bons amis en France, il dépêcha le Comte de Salisbry avec des lettres ſi mépriſantes & ſi injurieufes pour le

Comte , qu'elles rompirent toutes ses mesures , & le mirent au désespoir. Ce premier outrage fut bientôt suivi d'un autre. Le Duc de Lancastre son pere étant mort , le Roi prit tous ses biens, sur le prétexte, que le Comte d'Erby étant exilé , il n'en pouvoit jouir. Celui-ci outré d'un traitement si dur, & n'ayant plus d'espoir qu'en sa propre valeur, & dans les brigues qu'il étoit en état de faire, il ne négligea rien par ses amis & par ses proches , pour exciter une revolte parmi les peuples d'Angleterre. Les dispositions naturelles qui les portent à chercher toûjours dans un nouveau Gouvernement, des douceurs & des privileges qu'ils n'ont point dans le Gouvernement present , les obligerent d'envoyer une Ambassade secrete en France au Comte d'Erby , pour le conjurer de revenir , & l'assurer qu'ils le recevraient comme leur Roi. Il partit en diligence ; on lui tint parole : il se mit à la tête d'une Armée, & s'avança vers Bristol où étoit Richard. Ces nouvelles ne le surprirent point ; il

avoit des Troupes & de la confiance en elles, mais elles déserterent pour se ranger dans le parti du Comte, qui avoit pris le titre de Duc de Lancastre; ce qui diminueoit les forces de l'un, augmentoit celles de l'autre, & le Roi trop foible pour tenir la campagne contre son ennemi, se renferma dans le Château de Flintk. Le Duc de Lancastre animé de ses bons succès, s'avance & le contraint de demander une reconciliation. Mais sous le prétexte d'en regler des articles, le Duc entra dans le Château, & bien qu'il n'eût que douze hommes avec lui, il emmena le Roi prisonnier dans la Tour de Londres, & par ses menaces il l'obligea de lui céder sa Couronne; mais non content d'avoir dépouillé son Souverain, il lui ôta aussi la vie.

Charles VI. Roi de France, ayant appris ces tristes nouvelles, en demeura si vivement touché, que son esprit qui étoit toujours fort foible, depuis l'accident qui lui arriva dans son voyage de Bretagne, à l'occasion du Connétable de Clifson, s'é-

tant altéré tout d'un coup par l'effet de sa mélancolie, il retomba dans ses accidens ordinaires, & cette raison l'empêcha de travailler comme il auroit fait à la vengeance de Richard. Le Duc de Bourgogne avoit pris l'administration du Royaume; il regla même une Trêve avec le Duc de Lancastre, appelé Henry IV. Roi d'Angleterre. Mademoiselle Isabelle de France fut ramenée, elle épousa le fils du Duc d'Orleans. Ce mariage fut suivi de ceux du Duc de Bretagne avec Marguerite de France, sœur de Mademoiselle Isabelle; du Dauphin de Viennois avec Marguerite de Bourgogne, fille du Comte de Nevers, & du Duc de Tourraine second fils du Roi, avec la fille unique de Guillaume de Baviere Comte de Hainault. Tant d'Illustres alliances ramenerent un peu de joye à la Cour; elle en avoit été bannie par la mort de Richard, & par l'état où le Roi se trouvoit.

Le Prince de Carencey étoit au milieu de tous ces plaisirs dans une tristesse qu'il ne pouvoit surmonter. Son

Inconnue

Inconnuë de Nicopolis, la mort d'Olimpie, & son éloignement pour Leonide de Velasco, le tourmentoient également. Benavidez l'entretenoit dans toutes ces dispositions, & il n'avoit garde de le quitter.

Dans ce tems-là Owin de Glancour Prince de Galles, ne voulant point reconnoître le Duc de Lancastre pour légitime Roi d'Angleterre, eut recours à la France, afin d'en obtenir un secours, qui se joignant à ses Troupes, le pût mettre en état de détrôner l'Usurpateur. Le Roi lui envoya en 1402. douze cent Chevaliers où Gentilshommes, sous la conduite du Comte de la Marche. Le Comte de Vendôme & le Prince de Carency cherchoient avec trop d'ardeur les occasions d'acquérir de la gloire, pour ne pas accompagner leur frere dans ce voyage. Ils partirent ensemble; le Sénateur Grimaldy retourna à Genes, & Don Fernand de Benavidez demeura avec le Prince. Ils s'embarquerent tous à Brest, & la tempête qui se leva peu après, leur fit envisager plus d'une fois une

mort prochaine; de maniere que n'étant point les maîtres d'arriver au port d'Armouth, où ils devoient descendre, ils furent jettés dans celui du Plimouth, après avoir pris sept Vaisseaux sur leur route. Ils commencerent les executions militaires par cette Ville, les maisons en ayant été brûlées & les Habitans pillés, le Comte de la Marche fit voile à Sal-mouth: C'est une Isle où il trouva beaucoup de resistance, & les Princes ses freres s'y distinguerent d'une maniere si avantageuse, que lorsqu'ils s'en furent rendus maîtres, le Comte de la Marche leur donna l'Ordre de Chevalerie avec toute la pompe qui pouvoit être apportée dans un lieu désolé par la guerre, & dans un tems si précipité: car ils eurent avis que le Roi d'Angleterre assembloit toutes ses forces pour les venir attaquer, & leur nombre étoit si inferieur, qu'ils ne pouvoient l'attendre sans une temerité blâmable; de maniere que le Comte de la Marche aima mieux se rembarquer, & conserver les Troupes que le Roi lui avoit con-



fiées que de les voir périr par un effet d'imprudencce qui lui auroit fait plus de tort que d'honneur.

Ils trouverent à leur retour, la continuation des désordres qui avoient précédé leur départ, entre les Ducs d'Orleans & de Bourgogne. Ce dernier vouloit se conserver l'autorité qu'il avoit usurpée sur l'autre; & l'on ne voyoit dans le Royaume que troubles & partialités pour se conserver la Regence: le Roi étoit retombé dans ses foibleffes d'esprit, qui le rendoient incapable de tout.

Le Prince de Carency voyoit ces désordres avec peine; le Duc de Bourbon Chef de sa Maison étoit dans les intérêts du Duc de Bourgogne; & c'étoit un engagement à ses proches de seconder ses desseins. Cependant comme ils n'étoient pas toujours justes, le Prince de Carency s'en éloignoit, & il songeoit à partir pour aller chercher la guerre, & la gloire qui suit les belles actions; lorsqu'il apprit que le Roi envoyoit Renault de Frié Amiral de France, & le Maître des Arbalétriers, avec douze

mille hommes au secours du Prince de Galles, il y voulut aller avec eux; & l'on peut voir dans l'Histoire tout ce qu'elle rapporte d'avantageux à l'égard des François, qui prirent en 1404. Kerford, se trouverent ensuite en bataille rangée devant celle du Roi d'Angleterre, & taillèrent en piece son arriere-garde. Dans toute cette expedition le Prince de Caren-cy se fit admirer par ceux de son parti, & craindre par ceux du parti contraire. Sa valeur & sa conduite ne se démentirent jamais, & ce fut à lui que l'on fut redevable de la plus grande partie des bons succès que l'on remporta sur le Roi Henri. Quelques tems après que les François eurent quitté l'Angleterre, le Comte de la Marche se fiança avec Beatrix de Navarre; & le Prince de Caren-cy voyant que les broüilleries de la Cour avoient augmenté par la mort du vieux Duc de Bourgogne, son fils ayant hérité de son ambition aussi-bien que de ses Etats, il prit la resolution de retourner à Rome; il le dit à Benavidez qui l'assura qu'il le sui-

vroit : & en effet , ayant pris congé du Roi , il partit pour ce voyage.

Cependant Leonide & Casilda n'étoient plus Ménines de la Reine ; elles étoient montées au rang de Dames du Palais ; & comme elles avoient plus de liberté , & qu'elles suivoient la Reine dans tous les lieux où elle alloit , bien des personnes qui n'avoient point encore vû Leonide , en demeurèrent si charmées , qu'elle passoit dans toute l'Espagne pour un miracle de beauté. Ce n'étoit pas là un titre pour se faire des amies parmi les Dames ; elles ne pouvoient disconvenir qu'encore que ses yeux fussent plus grands que sa bouche , ils avoient une vivacité , que l'on ne soustenoit qu'avec peine ; que tous ses traits étoient d'une regularité parfaite , son teint d'une blancheur ébloüissante , & ses cheveux plus noirs & plus lustrés que du geais ; que sa taille étoit haute & bien prise , que son air étoit noble & sa douceur charmante ; qu'elle inspiroit tout ensemble de la tendresse , du respect & de l'admiration , mais encore que

toutes les femmes de la Cour dirent là-dessus la même chose, malgré le dépit secret qu'elles en ressentoient; elles n'oublioient rien pour lui trouver quelques défauts; les unes soutenoient que ses manieres étoient méprisantes, les autres que sa conversation n'étoit pas assez animée; la plûs-part trouvoient qu'elle s'aimoit trop, comme si on pouvoit s'empêcher de s'aimer quand on est belle & jeune, & que l'on n'a point encore ressenti les premiers feux de cette malheureuse & tyrannique passion qui nous détache de nous-mêmes, pour nous attacher à un autre objet. Casilda accôûtumoit insensiblement Leonide à lui entendre dire beaucoup de bien de Benavidez, & beaucoup de mal du Prince de Carency; le bien qu'elle lui disoit de l'un, ne faisoit qu'une legere impression sur son esprit, mais le mal qu'elle lui repetoit sans cesse de l'autre l'affligeoit extrêmement. Elle commença de se trouver fort à plaindre, d'être née pour un Prince d'un mérite si médiocre. Je n'avois pû pen-

fer, disoit-elle un jour à Casilda, que la Renommée eût publié tant de bonnes qualités dans un sujet qui est si éloigné de les posséder. Tous ceux qui l'ont vû se sont étudiés à me tromper à son avantage. Ignorez-vous, interrompit Casilda, le caractère des gens du monde ? on regarde ce Prince comme un grand Seigneur, riche & magnifique, auquel vous êtes promise ; seroit-il à propos de vous le montrer d'un côté désagréable ? je suis même surprise de la bonne foi de mon frere, & je ne sçai si dans la suite il n'aura point lieu de s'en repentir. Vous aurez quelque jour la foiblesse de faire confidence à votre Epoux de ce qu'il m'a écrit sur son chapitre, & les intentions qu'il a eues de vous servir, en vous en faisant une peinture naïve, seront peut-être payées de votre haine. Ha ! connoissez-moi mieux, s'écria Leonide, je ne suis ni ingrate ni injuste ; je ne commettrai jamais votre frere, je ne suis pas insensible à ce que je lui dois, & je vous avouës ma chere Casilda, qu'après avoir

long-tems combattu , je suis enfin résoluë de profiter de ses avis. Je veux me jeter aux pieds de mon pere, & lui représenter si fortement l'aversion que je sens pour le Prince, que mes larmes & mes prieres l'empêchent d'achever mon hymen. Casilda fut ravie de cette ouverture de cœur ; elle embrassa plusieurs fois Leonide , elle la fortifia dans son dessein , & elle n'obmit rien pour lui faire comprendre tous les malheurs qui sont inséparables des mariages qui ne se font que par des motifs d'intérêts ou de politique. Pour ne point laisser ralentir des mouvemens qui lui faisoient tant de plaisir , elle conduisit elle même Leonide jusqu'à l'appartement de Don Juan de Velasco ; elle la quitta en ce lieu , pour aller écrire à Benavidez : sa lettre étoit en ces termes.

« Revenez, mon chere frere, reve-  
» nez , tout seconde vos désirs ; Leo-  
» nide croit que le Prince est sans mé-  
» rite & sans esprit, que vos avis sont  
» sinceres & que l'amour n'a point  
» de part à ce que vous m'avez écrit.

Dieu ! mon cher frere, que je serois «  
 heureuse , si j'étois aussi contente «  
 de ma destinée , que vous avez lieu «  
 d'être satisfait de la vôtre ; mais «  
 l'ingrat Enriquez rentre dans ses «  
 premières chaînes ; malgré toutes «  
 mes précautions , il a vû Dona «  
 Blanca ; jugez de l'état où je suis : «  
 je vous attens pour vous rendre «  
 compte de mes peines , pour me «  
 consoler avec vous , s'il est vrai «  
 que quelque chose puisse me con «  
 soler. »

Benavidez étoit revenu à Rome ,  
 lorsqu'il reçut cette lettre ; elle lui  
 causa une joye que l'on ne peut ex-  
 primer , & les sujets de chagrin dont  
 Casilda étoit accablée , ne le tou-  
 cherent pas assez sensiblement , pour  
 suspendre le plaisir qu'il se faisoit de  
 revoir bien-tôt Leonide , & de la  
 revoir avec une esperance à laquelle  
 il n'avoit encore osé s'abandonner.  
 Il fut chez le Prince de Carency ,  
 dont il cultivoit toujours l'amitié ,  
 & l'on peut dire qu'il y avoit une  
 véritable part. Ha ! mon cher Bena-  
 videz ! s'écria-t-il d'aussi loin qu'il le

vit, vous ne pouvez pas vous défendre d'avoir eu aujourd'hui une bonne fortune, ou d'avoir reçu des nouvelles agréables; car enfin vos yeux brillent d'un certain feu qu'ils n'ont pas d'ordinaire, & qui se fait aisément remarquer. Je ne prétend pas, Seigneur, vous en faire un secret, repliqua-t-il, & je viens plutôt pour vous en faire part, si vous me l'ordonnez. Parlez avec une entière confiance, reprit le Prince, vous ne sçauriez me faire plus de plaisir. Puisque vous voulez en être informé; j'aime, continua-t-il, & j'ose croire que je ne suis point haï; mais cependant ma maîtresse m'avoit rendu beaucoup d'injustice, dans une affaire sur laquelle je n'avois rien à me reprocher, elle m'ôta même tous les moyens de me justifier, elle ne voulut plus me voir, & le soin qu'elle prenoit pour me fuir, me jeta dans un si véritable désespoir, qu'afin d'éviter de le faire paroître à la Cour & d'en rendre compte à mes amis, je me retirai dans une maison de Campagne, où je trouvai que la solitude



ne servoit qu'à augmenter ma douleur ; & pour y chercher quelque remede , je voulus voyager , & je partis , bien que je fusse le plus amoureux & le plus désespéré de tous les hommes. Ma sœur étoit fort touchée de mes peines , elle me promit de ne rien oublier pour faire ma paix , & c'est ce qu'elle a fait avec toutes les circonstances qui peuvent donner un sensible plaisir ; ma maîtresse me rappelle , c'est elle qui souhaite mon retour. Mais , Seigneur , malgré ma passion , je sens une violente peine de vous quitter , je m'étois trop accoutumé à l'honneur de vous voir , & cette douce habitude va me coûter bien cher.

Le Prince, à ces paroles, l'embrassa tendrement ; il lui témoigna d'une manière pleine de bonne foi & d'amitié , que son départ le touchoit jusqu'au cœur : hélas ! ajoûta-t-il , je me flatois que nous irions ensemble à la Cour du Roi de Navarre ; mon frere, comme vous sçavez , va épouser la Princesse sa fille , il me convie de m'y rendre au plûtôt ; quelle vio-

I ij



lence ne faudra-t-il pas que je fasse à mes ennuis secrets, dans un lieu où l'on ne songera qu'aux plaisirs? Je ne pourrai m'abandonner à ma douleur, & je n'ose me flater de sçavoir assez bien feindre aux yeux de tant de personnes, dont la curiosité me désolera. Je ne parlerai de mes peines qu'à mon frere; je crains même qu'il n'y entre point d'une manière à me soulager. Jugez, mon cher Don Fernand, de quelle consolation vous m'auriez été. Je vous aurois trouvé toujours prêt à me plaindre, prêt à me consoler, vous m'auriez quelquefois tiré par pitié de ces nombreuses compagnies, où je ne dirai peut-être par deux paroles de bon sens; en un mot un véritable ami me paroît un bien si nécessaire dans l'état où je suis, qu'après vous avoir beaucoup regreté à cause de vous-même, je vous regrette infiniment à cause de moi. Mais ces considérations sont trop foibles, pour m'opposer aux ordres de votre aimable maîtresse, & à vos propres desirs; partez, partez, continua-t-il,

en soupirant , allez goûter toutes les douceurs que l'on vous prépare. Il acheva ces mots d'un air si triste, qu'il auroit donné de la pitié à tout autre qu'à son Rival ; mais l'Amour qui nous rend si sensibles pour ce que nous aimons, nous inspire une extrême dureté pour ce qui peut traverser notre passion : Nous ne sommes plus capables de rendre justice au mérite, nous ne pouvons souffrir que ce qui nous a plu, plaise à un autre : Il me semble que l'objet dont nous sommes charmés , ne doit être adoré que de nous , & nous haïssons quiconque a le goût aussi bon que nous l'avons.

Benavidez se sépara du Prince avec de grands témoignages d'attachement, & ils convinrent de s'écrire, jusqu'au tems qu'il passeroit en Espagne pour épouser Leonide. Ils partirent l'un & l'autre de Rome; le Prince se hâta de se rendre à Pampelune , pour satisfaire à l'impatience du Comte de la Marche qui l'y attendoit. Aussi-tôt qu'il fut arrivé, il le presenta au Roi de Navarre, il

en fut reçu avec tous les égards qui étoient dûs à son rang , à son mérite & à l'alliance qu'ils alloient contracter ensemble.

Le mariage de la jeune Princesse de Navarre fut célébré , au mois de Septembre 1406. avec une pompe & une magnificence extraordinaires ; le Roi tint sa Cour & défraya tous ceux qui s'y rendirent. Il y eut des mascarades , des tournois , des bals , & toutes les autres choses que l'on put imaginer , pour rendre cette cérémonie solennelle , & agréable ; mais au milieu de tant de plaisirs , le seul Prince de Carence paroissoit enseveli dans un chagrin , dont il sembloit que rien ne le pouvoit retirer. Il affectoit cependant de marquer une joye qui lui étoit si peu naturelle , qu'elle ne lui aidait point à cacher ses propres sentimens. Que vous êtes d'un triste commerce, mon frere ! lui dit un jour le Comte de la Marche ; Vous fuyez les meilleures compagnies , & lorsque vous y restez , l'on remarque si aisément la violence que vous vous faites , qu'il

vaudroit presque mieux que vous rompissiez avec vos amis, & que vous donnassiez à votre humeur tout ce qu'elle nous demande. Je me trouve mal récompensé, interrompit le Prince, du soin que j'apporte à cacher ma douleur : Je n'en suis pas assez le maître, je vous l'avouë; mais, mon frere, je suivrai votre conseil, je me banirai des lieux où ma présence peut être désagréable, & j'éviterai par là des reproches qui me touchent. Ces paroles firent connoître au Comte de la Marche, que ses peines suffisoient pour l'accabler, & qu'il ne devoit pas les augmenter en lui faisant la guerre sur sa mélancolie. Il l'aimoit cherement, il lui trouvoit un mérite extraordinaire, & pour réparer sa faute, il l'embrassa avec la dernière tendresse. Hé ! quoi, mon chere frere, lui dit-il, d'un air obligeant, est-il possible que vous preniez si sérieusement, une chose que je ne vous ai dit que dans un esprit de plaisanterie, & qui ne doit faire aucune impression sur le vôtre; pourrois-je, sur un si leger prétexte

que celui dont il s'agit , n'être pas ravi de vous voir ? rendez-vous plus de justice , & ne soupçonnez jamais mon cœur. Les malheureux comme moi , reprit le Prince , ont toujours lieu de craindre ; & si vous sçaviez ce que c'est que de n'avoir jamais vu sa maîtresse , & d'en perdre une autre dans le moment que l'on commence de l'aimer , vous n'ajouteriez rien à mes ennuis. Le Comte ne put s'empêcher de sourire , de la bizarrerie des différentes passions. Vous n'avez point pitié de moi , lui dit le Prince de Carency , vous ne comprenez pas que l'on doive tant souffrir avec si peu de fondement ; vous trouvez ridicule de me voir soupirer pour une personne qui m'est inconnue , & pour une fille qui n'est plus ; mais hélas ! ce sont ces deux choses , qui causent mes plus grands déplaisirs. Le Comte de la Marche le plaignit alors , autant qu'il avoit besoin d'être plaint , & il n'oublia rien dans la suite pour le consoler.

Cependant Don Fernand de Benavidez étoit arrivé à Madrid , où il

trouva beaucoup de changement. Le Roi venoit de mourir & de charger Diego Lopez de Cuniga, & Don Juan de Velasco, de l'éducation de Don Juan son fils. Il n'avoit encore que 22. mois ; cette preuve de l'estime & de la confiance du feu Roi pour ces deux Seigneurs, élevoit extrêmement leur fortune, & augmentoit beaucoup leur crédit. La Cour étoit pour lors fort partialisée, Ruy Lopez Davalos, Connétable de Castille, qui n'aimoit pas la Reine, fit une longue harangue aux Grands du Royaume, pour leur persuader de couronner l'Infant Don Fernand, oncle du jeune Prince. La chose auroit réussi, sans que sa générosité s'opposa à cette injustice, & malgré tous les avantages qu'il y trouvoit, il ne put consentir de faire descendre un enfant de son Trône, bien qu'il ne fût que son neveu, pour y monter à sa place. Des sentimens si équitables sont très-rares. Après que l'Infant eut déclaré qu'il ne vouloit gouverner que sous le nom du Prince Don Juan : chacun, comme c'est

la coutume en Espagne , leva les étendarts , & le petit Prince fut proclamé Roi en l'année 1407. La Reine qui avoit été jusques-là dans une crainte & dans une agitation mortelle , apprit avec les derniers transports de joye , que son fils regneroit ; elle quitta aussi-tôt Madrid , & se retira avec lui à Villa-Real , dans la Castille vieille : l'air y étoit très-bon , & cette Ville passoit alors pour être un séjour fort agréable.

Ce fut en ce lieu que la faveur de Dona Leonor Lopez augmenta à tel point , qu'il n'y avoit rien qu'elle ne se pût promettre des bontés de la Reine ; & comme cette femme avoit l'esprit adroit , mais trop mal tourné , pour bien employer son credit , ceux qui étoient veritablement attachés aux interêts de la Reine , commencerent à souffrir des impressions qu'elle recevoit contre eux par Dona Leonor , & l'on en vint jusques-là , que l'on ne haïssoit gueres moins la souveraine que la favorite.

Les choses étoient en cet état , quand Benavidez se rendit à Villa-



Real. Bien qu'il eût déjà été à Madrid, il n'avoit pû trouver le moyen de parler à sa sœur, parce que les premiers jours du deuil des Reines d'Espagne, leur Palais est fermé avec plus de regularité qu'un couvent; mais lorsqu'on put voir la Reine, il fut lui rendre ses respects. Leonide & Casilda étoient dans sa chambre; à la vûe de Leonide, sa joye fut mêlée de tant de trouble & d'agitation, que si quelqu'un avoit eu des intérêts particuliers pour démêler ses sentimens, l'on auroit découvert sans peine le secret de son cœur.

Après qu'il eut rendu compte à sa Majesté de quelques particularités qui regardoient son séjour à Gennes, en France & à Rome, il se retira pour aller attendre sa sœur dans son appartement; mais elle avoit engagé Leonide d'entrer dans une galerie de peintures, par laquelle il devoit passer. Il fut agréablement surpris de les trouver en ce lieu; il salua Leonide avec un profond respect, & s'étant approché d'elle: Permettez-moi, Madame, lui dit-il, de m'ac-

quitter de la commission dont le Prince de Carency m'a chargé. Il vous assure qu'il se rendra bien-tôt auprès de vous, pour achever le mariage, auquel vous êtes destinés l'un & l'autre, sans vous connoître. C'est un malheur commun entre nous, dit Leonide d'un air plein de tristesse, & les particularités que vous avez écrites à Casilda, sur le caractère de ce Prince, sont si propres à troubler mon repos, que je n'ai rien oublié depuis ce tems-là, pour persuader à mon pere de changer de dessein : mais il est tellement attaché à sa parole, que jusqu'ici mes prieres, ni mes larmes, n'ont pû le toucher. Benavidez poussa un profond soupir, & après avoir gardé quelques momens de silence : le Prince, reprit-il, m'a prié, Madame, de lui envoyer votre portrait, & j'ose vous avouer, que je ne lui verrois recevoir cette faveur qu'avec peine, s'il n'avoit pas lieu de s'en promettre d'autres bien plus considerables. Je ne peux donner mon portrait à personne, interrompit Leonide, sans l'ordre de ma

mere : il dépend de vous de le lui demander , mais , selon moi , c'est une chose fort inutile ; le Prince ne me verra que trop tôt pour sa satisfaction , & pour la mienne ; je ne suis pas assez aimable , pour effacer de son cœur celles qui en ont déjà pris possession , & mon seul devoir pourroit me faire souhaiter d'être aimée de lui. Cependant , Madame , continua Benavidez , si vous l'agréez , je parlerai à Madame de Velasco , du desir qu'a votre amant d'avoir ce beau portrait ? Parlez-en à qui vous voudrez , reprit-elle , mais n'appellez point mon amant un Prince qui le devient de tout ce qu'il voit , & de tout ce qu'il ne voit pas.

Comme elle achevoit de parler , Madame de Velasco , qui alloit chez la Reine , entra dans la galerie : Leonide , Casilda & Benavidez s'avancèrent au-devant d'elle. Elle sçavoit que ce dernier avoit été long-tems avec le Prince de Carency , & qu'ils étoient liés d'une étroite amitié. Les intérêts de ce gendre futur ne lui étoient pas moins chers que ceux de

sa propre fille ; cette raison l'obligea d'en demander des nouvelles avec empressement , & de témoigner une extrême impatience de le voir en Espagne. Benavidez lui dit qu'ils s'étoient séparés à Rome , qu'il en étoit parti pour se rendre à la Cour du Roi de Navarre , aux nûces de la Princesse Beatrix , que le Comte de la Marche épousoit : que le Prince souhaitoit avec passion le portrait de la belle Leonide , qu'il s'étoit engagé, en le quittant , de le lui obtenir , & qu'il s'adressoit à elle pour lui demander cette grace. Madame de Velasco le loüa de faire paroître tant de zele pour la satisfaction de son ami ; elle l'assura qu'elle iroit toujours au-devant de ce qui pourroit faire plaisir au Prince ; qu'elle alloit faire peindre sa fille , & qu'il se donnât le soin de chercher une voie sûre pour lui envoyer le portrait ; à ces mots Benavidez sentit augmenter ses esperances & son amour ; il se flattoit que la piece qu'il meditoit seroit bien conduite , pour avoir tout son effet , & aussi-tôt il se rendit dans

l'appartement de sa sœur; après s'être donné de grands témoignages d'une parfaite tendresse : J'ai à vous entretenir mon frere , lui dit-elle , entrons dans mon cabinet. Elle le prit par la main , & s'étant placée sur une pile de carreaux , elle ne put s'empêcher de laisser couler quelques larmes. Vous pleurez , ma chere Casilda , dit Benavidez en l'embrassant : avez-vous quelques sujets de plaintes contre Don Enriquez ? Ha ! mon frere ! c'est un ingrat , s'écria - t'elle , qui trouble mon repos , & qui ne se souvient plus des obligations dont il m'est redevable. Je trouverai un soulagement à mes peines, de vous apprendre tout ce qui s'est passé ; & comme un amour malheureux est moins discret qu'un amour content : je vais vous instruire de bien des choses que vous n'avez sçûes que fort imparfaitement.

Don Enriquez étoit encore sur la flotte avec l'Amiral son pere , lorsqu'un jour que la Reine fut à la chasse , & que nous la suivions toutes , le cheval de Dona Blanca ombragea

geux, & mal conduit, l'emporta tout d'un coup. Plusieurs cavaliers s'empresserent de la suivre : sa beauté lui attiroit les services & les vœux de quelques-uns : le crédit d'Eleonore sa mere interessoit tous les autres pour elle ; comme je suis naturellement assez politique , je paroissais la plus empressée à me rendre auprès d'elle , lorsque du haut d'une coline je la vis tomber dans le fond d'un vallon ; je poussai mon cheval à toute bride , je m'approchai promptement, & la premiere chose qui frappa mes yeux , ce fut une boëte de portrait, couverte de pierreries, qui étoit sortie de sa poche par l'agitation de sa course. Je ne sçai pourquoi je la pris sans la lui rendre sur le champ, si ce n'est que je voulois voir ce qu'elle renfermoit. Dona Blanca étoit évanouïe, chacun arrivoit à la file auprès d'elle : on la secourut promptement : elle étoit fort mal , mais elle eut à peine recouvré l'usage de la raison qu'elle s'aperçut de la perte de sa boëte, & elle la chercha des yeux tant qu'elle put. Je remarquai

quai bien son inquiétude , & qu'elle redoubloit par la crainte de ne point trouver une chose qui lui étoit si chere. C'étoit là un nouveau motif pour me donner envie de la garder ; & je n'avois pas d'autre vûë dans ce moment, que de la punir d'être belle, & d'être fille de la favorite.

Comme elle n'étoit point blessée, elle retourna auprès de la Reine avec un fond de tristesse qui alarma beaucoup sa mere. J'avois une impatience extrême de me trouver en liberté, afin d'examiner la boëte sans obstacle ; mais puis-je me résoudre à vous le dire, mon cher frere ? ou du moins en vous le disant , ne dois-je pas mourir de honte ? j'eus à peine jetté les yeux sur le portrait qu'elle renfermoit, que je sentis naître dans mon cœur des mouvemens qui m'étoient si nouveaux , que je ne pouvois assez m'en étonner. Je restai d'abord charmée de la noble fierté, de la belle jeunesse , & de la regularité des traits d'un Cavalier qui étoit peint en émail d'une main si sçavante , qu'il ne m'étoit pas permis de

douter que ce portrait ne fût fort ressemblant ; une douce émotion s'empara de mon ame, j'attachai mes yeux sur son visage, sans pouvoir les en arracher ; je convenois que je ne l'avois jamais vû, & qu'il étoit impossible de rien voir de plus aimable. Je ne pensai point d'abord au peril qui suivoit un examen si dangereux ; & sans faire attention à ce qui m'en pouvoit arriver, j'employai plusieurs heures à regarder ce fatal portrait ; mais après en avoir gravé dans mon cœur une idée si vive, qu'il n'étoit plus en mon pouvoir de l'effacer, je passai tout d'un coup dans les tristes réflexions qui suivent d'ordinaire un grand plaisir : Ah ! m'écriai-je, malheureuse Casilda, quel poison viens-tu de prendre ! es-tu lasse de ta liberté, & veux-tu la perdre aujourd'hui ? Je repassai alors dans mon esprit tous les sujets que j'avois d'apprehender ma défaite ; j'ignore le nom de celui qui me paroît si dangereux, disois-je, mais je n'ignore pas qu'il aime & qu'il est estimé puisque Dona Blanca garde son por-



trait ; qu'elle a marqué par son inquiétude qu'il lui étoit si cher , & qu'elle est si belle elle même , qu'il en est sans doute amoureux ; & comment donc oserois-je espérer quelque soulagement à ma naissante peine ? à qui m'adresserai-je pour demander ce soulagement ? & pourrais-je m'y résoudre , quand bien le hazard me le découvreroit ? la pudeur qui est naturelle à mon sexe & à ma naissance ne suffiroit-elle pas pour me fermer la bouche ? quoi ! je pourrois prononcer que j'aime , & le prononcer pour un homme qui ne sçauroit point le prix de ce sacrifice ! non , non , je verrois plutôt triompher ma rivale à mes yeux , j'en mourrois plutôt de douleur , que de m'exposer à la honte qui suit un tel aveu : Mais , disois-je un moment après , est-il possible qu'en si peu de tems , j'aye déjà fait tant de chemin ? j'en suis à me défendre de parler de mes faiblesses ; je me trouve une rivale , comme si j'avois un amant , & je songe à troubler leurs plaisirs.

Je vous avouë , mon frere , que

les miens se changerent tout d'un coup aussi bien que mon humeur , je ne cherchai plus que la solitude , je rêvois sans cesse , mes rêveries étoient rarement agréables ; je n'osois découvrir ma peine , je n'osois songer aux moyens de connoître cet ennemi de mon repos : si je montre son portrait , disois-je , on me le ravira ; Blanca sçaura que je l'ai en mon pouvoir , elle viendra me l'arracher avec toute la fierté d'une personne aimée ; son crédit m'empêche même de me devoir commettre avec elle ; & il vaut encore mieux que je meure , & que je meure de mes inquiétudes , que d'essayer à m'en tirer par des moyens qui l'instruiroient de ma foiblesse.

Deux mois se passerent , sans que je pusse rien découvrir ; je demandois quelquefois le nombre des jeunes Seigneurs qui étoient absens , & que je n'avois point encore vûs à la Cour , depuis que la Reine m'avoit fait l'honneur de me nommer Dame du Palais. On me parloit alors de Don Garcie de Toledé , de Pedro

d'Avalos , d'Isidore de la Cerda , de Frederic Enriquez; comment démêler parmi eux celui qui m'occupoit ? comment sçavoir même s'il étoit de ce nombre ? je tâchois adroitement de me faire faire leurs portraits; mais ceux qui avoient la complaisance de m'en entretenir , le faisoient d'une maniere qui ne me donnoit aucun éclaircissement ; & je les quittois toujours moins sçavante & plus désespérée. Je travaillois encore à découvrir si Blanca n'avoit point un engagement qui fût sçû , car j'étois bien persuadée que cela seul m'instruiroit ; mais on me disoit qu'elle étoit si fiere d'être fille de Dona Eleonore, qu'elle ne daignoit pas écouter les vœux d'aucuns de ses amans. Je ne sçavois que trop le contraire ; il ne m'étoit pas permis de le dire, ainsi je languissois entre quelques foibles rayons d'esperance & des craintes mortelles.

Dona Blanca eut la petite verole dans ce tems-là , & il falut que sa mere prît la résolution de l'éloigner de la Cour. Je vous avoue que je

sentis une joye secrette du malheur de ma rivale. Ciel ! m'écriois-je, juste Ciel ! permettez qu'elle devienne si laide , que son amant n'ait plus que de l'aversiion pour elle. Cette esperance flatta un peu mes ennuis , bien que je regardasse comme une des choses du monde la plus désesperante, d'aimer un homme que je ne connoissois point. Quelle seroit ma destinée, disois-je, si ce portrait dont je suis charmée n'étoit fait que sur la seule imagination du peintre ? si je ne pouvois me flatter de voir jamais quelqu'un qui lui ressemble , & que les sentimens qui me tourmentent ne me parlassent qu'en faveur d'un chimere ? J'examinois ensuite lequel me seroit le plus supportable de voir Blanca aimée de celui que j'aimois , ou de n'avoir de ma vie aucune esperance de le connoître ; c'étoit là deux cruelles extrémités à mon gré , je ne pouvois me déterminer ni sur l'une ni sur l'autre, & je me trouvois touûjours la plus malheureuse personne du monde,

J'étois dans cette situation d'es-

prit , lors qu'étant un jour proche d'une fenêtré dans la chambre de la Reine , je rêvois profondément à la bizarerie de mon aventure , quand j'apperçus deux Cavaliers suivis d'un grand nombre de Gentishommes & de Pages , qui traversoient la Cour du Palais ; je trouvai aussi-tôt que le plus jeune ressembloit si parfaitement au portrait que j'avois , que je ne doutai point que ce ne fût celui qui m'étoit déjà si cher ; dans le premier mouvement de ma joye , je poussai un grand cri , & j'ouvris la fenêtré avec tant de précipitation , que toutes les Dames qui étoient dans la chambre le remarquerent , & bien que la Reine n'y fût point , la Camarera Major ne laissa pas de m'en faire une reprimande fort aigre. Je me remis du trouble ou j'étois , le plus promptement que je pûs , & je lui dis qu'à la verité je m'étois méprise , que j'avois crû que c'étoit mon frere , duquel j'attendois le retour avec la dernière impatience ; la chose en demeura là , & je tâchai de m'affermir contre l'agitation qui accompa-

gne une premiere vûë, telle qu'étoit celle d'un Cavalier qui m'occupoit déjà trop pour mon repos.

Malgré toutes les réflexions que je fis là-dessus, il me prit une violente émotion, quand l'Amiral & son fils (car c'étoient eux) entrèrent dans la chambre de la Reine, qu'il ne s'en fallut gueres que je n'évanoüisse. Don Frederic Enriquez, paroissoit si triste & si occupé de sa tristesse, que je tombai dans le plus grand désespoir que l'on puisse ressentir. Je ne dois pas me flatter, disois-je, en l'examinant, qu'il soit indifférent pour Dona Blanca, & que le tems de son absence ait pû le faire changer, il suffit de voir sa profonde mélancolie, pour être informée de tout mon malheur. Il sçait sans doute l'état où elle est, il en souffre, il n'a des yeux ici pour personne : Ah ! barbare, continuai-je, tu ne penses qu'à ta maîtresse, ne peux-tu regarder qu'elle ? &..... Mais, mon frere, j'ai honte, dit Casilda, en s'interrompant elle-même, j'ai honte de vous avouer si ingénument mes foiblesses, &

& des pensées qui ne sont propres qu'à me faire rougir ; je dois seulement vous dire , que la Reine sortit de son cabinet. Pendant que les Dames faisoient un cercle autour d'elle, & que l'Amiral lui rendoit compte de l'état où il avoit laissé l'armée navale , je pris dans ce moment une résolution qui vous paroîtra bien précipitée & bien hardie , ce fut d'écrire à Don Frederic Enriquez : je pensai qu'il falloit profiter de la conjoncture , & sans consulter la raison ni la bienséance, j'écrivis ces mots sur mes tablettes.

*Les affaires où le cœur a quelque part ne doivent point être différées. Je plains l'état du vôtre ; il faut que je vous entretienne , vous me devez votre repos , & je ne vous demande que le secret pour toute reconnoissance. Venez ce soir sur la terrasse du Palais ; approchez-vous d'une jalousie basse , séparée des autres par la statue de Diane , je vous dirai , Seigneur, des choses fort particulieres.*

J'avois à peine cessé d'écrire , que

je ne fus pas médiocrement embarrassée de trouver une voye sûre pour faire rendre mes tablettes à Don Frederic Enriquez. Il me sembla que je ne pouvois gueres les confier qu'au jeune Comte d'Oropez ; sa qualité de premier Menin de la Reine , lui permet , comme vous sçavez , de nous parler à toutes : Il a de l'esprit , & j'avois remarqué sa discretion en plusieurs rencontres ; je lui fis signe de s'approcher de moi : Je suis votre caution , lui dis-je , auprès d'une de mes compagnes , que vous êtes capable de garder fort bien un secret ; aidez-moi à soutenir ce que j'ai avancé à votre avantage. Il n'y a rien que je ne fasse , me dit-il , pour mériter la bonne opinion que vous avez de moi , & que vous en voulez donner ; vous pouvez , Madame , me confier tout ce qu'il vous plaira sans crainte. Ce n'est pas de mon secret dont-il est question , repris-je , en rougissant , tout roule sur mon amie : elle veut embarrasser Don Frederic Enriquez , elle vient de lui écrire sur mes tablettes ; trouvez



moyen de lui faire lire ce qui est dedans , & n'oubliez pas de me les rapporter. Je n'oublierai rien de tout ce que vous m'ordonnez , dit le jeune Comte en souriant ; mais la commission dont vous me chargez , n'est point si obligeante que vous me le voulez faire croire. Encore un coup, lui dis je , je n'y ai aucune part , & je ne laisserai pas de vous tenir compte de ce vous ferez pour mon amie. Oroyez me quitta aussi-tôt , il s'acquitta de ce que je souhaitois avec la dernière adresse ; & pendant qu'il étoit avec Don Frederic , j'étois dans une inquiétude inconcevable du succès de cette première démarche , mais je demurai peu dans cette situation : Oroyez me rendit mes tablettes avec la même habileté qu'il les avoit prises , & je trouvai ces mots écrits au-dessous de mon billet.

*Je n'avois osé me flatter que les affaires de mon cœur pussent intéresser personne , & j'avoüe que je me trouve plus heureux que je ne le croyois être. Je serai exact à me rendre à vos ordres , dans*

*le lieu que vous m'avez marqué ; je vous promets le secret , Madame , de la reconnaissance , & si vous l'agréez , quelque chose de plus.*

Que ces paroles flatterent agréablement mon imagination ! j'attendois la nuit avec la dernière impatience , & en l'attendant , je faisois mille réflexions qui me donnoient toutes de l'esperance. Il me promet son cœur , disois-je , est-ce qu'il en est le maître ? l'auroit-il repris à Dona Blanca , ou ne le lui auroit-il jamais donné ? mais n'est-ce point plutôt un tour de galanterie qui ne signifie rien , & qui sert bien souvent à cacher une véritable passion ? je ne songeai à autre chose jusqu'à l'heure du rendez-vous , & je l'attendis cette heure dans une confusion de pensées si différentes , que je ne me connoissois pas moi-même.

La nuit étoit obscure ; j'entendis que l'on s'approchoit doucement de ma fenêtre , j'ouvris aussi-tôt ma jalousie , & je dis fort bas : Seigneur Don Enriquez , est-ce vous ? Oüi ,

Madame, dit-il, c'est l'homme du monde, qui vous est le plus redevable, mais il ose vous reprocher que vous ne le combattez pas avec des armes égales. Vous le connoissez, vous sçavez son secret, & il ne sçait à qui il parle, ni pourquoi il vient ici. Je vais vous l'apprendre, lui dis-je, d'une voix si tremblante que je ne pouvois m'expliquer qu'avec beaucoup de peine, & je veux bien que vous sçachiez que je suis Dona Casilda de Benavidez, afin que vous cessiez votre reproche, & que vous ne me soupçonniez pas de vous faire de fausses confidences; après cela, Seigneur, ne m'en faites point à votre tour, & veüillez m'avoüer si vous êtes encore amoureux de Dona Blanca; n'essayez point à me faire une demie confidence, je souhaite de la bonne foi, & si vous en manquez, je ne vous dirai rien du tout. Don Enriquez demeura fort surpris de cette question, il fut quelque tems sans me répondre; ensuite prenant la parole: Dona Blanca est si aimable, dit-il, & ses chaînes sont

si glorieuses, que si vous croyez que je les porte, je ne veux pas m'en défendre. Je restai à ces mots beaucoup plus interdite que je l'eusse encore été : Vous l'aimez, cette ingrate ! qui vous a sacrifié à un autre, qui lui a donné jusques à votre portrait, pour témoigner l'indifférence qu'elle a pour vous, & l'attachement qu'elle a pour lui. Je pris alors une bougie que j'avois cachée, de crainte que la lumière ne nous fît découvrir, & l'obligeant de s'approcher pour voir sa boîte & son portrait ; en lui montrant l'un & l'autre, je laissai parler mes yeux d'une manière si tendre & si intelligible, que ces fidèles interpretes lui firent comprendre une partie des choses qui se passoient dans mon ame. Don Enriquez attacha d'abord ses regards sur le portrait, il les tourna ensuite sur moi, & je démêlai que je l'avois agréablement surpris : mais passant tout d'un coup de cette surprise, à celle que lui causoit des nouvelles si peu attendues, il me demanda par quel hazard je sçavois qu'il aimoit

Dona Blanca , & par quel malheur pour lui elle ne l'aimoit plus? Il m'est aisé de vous satisfaire sur ces deux questions , lui dis-je , l'absence vous a détruit dans l'esprit de votre maîtresse , Don Diegue de Cuniga a soupiré pour elle ; vous sçavez que son pere est dans la faveur , & qu'elle est ambitieuse , il lui plut , elle l'aima , & elle ne put lui en donner des preuves plus convaincantes , qu'en lui sacrifiant un témoignage de votre passion qui devoit lui être si cher ; toute la vanité de ce Cavalier en fut satisfaite : mais la certitude qu'il eut d'être aimé , ne servit qu'à le guerir ; son caractere est vain , il crut que Dona Blanca lui en devoit de reste , de la peine qu'il avoit prise de l'aimer quelques jours. Il discontinua de la voir , & peu s'en fallut qu'il ne fût cause de sa mort , tant elle ressentit le mauvais procédé qu'il avoit pour elle. Il voulut cependant me persuader , que j'en étois la seule cause , qu'il n'auroit jamais cessé d'aimer Blanca s'il ne m'avoit pas vûë ; & comme je ne cherchois point à le

croire , & que je lui marquois une forte d'indifference, à laquelle il n'étoit pas accoûtumé ; pour me faire changer de dispositions, il m'apporta un jour votre portrait, il me raconta tout ce qui s'étoit passé là-dessus ; & enfin , il me pria de l'accepter , pour me prouver qu'il ne vouloit point renouer avec Dona Blanca.

Bien que je le regardasse comme un jeune étourdi , je ne laissai pas de recevoir de sa main , le présent qu'il avoit reçu de celle de sa maîtresse , & je vous avouë , que je le fis dans la vûë de vous détromper de cette ingratitude ; car , encore que je ne vous connusse point , la Renommée & quelques-uns de vos amis, m'avoient parlé de vous , Seigneur , si avantageusement , que j'avois une secrete pitié de vous voir trahi , & une véritable envie de vous persuader de prendre votre parti. Je le prendrai aussi , Madame , s'écria Don Enriquez , outré de rage & de colere , Don Diegue de Cuniga pourra s'apercevoir , à son retour de Seville ,

que si je ne suis pas un dangereux rival , je suis au moins un fâcheux ennemi : mais, continua-t'il, en baissant la voix , ne devriez vous point, Madame, aider à me venger de Dona Blanca ? vous avez bien voulu m'avertir de sa perfidie, ne faudroit-il pas aussi sauver mon cœur de ses charmes ? pensez-vous que je puisse l'arracher de ses mains si je ne suis secouru ? Je vous le jure , je sens déjà que vous n'auriez qu'à entrer dans mes intérêts, la haine que mérite cette infidelle, & la reconnoissance que je vous devrois , me rendroient à moi-même , & je ne voudrois être à moi que pour être à vous. J'ose vous assurer que je suis né fidele , que je sçais aimer, & que vous trouveriez en moi toute la tendresse & toute l'ardeur dont vous êtes digne. Il est trop tard, lui dis-je, en souriant, pour répondre à une proposition que vous ne me feriez pas si vous aviez moins de sujets de dépit, mais comme je ne suis point absolument éloignée de souhaiter que vous pensiez ce que vous venez de me dire,

je vous assure que si votre conduite peut m'obliger de décider en votre faveur, je n'en serai pas fâchée ; commencez à garder un secret inviolable sur tout ce qui vient de se passer, ce sera un moyen très-aisé pour me confirmer les dispositions d'estime que je sens pour vous.

Je ne laissai pas le tems à Don Enriquez de me répondre; je le quittai aussi-tôt : & dans ce trop heureux moment, je n'aurois pas changé mon sort contre celui de la Reine même. Il n'a jamais été de plus agréables pensées, que celles qui m'occupèrent le reste de la nuit. Dona Blanca est absente & malade, disois-je, elle ne reviendra de long-tems à la Cour, elle y reviendra laide; une maîtresse que l'on croit infidelle & qui n'a plus de beauté, ne sçauroit gueres se justifier; l'on est ravi d'avoir des sujets essentiels, de rompre avec elle, on en chercheroit en un besoin, & l'on ne laisse pas échaper ceux que l'on trouve : qu'ai-je donc à craindre? la pièce que je viens de lui faire, a merveilleuse-



ment réüsi, Don Enriquez a pour moi de tendres dispositions, & j'aurai triomphé de son cœur, avant que ma rivale soit en état de me le venir disputer.

Je parus le lendemain chez la Reine avec un habit si bien entendu & si galant, qu'il m'attira les yeux & les louanges de toute la Cour. J'avois de grands interêts de ne négliger aucuns de mes avantages, & je les ménageai tous si heureusement, que Don Enriquez m'assura qu'il ne pouvoit se plaindre du mauvais tour que sa Maîtresse lui avoit fait, & que le dénouëment de cette piece lui sembloit si charmant, qu'il ne tiendrait qu'à moi de le rendre le plus amoureux & le plus fidele de tous les hommes. Cette déclaration fut suivie de tous les soins & de tous les empressements, que l'on se peut promettre d'un Amant fortement touché. Figurez-vous, mon frere, quelle étoit ma felicité dans cet heureux tems, j'étois prévenuë sur toute chose; jamais la galanterie n'a été plus ingenieuse; les fêtes, les plai-

firs, ces tendres empressements qui partent du cœur, ces douces inquiétudes, cette petite jalousie qui réveille l'amour & qui fait dire de si jolies choses, quand elle ne va point trop loin, ces racommodemens que nous confirmions quelquefois par nos larmes, tous ces mutuels témoignages de tendresse nous occupoient chaque jour; mais je meurs mon frere, quand je rappelle toutes ces choses à mon souvenir, & qu'il ne m'en reste enfin que de mortels chagrins. Etes-vous bien guéri? lui disois-je, quelquefois, & si Dona Blanca vouloit se donner la peine de vous rappeler, pourriez-vous défendre votre liberté contre elle? Il faut que vous ne soyiez gueres persuadée de mon attachement, me disoit-il, pour me faire une telle question, & pour n'être pas certaine en même tems de ce que je dois répondre; j'en atteste le Ciel, aimable Casilda, je la verrois pour moi plus fidelle, qu'elle ne peut m'avoir été infidelle, je la verrois plus charmante qu'elle ne m'a jamais

paru, que j'en'aurois pas des yeux pour la regarder, ni un cœur pour l'aimer. Ces assurances-là me cau-  
soient une sensible joye ; je la lui  
laissois voir toute entiere, & il m'en  
témoignoit une reconnoissance ex-  
trême ; mais malgré sa tendresse &  
ses transports, je ne me trouvois pas  
absolument tranquille, j'apprehen-  
dois toujours qu'il ne vit ma rivale,  
& qu'ils ne s'éclaircissent ensemble  
d'une chose qui pouvoit faire tout  
mon malheur. Je me faisois même  
de secrets reproches de ma perfidie,  
j'en craignois la juste punition,  
& cette crainte suffisoit pour trou-  
bler mon repos.

Je pressois Don Enriquez de faire  
consentir son pere à notre mariage,  
& qu'ils me demandassent l'un &  
l'autre à la Reine ; j'étois persuadée  
que s'ils faisoient cete démarche, je  
n'aurois plus lieu de craindre. Il me  
représentoit quelquefois la bizarre-  
rie de l'Amiral, que pour lui faire  
agréer une chose que nous souhai-  
tions si ardamment, il falloit qu'il  
ménageât son esprit, & qu'il s'y ap-

pliqueroit avec tant de soin, qu'il trouveroit enfin le moment favorable. Ces esperances me flattoient, elles me faisoient plaisir & j'en attendois les effets, lorsqu'un jour la Reine alla se promener du côté de la forêt de Javales. Elle étoit peu accompagnée; toutes les Dames du Palais étoient à cheval autour de sa litiere qui étoit découverte; mais nous étions à peine sur le haut d'une petite montagne, d'où nous pouvions découvrir toute la plaine, que nous apperçumes plusieurs Cavaliers à cheval que l'on reconnut pour être des Maures. Ils se battoient contre des Espagnols, & ils les pressoient si vivement qu'il y avoit tout à craindre pour les nôtres; & pour une Dame qui étoit couchée au pied d'un arbre & qui paroissoit évanouïe; plusieurs femmes étoient autour d'elle, qui témoignent leur douleur par leurs actions.

La Reine s'arrêta; elle considéroit ce combat avec inquiétude; quand le jeune Don Enriquez qui la suivoit, vint lui demander la per-

mission d'aller secourir les Espagnols ; la Reine le voulut bien , elle commanda que quelques-uns de ses gardes le suivissent , & elle demeura spectatrice du combat. Il changea en un moment de face ; Don Enriquez tua de sa main plusieurs ennemis ; ils ne pouvoient plus tenir contre lui , & il fallut qu'ils cherchassent leur salut dans leur fuite. Pendant tout ce tems , mon ame agitée de mille craintes différentes , ne me laissoit voir que le péril où il étoit exposé. Je faisois encore des vœux pour lui , quoiqu'il fût déjà vainqueur , & je considérois d'un œil timide toutes ses actions , lorsque je le vis approcher de ces femmes , qui paroissoient effrayées , bien qu'elles n'eussent plus d'ennemis.

Il les eut à peine regardées , que poussant son cheval , il s'éloigna d'elles avec beaucoup de vitesse ; mais apparemment , il fit réflexion que ce témoignage de mépris pour Dona Blanca ( car c'étoit elle ) déplairoit à la Reine , qui avoit même déjà pû en remarquer quelque cho-

se ; sa politique , ou plutôt mon inévitable malheur , l'obligea de retourner sur ses pas ; il mit pied à terre , il l'aborda , mais il le fit si froidement qu'il ne lui dit que quelques mots , & ce qu'il lui dit étoit si confus & si peu arrangé , que malgré l'attention qu'elle avoit pour l'écouter , elle n'y put rien comprendre. Je vous dois ma liberté , Seigneur , lui dit-elle , je vous en conserverai beaucoup de reconnoissance , bien que je sois persuadée que vous ne pensiez pas à moi , quand vous m'avez défenduë. Non , Madame , lui dit-il , j'ignorois à qui je rendois ce service ; je vous avouë même , continua-t-il , en s'approchant & parlant bas , que si j'avois sçu la part que vous y aviez , j'aurois eû besoin de toute ma générosité , pour me résoudre de combattre en faveur de la plus perfide personne du monde. Et pour moi , lui répondit-elle fièrement , il n'auroit pas fallu moins que la crainte de perdre ma vie & peut-être ma gloire , pour me faire accepter de vous avoir pour mon libérateur.

teur. Elle n'en put dire davantage , parce qu'elle remarqua qu'une de ses femmes , qui est celle dont j'ai appris cette conversation, l'avoit écoutée ; elle commanda que l'on approchât sa litiere , & elle monta dedans pour s'avancer à la rencontre de la Reine. Don Enriquez la quitta ; il vint rendre compte à Sa Majesté des particularités du combat , & que c'étoit Dona Blanca , que les Maures vouloient enlever. A ce nom trop funeste pour moi , je demurai transie ; mon imagination ingénieuse à me tourmenter , me fit voir tout d'un coup ; ce que j'avois à craindre d'une rencontre si fatale. Est-il un malheur semblable au mien ? disois-je , Dona Blanca prise par les Maures , alloit devenir leur captive , & me délivrer de toutes les allarmes , que j'ai toujours eû sur son retour ; il faut qu'elle évite ce péril , & que ce soit Don Enriquez qui l'en tire ! j'ai à présent tout lieu de craindre ; il vient de la revoir , ils se sont peut-être éclaircis de la trahison que je leur ai faite. Ah ! je

ne ſçai ſi je me trompe , mais je trouve que ſes regards ſont déjà moins tendres pour moi ; il paroît rêveur , ſans doute il l'aime encore. La colere & le dépit pouvoient le guérir , mais rien ne le guérira , ſ'il eſt informé de l'innocence de ſa Maîtreſſe : je paroîtrai un monſtre à ſes yeux , je deviendrai l'objet de ſa haine. Ciel ! juſte Ciel ! que ferois-je , ſi effectivement ce que j'apprehende alloit arriver ? Soit que Don Enriquez ne pût m'entretenir ſans le faire trop remarquer , ou qu'il ne le vou-lût pas , je ne ſçus lui parler du reſte du jour. Cependant Dona Blanca , qui n'avoit point vû la Reine depuis ſa petite verole , après avoir obtenu permiſſion de la ſaluer , avoit mis pied à terre & ſ'en étoit approchée. Je fus inconſolable de la trouver auſſi belle , que lorsqu'elle avoit quitté la Cour ; il ne lui reſtoit ni marques , ni rougeurs , & chacun la louoit à l'envi , pendant que je gardois un morne ſilence , & que j'examinois Don Enriquez. Je con-noiſſois qu'ils ſe faiſoient une vio-



lence inutile, pour s'empêcher de se regarder; ils paroissoient interdits; ils changeoient de couleur; mais enfin il y avoit plus de mélancolie & de langueur dans leurs yeux, que de haine & de colere : toute autre qu'une rivale n'auroit peut-être pas sçû démêler ces differens mouvemens; hélas! pour augmenter mes ennuis, rien n'échappa à ma pénétrante jalousie; je lisois dans leurs ames, & j'y lisois ma perte.

La Reine étoit déjà de retour à Villa-Real, & j'étois dans son appartement, que je ne m'étois pas même apperçûë du chemin que j'avois fait pour y revenir. Ma rêverie étoit si profonde, qu'il m'étoit impossible de m'en retirer, & je trouvois bien cruel, que Don Enriquez n'y fit pas la plus legere attention. Est-ce ainsi qu'il m'aime? disois-je : Quoi! il a rendu un service essentiel à Dona Blanca, il sçait que j'apprehende qu'il ne rentre dans ses chaînes, & il néglige de me rassurer là-dessus; il n'a plus ces mouvemens si délicats, qui me marquoient

toute sa tendresse ; il me livre aux plus cruelles inquiétudes, sans travailler à m'en retirer. Je passai ainsi la nuit dans une agitation d'esprit, qui me fit souffrir plus que l'on ne peut imaginer ; mais encore que je me trouvasse mal, j'allai de très bonne heure chez la Reine, crainte qu'il ne s'y passât quelque chose contre mes intérêts.

Dona Blanca parut ce jour là si magnifique & si parée de ses propres charmes, que Leonide seule pouvoit lui disputer l'avantage d'être la plus belle de la Cour. Don Enriquez étoit auprès de moi, lorsque ma rivale entra ; il me dit aussi-tôt d'un ton de voix où je remarquai de l'alteration ; mon Dieu, Madame, qu'elle est belle ! pourquoi faut-il qu'elle ait un si méchant cœur ? Je me tournai vers lui d'un air assez brusque : Qu'est-ce que vous regrettez là, lui dis-je, Seigneur, que vous importe à présent qu'elle l'ait bon ou mauvais ? Il ne m'importe en effet, reprit-il en soupirant : mais je déplore le malheur de ceux qui s'attacheront à elle. Vous

avez bien de la charité , lui dis-je , & le public vous en doit des remerciemens. Je me tus en cet endroit, roulant mille pensées différentes dans mon esprit , & le nombre des choses qui se présentoient à dire , m'empêchoit en quelque maniere d'en dire aucune. Don Enriquez , pendant ce tems-là , regardoit Blanca sans s'inquiéter de la cause de mon silence : Ah ! qu'est-ce que ceci , m'écriai-je ? vous me paroissiez changé depuis hier : vous repentez-vous de vous être repenti ? êtes vous assez lâche pour aimer encore cette ingrate ? ne vous souvenez-vous plus qu'elle vous a sacrifié à un homme , dont le mérite est si médiocre , que j'en rougis pour elle & pour vous ? Il m'interrompit en cet endroit : En vérité , Casilda , me dit-il , vous ne me connoissez gueres , quand vous formez contre moi des soupçons si injurieux ; il n'y a point d'homme au monde plus sensible que je le suis aux outrages de la nature de celui dont il s'agit : mais je vous avouë , que je veux chercher l'occasion de

lui en faire les justes reproches qu'elle mérite , & je vous promets de lui témoigner ensuite une si grande indifférence , & même un si parfait mépris , que vous aurez lieu d'être satisfaite de mon procédé.

Il prononça ces dernières paroles si faiblement , & il me regarda avec tant de froideur , que j'en demeurai accablée. Quoi ! lui dis-je , vous souhaitez un éclaircissement avec Dona Blanca ? ne semble-t'il pas qu'elle est digne des mesures que vous voulez garder avec elle ? que feriez-vous donc pour une maîtresse tendre & constante ? mais hélas ! ajoutai-je , vous seriez peut-être insensible pour elle ; cependant , Seigneur , je vous déclare que si vous lui parlez , je ne vous reverrai de ma vie. Il demeura surpris du ton & de la manière dont je prononçai ces dernières paroles ; il me regarda long-tems , il tâcha de pénétrer mon secret , il se souvint de ce que Dona Blanca lui avoit dit ; enfin , il soupçonna quelque chose , sans sçavoir encore positivement ce qu'il soupçonnoit : mais la défense

que je lui faisois de rien approfondir , augmentoit l'envie qu'il en avoit déjà , & bien qu'il me promît de m'obéir, il le fit d'un air si embarrassé , que je ne n'eûs pas lieu de douter de mon malheur.

Je sortis de chez la Reine , & je me retirai dans ma chambre , je me jettai sur mon lit demi morte & fondant en pleurs. Leonide m'avoit suivie , elle entra aussi-tôt que moi ; elle vit dans mes actions & dans l'abondance de mes larmes , quelque chose qui tenoit du désespoir : elle s'assit auprès de moi, elle vouloit me consoler sans sçavoir le sujet de ma douleur : mais j'en avois le cœur si rempli , que je lui confiai tout ce qui se passoit. Comme elle n'a encore rien aimé , & qu'elle ignore que l'Amour est capable des plus grands crimes , elle ne put s'empêcher de blâmer la supercherie que j'avois faite à ma Rivale : Ha ! Leonide , m'écriai-je, que vous connoissez peu les effets d'une grande passion ; tout est permis pour posséder le cœur de son amant. Dites plutôt , reprit-elle,

que l'on se permet tout, & que l'on a une indulgence pour soi-même, qui ne laisse pas d'être fort condamnable: Si j'ai commis un crime, ajoutai-je, la punition n'en est pas éloignée; hélas! je ne me trompois point, Don Enriquez trouva sans peine les moyens de parler à Dona Blanca, elle n'avoit pas cessé de l'aimer, quelques sujets qu'elle crût avoir de se plaindre de sa conduite. Ils se firent d'abord des reproches; de ces reproches, ils passèrent aux éclaircissemens, & ils découvrirent enfin la pièce que je leur avois faite. Je vous laisse à penser, mon frere, s'ils se racommoderent à mes dépens. Je ne restai pas long-tems incertaine de ma destinée; Enriquez me vint trouver, pour me dire tout ce que l'on peut imaginer de plus cruel: je voulus d'abord lui persuader que Dona Blanca profitoit de la foiblesse qu'il avoit pour elle, qu'elle lui imposoit, & qu'il en étoit encore la dupe: mais sa prévention contre moi l'empêcha de me croire. Comme je connus ses dispositions,

il

il me sembla que je n'avois point de meilleur parti à prendre, que celui de convenir ingenuement du motif que j'avois eu pour chercher les moyens de brouïller sa maîtresse avec lui ; jugez de ce que me pouvoit coûter un tel aveu : c'étoit lui dire que j'avois été capable de l'aimer la première : c'étoit convenir de ma foiblesse & d'une passion dont je ne me promettois plus un heureux succès : c'étoit enfin lui avouer la supercherie la plus noire qui puisse être faite à deux amans. Je cherchai des raisons pour m'excuser, je lui dépeignis ma tendresse avec les couleurs les plus vives, & mes larmes lui confirmèrent la vérité de mes paroles. Il m'entendit sans vouloir m'interrompre ; ensuite il me regarda quelque tems , & prenant un air & un ton ironique : Je me trouve assez vengé de votre perfidie, me dit-il, puisque vous m'aimez, que je ne vous aime plus , & que je sens pour vous beaucoup plus de mépris que de colere. Il me quitta en achevant ces mots , & le trouble, la rage,

la honte & la douleur qui s'empare-  
rent de mon ame , penserent sur le  
champ m'ôter la vie. Leonide vint  
à mon secours, elle voulut essayer  
de me consoler, sans y pouvoir  
réussir : je méditois la perte de Blan-  
ca & d'Enriquez , je me sentoís ca-  
pable de me porter aux dernières ex-  
trémités, & j'avois bien besoin que  
la modération naturelle de mon  
amie, calmât un peu ma fureur. Mal-  
gré la victoire que ma rivale rempor-  
toit sur moi , elle ne put se résoudre  
à me pardonner le personnage que  
je lui avois fait jouer dans cette pié-  
ce ; elle s'en plaignit à sa mere, &  
sa mere eut la foiblesse d'entrer dans  
tous ses sentimens, comme l'auroit  
pû faire une confidente. Il est vrai  
aussi, que depuis ce tems-là elles  
n'ont plus été occupées que du soin  
de se venger, & de me détruire dans  
l'esprit de la Reine ; elles y ont si bien  
réussi, que je reçois tous les jours  
mille désagréemens qui me feroient  
mourir de chagrin, si j'étois capable  
de mourir d'autre chose que de la  
perte de l'ingrat Enriquez. J'appris



même hier, que Dona Leonore emploie son credit pour que la Reine parle à l'Amiral, & lui témoigne qu'elle souhaite le mariage de son fils avec Dona Blanca : il ne pourra se dispenser d'y consentir. Je suis à la veille de la voir triompher : jugez... Casilda ne put continuer son discours, ses larmes & ses soupirs l'empêcherent de parler davantage, & Benavidez parut extrêmement touché de son affliction ; il lui offrit même de se battre contre Don Enriquez, & de la venger ; enfin il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit diminuer ses peines : mais celles du cœur ne sont pas semblables à celles de l'esprit ; la raison seule les apaise difficilement, il faut qu'elles aient leur cours, & c'est le tems qui peut y donner quelque remede. L'on verra cependant par la suite de cette histoire que ce n'est pas une regle generale, & que Casilda toute désespérée qu'elle étoit, ne demeurat point des siècles à se consoler.

Benavidez lui rendit compte de ce qui s'étoit passé entre lui & le Prince

de Carency. Il lui dit qu'il falloit absolument qu'il eût le portrait de Leonide , & qu'il avoit imaginé un moyen d'augmenter l'averfion de cette belle fille pour fon amant , qu'il ne vouloit point lui déclarer fa paffion , qu'il ne fe fût affuré d'avoir part à fa confidence ; & qu'il falloit qu'elle continuât à la lui ménager. Elle lui promit tout ce qui dépendoit de fes foins. En effet elle ne manqua pas de propofer à Madame de Velafco , de faire peindre fa fille , & bien que Leonide s'y oppofât tant qu'elle le pouvoit , cela n'empêcha point que fon portrait ne fût bientôt en état d'être mis entre les mains de Benavidez , pour l'envoyer au Prince. Il en fit faire promptement un autre , dont la phifionomie étoit fi défagréable & l'air fi rude , qu'encore que les traits en fuflent affez beaux , il auroit été difficile de le regarder , fans en concevoir une fecrette averfion contre celle qu'il reprefentoit. Ce fut celui-là dont il chargea un Exprès pour le porter au Prince de Carency. Il lui écrivit en même tems

qu'il croyoit nécessaire de l'accoutumer aux charmes d'une personne qui devoit être sa femme ; qu'il découvroiroit dans son portrait une partie de cette humeur altiere & bizarre dont il lui avoit parlé ; qu'il avoit jugé à propos de l'entretenir du mérite de son amant, mais qu'elle l'avoit écouté avec tant d'impatience, qu'il ne pouvoit douter que son cœur ne fût prévenu pour quelque autre.

Le trop credule Prince demeura si confus à la vûë de ce portrait & de cette lettre, que dans son premier mouvement, il écrivit à Benavidez tout ce qui lui paroissoit de dur & de cruel dans cette alliance, & il y garda si peu de mesures, que rien n'étoit plus désobligeant pour Leonide : mais comme elle étoit persuadée, avec beaucoup de justice, de l'effet que son portrait devoit produire sur le Prince ; elle demandoit très-souvent à Benavidez, par un certain sentiment de gloire qui nous est assez naturel, s'il avoit eu de ses nouvelles, & ce qu'il pensoit d'elle ; de ma-

niere qu'aussi-tôt qu'il eut reçu sa réponse, dont les termes le ravirent, parce qu'ils étoient si offensans, qu'il n'avoit pas besoin d'y rien ajouter ; il concerta avec Casilda que ce feroit elle qui la montreroit secrettement, sans qu'il parût qu'il y eût consenti. La chose se passa comme ils l'avoient projetée. Leonide lut la lettre du Prince de Carency, & elle s'en trouva si offensée, que sur le champ elle fut se jeter aux pieds de Madame de Velasco, pour la conjurer, les larmes aux yeux, de rompre un mariage qui la rendroit la plus malheureuse personne du monde. Cen'est point, Madame, lui dit elle, que je prétende m'éloigner de l'obéissance que je vous dois ; je ne peux avoir d'autres volontés que les vôtres : mais feroit-il possible que vous travaillassiez vous-même à ma perte ; quelque peu d'expérience que j'aye sur les sentimens qu'il faut avoir pour un Epoux, il me semble que si l'on manque d'amitié pour lui, l'on ne se doit promettre que des peines infinies ? & comment aime-

rois-je celui que vous me destinez ? il a conçu la dernière aversion pour moi , il me trouve laide , il me méprise , n'en puis-je espérer un autre de votre main , Madame , ou ne puis-je obtenir de rester fille auprès de vous ? Je ne comprends point de plus grand bien , ayez la bonté de ne me pas refuser celui-là , ou s'il ne vous est pas agréable , laissez-moi entrer dans un Couvent , pour être Religieuse , je m'accoûterai mieux à cette condition , qu'à vivre avec un Prince , pour lequel je sens tant d'éloignement. Madame de Velasco se laissa toucher par les larmes de sa fille ; elle l'embrassa plusieurs fois , & elle la consola d'une manière fort tendre. Si vous ne dépendiez que de moi , ma chère enfant , lui dit-elle , je mettrois dès tout à l'heure votre esprit en repos ; mais votre père est mon Seigneur , nous lui devons l'une & l'autre tant de déférence , qu'en mon particulier , je ne vous puis rien promettre que je ne sois informée de ses intentions. Comme elle achevoit ces mots Don Juan de Velasco en-

tra , la mere & la fille se jetterent à ses pieds , elles joignirent leurs larmes & leurs prieres ensemble , pour l'obliger de rompre avec le Prince ; elles lui montrerent même la lettre qu'il avoit écrite à Benavidez , dont il ne pouvoit méconnoître le caractère , quand bien il l'auroit voulu : mais ce vieux Seigneur demeura inflexible , & plus attaché à tenir sa parole qu'à faire le bonheur de sa fille unique. Il se contenta de répondre d'un air severe , que c'étoit une chose arrêtée , & que rien au monde ne lui feroit revoquer ce qu'il avoit conclu avec le feu Comte de la Marche. Ainsi Leonide se retira dans la derniere affliction , elle rendit compte à Casilda des sentimens de son pere , & après lui avoir parlé long-tems de sa douleur , elle lui dit , qu'elle étoit résoluë d'entrer dans un Couvent. Ce ne sera pas un remede pour vous , lui répondit cette malicieuse personne , quand on a autant d'autorité qu'en a Don Juan , l'on vient à bout sans peine de retirer sa fille d'un Monastere où elle est en-

trée sans aveu : mais, ma chere Leonide, ajouta-t'elle en l'embrassant, je suis si touchée de votre inquiétude, que j'ai déjà songé aux moyens de vous en tirer ; j'en ai même parlé à mon frere, il vous est absolument dévoué, & vous pouvez faire un fond assuré sur lui. Il a une belle maison sur le chemin de Seville, proche de Carmona, elle est environnée d'une forêt spacieuse, ce lieu est solitaire, & je vous y tiendrai compagnie. Quoi ! ma chere Casilda, interrompit Leonide, vous m'aimez assez pour quitter la Cour quand je la quitterai. Je ferois de plus grands sacrifices, reprit Casilda en soupirant ; vous sçavez les raisons que j'ai de haïr ce malheureux séjour ; le traître Enriquez est sur le point d'épouser Blanca, j'en suis au désespoir, son infidelité pour moi, irrite mon esprit, sans pouvoir guérir mon cœur ; je cherche inutilement des secours dans ma fierté, dans ma raison, & dans quelque sorte de prudence, dont on m'avoit flatée jusqu'à present, toutes mes lumieres

me font connoître la faute que je commets de l'aimer encore , & malgré elles , malgré moi , malgré mon dépit , le barbare triomphe toujours de ma foiblesse ; je comprends que l'absence m'ôtera peut-être cette fatale idée qui me suit par tout , & qui ne me laisse goûter aucun repos ; fuyons , ajoûta t'elle , fuyons , charmante Leonide , celui que j'aime , & celui que vous haïssez. Je suis encore plus à plaindre que vous , interrompit Leonide : vous partez pour chercher votre repos , personne ne vous suivra , mais , à mon égard , je ferai peut-être suivie , trouvée , ramenée chez mon pere , & traitée rigoureusement. Ha ! que vous connoissez peu , s'écria Casilda , l'état effroyable où je suis reduite ; vous me consolez , parce que personne ne me suivra , c'est là le sujet de mes ennuis : je souhaiterois passionnément que le perfide Enriquez abandonnât celle qu'il aime , pour venir après moi ; juste Ciel , j'en aurois trop de joye ! Si vous voulez guérir , reprit Leonide , cessez de former des



desirs si contraires à votre repos :  
Hélas ! sçai-je ce que je veux, dit Calfida , d'une manière languissante ;  
enfin partons , peut-être que la solitude & l'absence me rendront plus tranquille. La jeune Leonide qui n'avoit encore aucune expérience , accepta avec plaisir la dangereuse proposition que lui faisoit sa compagne ; elle l'embrassa mille fois, elle exagéra le bon office qu'elle alloit lui rendre , & elle lui en témoigna sa reconnoissance dans les termes les plus forts. Elles convinrent du jour & de l'heure qu'elles executeroient leur projet, & elles ne songerent plus l'une & l'autre qu'à prendre des mesures justes pour le faire réüssir. Une personne qui auroit eu un peu plus d'expérience que Leonide n'en avoit , ne se seroit jamais hasardée à faire une chose si dangereuse : mais elle étoit encore si enfant , qu'elle n'envifageoit pas toutes les fâcheuses suites que pouvoit avoir une telle démarche.

Les choses étoient en cet état, lorsqu'au mois de Juin 1407. elles

apprirent que le Comte de la Marche étoit arrivé à Seville, suivi d'un équipage proportionné à sa naissance, & qu'il avoit amené un secours de huit cens Lances à l'Infant Don Fernand, qui étoit en guerre avec les Maures. La Renommée qui publioit par tout le mérite & les grandes qualités de cet illustre Prince, n'oublioit pas aussi de rendre justice au Prince de Carency son frere. Il étoit venu avec lui à Seville, pour se rendre ensuite à Villa-Real, où il croyoit épouser Leonide; mais la Fortune lui préparoit de longues peines, au lieu des plaisirs qu'il auroit trouvé dans la possession d'une si belle & si vertueuse personne.

Aussi-tôt qu'elle fut informée de ces nouvelles, elle ne pensa plus qu'à partir. Benavidez comblé de joye & d'esperance, ne negligeoit rien de son côté pour cette affaire; & comme il reçut une lettre du Prince qui l'avertissoit de son départ de Seville, Leonide n'hésita plus à se mettre sous sa conduite avec Casilda. Il les mena aussi loin qu'il le put :

mais étant à craindre pour lui que l'on ne le soupçonnât de cet enlèvement, s'il venoit à quitter la Cour dans le même tems que sa sœur & Leonide disparoissent, il leur fit agréer qu'un de ses amis les accompagneroit ; c'étoit un homme dont la fidélité lui étoit connue ; ainsi il ne hazardoit rien en lui confiant sa maîtresse & sa sœur.

La violence qu'il se fit pour se séparer de Leonide, fut si grande & si remarquable, que sans doute elle s'en seroit apperçue, si elle avoit eu l'esprit moins occupé : mais la démarche qu'elle faisoit elle-même, lui causoit tant de trouble, qu'elle étoit incapable de réfléchir sur autre chose. Elles continuerent leur voyage avec toute la diligence & tout le secret possible. Quand elles arrivèrent chez Benavidez, il n'y avoit qu'un vieux Concierge qui ne connoissoit ni Casilda, ni Leonide ; chacune changea son nom, Leonide prit celui de Felicie, & Casilda se fit appeller Beatrix ; elles voulurent passer pour sœurs & se dirent de la Maison de Leon.

Celui qui les avoit amenées retourna promptement à Villa-Real, pour rendre compte à Benavidez de l'heureux succès de son voyage. Cependant ces belles filles firent venir de Carmona, qui est une Ville proche du Château où elles étoient, des femmes pour les servir, & elles s'occupoient dans cet agréable séjour à apprendre à joüer des instrumens, & aux autres plaisirs que l'on peut trouver dans un lieu où l'on ne voit personne.

Malgré l'impatience qu'avoit Benavidez de se rendre auprès de Leonide, il paroissoit tranquille à la Cour : Mais bon Dieu ! que devinrent Monsieur & Madame de Velasco, lorsqu'ils s'apperçurent de l'absence de leur fille. Ils ne douterent pas qu'elle & Casilda ne se fussent jettées dans un Couvent ; Benavidez témoignoit de le croire comme eux, & que c'étoit la seule raison qui pouvoit l'empêcher de parcourir toute l'Espagne pour trouver sa sœur. Mais Monsieur de Velasco plus impatient que lui, & qui en avoit

aussi des fujets plus pressans , ne negligeoit rien afin de découvrir où étoit Leonide. Tous ses soins furent inutiles , il se désespéroit , & Benavidez songeoit à profiter d'une affaire qu'il avoit conduite avec tant d'adresse , lorsque la Reine eut avis que quelques Grands d'Espagne mal satisfaits du Gouvernement , avoient d'étroites liaisons avec le Roi de Grenade , & qu'ils devoient lui livrer Guadalajara , Ekixa & d'autres Villes. Benavidez étoit Gouverneur d'Ekixa ; bien qu'il fût innocent , on l'avoit confondu dans l'accusation , & la Reine le fit aussi-tôt arrêter. Ce coup imprévû le mit au désespoir. Il apprehendoit que l'on ne scût que Leonide étoit chez lui , & que ce fût là la sujet de sa détention ; mais quand il apprit qu'il s'agissoit d'un crime de Leze-Majesté , il se trouva trop heureux ; & il craignit bien moins pour la perte de sa vie , qu'il n'avoit craint la perte de Leonide. Cependant la douleur de ne pouvoir l'aller trouver , l'occupoit si violemment , que n'étant pas le maître

de cacher à ses gardes l'excès de son inquiétude, l'on ne douta point qu'il ne fût coupable.

Le Prince de Carency arriva dans ce même tems. Toutes les différentes nouvelles qu'il apprit, le jetterent dans une extrême confusion. La fuite de Leonide & de Casilda, la prison de Benavidez, le déplaisir de Monsieur & de Madame de Velasco, la part qu'il y devoit prendre, & la nécessité où sa propre gloire le mettoit de chercher une personne avec laquelle il avoit de si grands engagements, le peu d'inclination qu'il sentoît pour elle ; toutes ces choses, dis-je, le confondoient.

Il essaya inutilement de parler à Benavidez ; il étoit trop bien gardé ; il jugea même que l'affaire dont on l'accusoit ne recevroit point de grâce, si elle étoit trouvée véritable, à moins que la bonté de la Reine ne prévalût sur sa justice. Il sçut que Donna Leonore étoit sa favorite, & dans le désir d'être utile à Benavidez ; il s'attacha à faire sa cour à cette vieille Dame. Quelque fierté qu'elle eût, elle

elle ne sçut la garder contre un Prince qui avoit tant de belles qualités , un esprit si aisé , l'air si grand & si noble , & des manieres si engageantes ; sa présence avoit charmé Monsieur & Madame de Velasco ; elle renouvela toute leur douleur pour la perte de Leonide , cette mere désolée en étoit si inconsolable que rien ne pouvoit moderer son affliction.

Le Prince de Carency avoit eû l'honneur de saluer la Reine , & d'en être reçu avec de grands témoignages d'une estime & d'une considération particuliere , sçachant assez ce qui étoit dû à la grandeur de sa Maison. Dona Leonore le ménageoit dans l'esprit de la Reine , & cette Princesse démêla sans peine que sa favorite le regardoit d'un air bien plus obligeant que tous les Princes & les Grands d'Espagne qui lui faisoient assidûment leur cour. Il se contraignoit de son côté , afin de lui plaire , & il ne cherchoit à lui plaire que pour servir Benavidez ; ah ! s'il avoit sçû alors qu'il travailloit pour le plus cruel de ses ennemis , & pour

celui qui lui préparoit des peines les plus sensibles , il l'auroit peut-être abandonné à sa mauvaise destinée.

Un jour que la Reine étoit à la promenade , Dona Leonore affecta d'y venir plus tard que les autres ; toutes les Dames avoient profité de ce moment pour faire leur cour. Leonore voyant qu'elles entouroient la Reine , se tint un peu éloignée , elle attendoit que le Prince de Carency tournât les yeux de son côté, & après lui avoir fait une profonde reverence , elle s'approcha pour lui demander s'il voudroit se reposer dans un cabinet de verdure qui n'étoit pas éloigné : Il lui donna aussi-tôt la main , & s'étant assis sur un lit de gazon, après avoir gardé un moment de silence : Est-ce vous rendre un bon office , Seigneur , lui dit-elle, en le regardant tendrement , de vous ménager une conversation avec moi ? vous êtes jeune & je ne la suis pas ; vous êtes bien fait , je ne suis plus belle ; vous avez beaucoup d'esprit , & je n'en ai gueres ; d'où vient donc l'opinion où je suis que vous souhai-



tez de m'entretenir ? seroit-ce l'effet de cet aimable sympathie qui se trouve quelquefois dans le cœur, & dont on ne connoît pas soi-même la raison ? Le Prince fut dans la dernière surprise de ce que lui disoit Leonore ; il avoit eu envie de gagner ses bonnes grâces pour la rendre favorable à Benavidez : mais il ne prétendoit pas qu'il y entrât aucun de ces empressemens qui distinguent l'amour de l'amitié. Il la regarda quelque tems d'une manière où il paroïssoit tant d'étonnement & si peu de tendresse, que Leonore en demeura déconcertée : Vous devez, Madame, lui dit-il, être certaine de toute ma reconnoissance pour le plaisir que vous me menagez aujourd'hui ; il y a long tems que je le souhaite sans avoir osé vous le demander : mais s'il m'est permis d'en profiter, ajouta-t'il, agréez que ce soit en faveur de l'infortuné Benavidez ; je sçai que vous pouvez tout sur l'esprit de la Reine, veüillez, Madame, m'accorder votre protection pour lui ; c'est la seule grace que je vous

O ij

demande. Vous n'avez gueres de tendresse pour moi, interrompit Leonore, d'un ton de colere qu'elle ne sçut moderer, d'employer pour un autre le tems que vous devriez employer pour vous ? Est-il possible, Seigneur, que vous songiez aux interêts de votre ami, lorsque vous êtes auprès de moi, & que pour la premiere fois je vous donne lieu de m'entretenir en particulier ? ah ! je vois bien continua-t'elle, que je me suis flattée ; l'on ne garde pas tant de sens froid avec beaucoup de passion ! Le Prince demeura plus embarrassé qu'il l'eût été de sa vie ; il fit un effort sur lui-même pour prendre la main de cette vieille favorite qu'il ferra entre les siennes avec beaucoup de repugnance : Vous ne jugez gueres bien, lui dit-il, du langage de mes yeux, & de mes sentimens ; si vous doutez encore de mon amour, je n'ai rien vû jusques ici qui m'ait paru si aimable que vous : mais j'apprehendois de vous déplaire en vous découvrant mon secret. Ah ! Seigneur, lui dit-elle, une confiden-

ce si obligeante flatte trop mon cœur & ma vanité, pour que je la puisse entendre avec peine ; je craignois de n'être pas dans votre esprit comme je le souhaite ; vous m'assûrez d'une estime particuliere , j'en ressens une joye sensible ; & puisque vous voulez , Seigneur , que je serve Benavidez , je vous assûre de le faire si utilement pour lui, qu'innocent ou coupable je le tirerai de prison. Le Prince la remercia avec une grace qui acheva de charmer Leonore ; mais comme il s'ennuyoit d'une si longue & si désagréable conversation , il la termina le plus promptement qu'il put.

Lorsqu'il fut seul, il s'abandonna à toutes les réflexions qui pouvoient lui faire de la peine. Ciel ! juste Ciel ! s'écria-t'il, que me reserves-tu ? Quoi ! je me trouve embarqué dans une intrigue amoureuse , avec la plus laide & la plus vieille de toutes les femmes ; c'est la seule à qui j'ai pû faire une déclaration , & la seule qui m'a jusques ici écouté favorablement : hélas ! pendant que j'aime encore

mon Inconnuë de Nicopolis , que la mémoire de l'infortunée Olimpie m'est si chere , & que la jeune Leonide prévenue d'une aversion secrette pour moi , aime mieux fuir la maison de son pere que de se résoudre à me donner la main , il faut que pour sauver la vie d'un ami je soupire auprès d'une favorite , plus propre à me faire peur qu'à m'inspirer aucun sentiment de tendresse.

Bien qu'il déplorât ainsi sa triste destinée, il ne laissoit pas de voir tous les jours Dona Leonore. Elle vint enfin à l'aimer si violemment, qu'elle ne songeoit plus qu'à l'épouser ; & quoique ce fût une vision à laquelle il n'y avoit aucune apparence, elle l'envoya prier qu'elle pût l'entretenir. Seigneur, lui dit-elle, si ce que vous m'avez dit est vrai, si vous êtes touché au point que vous avez voulu me le persuader, il faut me le marquer en unissant votre destinée à la mienne. Je n'entre point avec vous dans le détail de ma naissance & de ma fortune, toute l'Espagne peut vous en informer, mais je me con-

tente de vous assurer aujourd'hui, que vous trouverez en moi une amitié si vive, qu'en devenant votre épouse, je. . . . . Mon épouse! y pensez vous, Madame? s'écria le Prince en l'interrompant? il se tut à ces mots, & vit la faute qu'il venoit de commettre; il se remit promptement, & prenant un air plus doux & plus tranquille: cette alliance, continua-t'il, me plairoit beaucoup, si je n'avois pas engagé ma foi à Leonide; vous sçavez que je ne suis point encore en état de la retirer: Non cruel! non je ne sçai plus rien, interrompit Dona Leonore, d'un air furieux, j'ai vû ta surprise & ton horreur, pour une proposition dont tu n'es pas digne; tu m'as trompée, mais tu t'es trompé toi-même en me voulant faire croire que tu m'aimois; sçache que l'on ne méprise pas impunément une femme qui a dans ce Royaume autant de pouvoir que la Reine. Benavidez sera ma première victime, & prends garde, ingrat, d'être la seconde. En achevant ces paroles, elle lança un regard furieux.

sur lui , & courant dans son cabinet , elle en ferma la porte avec tant de violence , que le Prince en resta surpris.

Il se rendit aussi-tôt chez Madame de Velasco ; il avoit pour elle tous les sentimens de respect & d'amitié auxquels il étoit obligé par l'alliance qu'il vouloit prendre dans sa Maison , & par le rare mérite qu'il lui connoissoit. Il la regardoit comme une femme illustre , qui faisoit honneur à son sexe , à laquelle l'on pouvoit confier les choses les plus importantes , & qui étoit capable de donner de très-bons conseils. Il ne balançoit point à lui dire ce qui venoit de se passer entre Dona Leonore & lui. Vous jugez bien , Madame , ajouta-t'il , que sans compter mon engagement avec la belle Leonide , j'aimerois mieux mourir , que d'épouser une personne qui s'est rendue par mille cruautés , l'horreur de toute l'Espagne. Je sçai qu'elle est de grande qualité , & qu'elle a des biens immenses , mais je ne veux ni d'elle , ni de sa fortune , & je vous prie que  
nous

nous consultations ce que je dois faire pour m'en délivrer , sans exposer la vie de Benavidez.

La chose est plus difficile que vous ne l'imaginez , lui dit Madame de Velasco , les emportemens de cette femme ont déjà eu plus d'une victime. Je tremble pour vous , la Reine l'aime avec tant d'excès , qu'elle entrera aveuglément dans toutes ses passions : Hélas ! Seigneur , pourquoi êtes-vous en Espagne , ou pourquoi n'êtes-vous pas l'époux de Leonide ? en achevant ces mots , les larmes lui vinrent aux yeux.

Vous pleurez , Madame , lui dit-il , ces témoignages de votre bonté me regardent ; pensez-vous que cette affaire-ci puisse avoir d'autre suite que celle de m'éloigner de Villa-Real ? je ne suis point Sujet du Roi d'Espagne , l'on n'insulte pas impunément un homme comme moi , & je suis persuadé que lorsque Eleonore cessera de me voir , elle cessera aussi de se souvenir de ses extravagantes propositions. Songez donc à vous éloigner , mon cher fils , reprit Madame

de Velasco , en l'embrassant tendrement, je vous promets de vous mener ma fille en France, & de ne jamais quitter le dessein que j'ai fait de vous la donner.

Bien que cette parole fût la plus obligeante que le Prince pût attendre de Madame de Velasco , ce n'étoit pas celle dont il souhaitoit l'exécution avec le plus d'empressement : mais il se flattoit que Leonide ne se trouveroit pas, ou qu'elle continueroit de témoigner tant d'aversion pour lui, que la chose venant à rompre par ce moyen, il n'auroit point à se reprocher de n'avoir pas obéi au feu Comte de la Marche. Il ne perdit pas de tems pour aller prendre congé de Monsieur de Velasco , il vouloit partir la même nuit & retourner à Seville , où le Prince son frere étoit encore, parce que la maladie de l'Infant Don Fernand l'avoit empêché de se mettre en campagne, pour aller secourir Baeça, que les Maures avoient assiégué avec cent mille hommes de pied & sept mille chevaux. Ce grand nombre



d'ennemis donnoit de la terreur à toute l'Espagne ; l'on demandoit du secours de tous les côtés du Royaume, le Prince de Carençy esperoit bien de n'être pas un des derniers à se signaler dans cette importante occasion.

Il se retira de bonne heure chez lui , & il donna les ordres necessaires pour que tout fût prêt au commencement de la nuit : mais Dona Leonore s'interessoit trop à ses démarches , pour ignorer un départ si important ; elle avoit des espions qui la servoient bien , elle fut avertie par eux de la résolution du Prince , & ne voyant aucun moyen de le retenir , elle ne voulut plus rien ménager ; de sorte , qu'elle courut chez la Reine , elle se jeta à ses pieds toute en larmes , & elle la conjura d'avoir pitié de sa foiblesse. Le Prince part , Madame , lui dit-elle , il m'abandonne , je vais être la plus malheureuse personne du monde , si votre Majesté ne m'accorde sa protection ! l'espoir de l'épouser , ses soins assidus , ses sermens trompeurs ont trop

flatté mon ame , pour me défendre d'une tendresse qui me devoit unir avec lui ; mais le perfide ne songeoit qu'à me trahir , & dans ce même moment je dois le perdre pour toujours , à moins que vous n'ayiez la bonté de le faire arrêter. Quel prétexte en puis-je avoir ? lui dit la Reine , avec sa complaisance ordinaire , il doit épouser Leonide ; Don Juan de Velasco a beaucoup de pouvoir , des parens & des amis dans cette Cour , je lui rendrai une injustice manifeste , si je déclare que je veux rompre le mariage de sa fille pour faire le vôtre ; & puis , de quel droit le ferois-je ? je n'ai aucun pouvoir sur ce jeune Prince. Sçavez-vous bien qu'il appartient au Roi de France , & que l'on n'agit pas avec les personnes de son rang comme avec les autres. Considérez encore que le Comte de la Marche son frere est à Seville , qu'il est le gendre du Roi de Navarre : toutes ces choses doivent être mûrement examinées. Ah ! Madame , lui dit Leonore , je n'ai point prétendu commettre votre

Majesté, en la suppliant de retenir le Prince de Carency, vous le pouvez faire sous quelque prétexte, où je n'aurai aucune part : il est intime ami de Benavidez, ne suffiroit-il pas de dire que vous avez eu avis qu'il entroît dans la rebellion dont on l'accuse ? l'autorité qu'a votre Majesté, la dispense de rendre compte de ses actions, ce que vous ferez sera toujours bien fait : quel est le téméraire qui peut vous demander raison de votre conduite ? Les pleurs & les soupirs de cette vieille favorite, acheverent de toucher la Reine, & elle consentit enfin que sur le champ un Capitaine des Gardes allât arrêter le Prince. Cet ordre fut bien tôt executé, la Reine sçachant qu'il étoit dans son Palais, voulut lui parler seule. Quoi ! Seigneur, vous êtes capable, lui dit-elle, de venir dans cette Cour pour nous trahir ; & sous les apparences de la bonne foi, vous voulez livrer les villes de ce Royaume aux Barbares, qui sont ennemis communs des Chrétiens ? Ne songez pas, Prince, continua-t'elle, à

vous défendre, & ne cherchez point des raisons qui feroient inutiles à votre justification : je suis trop bien informée de vos intrigues, de vos partisans, & de toutes vos démarches ; ainsi, vous n'avez qu'à vous préparer à la punition que vous méritez, sans vous fier à la grandeur de votre naissance, car elle ne peut vous servir de rien, si vous n'avez recours à ma bonté ; mais au reste, si je vous accorde la vie, il vous en coûtera votre liberté. Dona Leonore vous aime, Seigneur, elle m'a déjà demandé votre grace, la voulez-vous épouser ? je pourrai oublier en sa faveur, le pernicieux dessein que vous avez eu de renverser cette Monarchie. Le Prince de Carency écouta la Reine d'un air fort respectueux & fort tranquille : & lorsqu'elle eut cessé de parler, il lui dit, d'une manière assurée & pleine d'une noble fierté : Mon cœur est incapable d'une lâcheté telle que votre Majesté me la reproche, & j'ai trop d'intérêt de me justifier pour consentir que vous oubliiez mon crime à la considéra-

tion de Leonore. Non, Madame, je refuse la grace que vous m'offrez, je vous demande seulement justice, quelque sévère qu'elle soit, je n'ai pas sujet de la craindre. Allez-donc, dit la Reine, allez, Prince, vous serez étroitement gardé & rigoureusement puni, si vous êtes coupable,

On le conduisit aussi-tôt dans le même Château où étoit Benavidez, & il y passa plusieurs jours sans voir personne. Cependant quelque secret que l'ont eût observé, Don Juan de Velasco, fut averti des mauvais traitemens que recevoit le Prince du monde, qui lui étoit le plus cher. Il en parla avec beaucoup de fermeté à la Reine, la menaçant du ressentiment du Roi de France; mais elle étoit résolue à tout, plutôt que d'accorder la liberté du Prince, à moins qu'il n'épousât la vieille Leonore.

Cette orgueilleuse favorite obtint d'elle la permission de le voir, & elle vint un soir dans sa chambre si brillante de pierreries, & si effroyable d'ailleurs, qu'à peine put-il se résou-

dre de jetter les yeux sur elle. Rien ne me sera difficile, lui dit-elle, en lui prenant la main, mon aimable Prince, rien ne me sera difficile, si vous me voulez donner votre foi; je vous engage la mienne de vous retirer de cette affreuse prison; mais si vous êtes trop fier, si vous me dédaignez, souvenez-vous que vous y passerez le reste de votre vie, ou qu'il vous arrivera de la finir dans un lieu encore plus tragique. Eh quoi! continua-t-elle, voyant sur son visage un air de colere & de mépris, l'échafaut vous fait-il moins d'horreur que moi? Je ne suis plus dans la belle jeunesse, je l'avouë; néanmoins telle que vous me voyez je pourrois faire le bonheur des plus grands Princes de l'Espagne: l'on soupire pour moi, l'on m'offre des vœux, & je pretend les joindre tous aux miens pour vous les offrir. Regardez, mon cher Prince, regardez, continua-t-elle, les honteuses démarches que vous me faites faire, combien je dois rougir de vous avouer mes foibleffes, & combien

vous m'en devez être obligé ? je fais trembler toute cette Cour, je tremble devant vous, & j'attends ce que vous m'allez dire comme l'arrêt de ma vie ou de ma mort ; vous êtes seul l'arbitre de mon bonheur, vous pouvez tout pour ma félicité. Pendant qu'Eleonore parloit, le Prince de Carency sentoît des mouvemens d'aversion & de mépris si violens pour elle, qu'il avoit une peine extrême à les contenir ; mais faisant un effort sur lui-même, il se contenta de lui dire froidement : N'êtes vous pas encore satisfaite du mal que vous me procurez, & ne cesserez vous point de me persécuter d'une passion à laquelle je suis insensible ? Je vous avoue que le malheur de vous plaire, est, selon moi, le plus grand que je pouvois jamais éprouver, & si ma sincérité vous irrite, continuez d'exercer votre rage, & votre vengeance sur un homme qui n'a point d'autres reproches à se faire, que de vous avoir laissé croire quelques momens qu'il pouvoit vous aimer. Il se tut après avoir pro-

noncé ce peu de mots , & quelque chose qu'elle lui dît , il s'opiniâtra à ne lui pas répondre.

Elle sortit de sa chambre comme une furieuse , en le menaçant d'une mort prochaine ; elle passa dans l'appartement de Benavidez , qui n'étoit pas de son côté dans une situation plus tranquille. Il est aisé de le comprendre , lorsque l'on se souviendra , qu'il ne pouvoit profiter de tous les stratagêmes qu'il avoit employés pour faire aller Dona Leonide chez lui. Il ignoroit même si elle y étoit encore , si on ne l'avoit point trouvée depuis sa prison , & si le Prince de Carency qui devoit arriver , n'étoit pas devenu son époux : en un mot si le crime dont on l'accusoit , bien qu'il en fût innocent , ne feroit point la cause de sa perte.

Voilà les réflexions qu'il faisoit quand il vit entrer Dona Leonore. Il ne sçavoit à quoi attribuer une civilité si peu attendue , & il alloit l'en remercier , lorsqu'elle prit la parole. Benavidez , lui dit-elle ,



d'une voix altérée & qui marquoit assez l'agitation de son esprit, le meilleur de vos amis tient votre vie ou votre mort entre ses mains ; vous êtes accusé & l'on vous croit coupable ; le Prince de Carency est prisonnier ici, vous lui êtes cher, je veux bien vous avouer que j'ai une estime très-particulière pour lui ; je vous le ferai voir, il vous cherit, travaillez à me le faire épouser, je vous réponds de votre liberté, mais sans cela vous avez tout à craindre, & pour vous & pour lui. Adieu, souvenez-vous que nos intérêts doivent être communs. Elle n'attendit pas sa réponse, car elle étoit si troublée des différentes passions qui agitoient son ame, qu'elle ne pouvoit demeurer un moment dans un même lieu.

Benavidez à ces nouvelles, passa du plus violent désespoir à la plus sensible joye ; il résolut d'employer toute son adresse pour persuader le Prince. Il connoissoit l'ascendant qu'il avoit sur son esprit, & il lui sembloit qu'il s'en pouvoit tout pro-

mettre. Quelle heureuse aventure ! s'écrioit-il ; s'il consent à ce que veut Dona Leonore , je m'assure par là , l'aimable Leonide. Cette favorite reconnoissante du service que je lui aurai rendu , employera son crédit pour me la faire épouser. Je vois bien que l'on ne sçait pas encore en quel lieu elle est retirée , je suis le seul dépositaire de ce trésor , j'obtiendrai ma liberté & j'irai la trouver dans sa retraite. Après avoir rêvé à cet agréable changement de fortune , il ne pouvoit s'empêcher de se faire des reproches secrets sur la trahison qu'il faisoit à son ami & à Leonide. Non , disoit-il , non , je ne goûterai jamais les plaisirs dans toute leur pureté , puisque je suis réduit à tromper des personnes qui méritent si fort ma tendresse , qui m'accordent la leur , & qui seront peut-être inconsolables de n'avoir pas été unis ensemble. Helas ! ne puis-je devoir ma félicité qu'à une perfidie ! Ces réflexions empoisonnoient une partie de sa joye ; mais son amour les surmonta , & il s'affermir contre

tous les remords , dont il pouvoit être encore capable.

Comme il attendoit avec la dernière impatience , qu'on le fît parler au Prince de Carency , Monsieur de Velasco songeoit à tirer ce dernier de sa prison. Il gagna un garde pour lui porter des cordes & des limes ; ce même garde lui aida à scier les barreaux de fer de sa fenêtre, & pendant l'obscurité de la nuit, ils se sauverent l'un & l'autre sur des chevaux que l'on tenoit tout prêts au pied du Château.

La chose ne put être faite si secrètement , que quelques-uns des gardes , qui avoient entendu du bruit dans la chambre du Prince n'y entraffent pour s'éclaircir de ce que ce pouvoit être ; ils n'eurent pas plutôt reconnu sa fuite , qu'ils coururent en donner avis à Dona Leonore. Ces nouvelles mirent le comble à sa fureur. Elle fit monter à cheval des gens qui lui étoient tous dévoués , & dans ce moment elle sçavoit si peu ce qu'elle disoit , qu'elle leur commanda avec beaucoup de

confusion, de le fuivre, & de le tuer, s'ils ne pouvoient le ramener à Villa-Real. Ils se séparèrent sur le champ en plusieurs troupes, & prirent diverses routes pour ne le pas manquer. Mais après qu'ils furent partis, les premiers mouvemens de sa colere s'étant un peu apaisés, elle fit réflexion à l'ordre barbare qu'elle venoit de donner, & elle ne mit point en doute, qu'elle ne fût trop bien obéie par des misérables accoutumés au crime. Quoi ! s'écria-t-elle, je vais donc devenir la meurtriere d'un homme, pour lequel je sacrifierois volontiers ma vie ? quoi ! c'est moi qui conduit le poignard qui va lui percer le sein ! acheve, injuste Sort, acheve de m'accabler, tu ne te contente pas de m'arracher ce que j'aime, tu te fers de mon pouvoir pour l'assassiner. Ces funestes pensées la troublèrent si violemment, qu'elle ne se possédoit plus. Elle fit partir beaucoup plus de monde qu'elle n'en avoit envoyé après le Prince, avec des ordres bien differens des premiers qu'elle

avoit donnés ; mais il n'étoit plus tems : car ils rencontrèrent ceux qui l'avoient suivi , ils revenoient sur leurs pas & ils leurs dirent , que l'ayant joint ils l'avoient tué malgré sa brave résistance , qu'elle avoit été si grande qu'à la verité , il n'avoit succombé que sous le grand nombre d'ennemis , dont il s'étoit trouvé accablé.

Ils se rendirent tous ensemble à Villa-Real , & rapporterent ces funestes nouvelles à Dona Leonore. Elles les reçut comme une femme qui s'y attendoit déjà , & qui ne vouloit plus songer qu'à mourir. Les soins , les prières , & les larmes de la Reine lui devinrent inutiles. Elle s'arracha les cheveux , elle se déchira le visage , & l'excès de sa douleur ne lui permettant pas de vivre , elle quitta le monde avec quelque sorte de consolation , puisque c'étoit le seul moyen de réparer le mal qu'elle venoit de commettre contre le Prince de Carency & contre elle-même.

Monfieur & Madame de Velasco étoient inconsolables de leur côté.

Ils se reprochoient de n'avoir pas donné une assez grande escorte au Prince. Ils le regrettoient comme ils auroient pû faire leur propre fils , & ils chargeoient d'imprécations la mémoire de la cruelle Leonore. Pour Benavidez il fut informé de cette mort , parce qu'on commençoit à le garder avec moins de rigueur ; les intérêts de son amour l'emportèrent sur sa reconnoissance , & l'empêchèrent d'avoir la moindre sensibilité pour la perte du plus aimable Prince du monde , qui promettoit les plus grandes choses , & qui étoit le plus sincèrement de ses amis.

Pendant que tous ces événemens se passoient à la Cour, Leonide, sous le nom de Felicie , & Casilda , sous celui de Beatrix de Leon , avoient aussi d'étranges allarmes dans leur solitude. Ce vieux Gentilhomme qui les avoit conduites jusques-là , les avoit informées du malheur de Benavidez , qu'il étoit arrêté , & qu'on l'accusoit d'être d'intelligence avec les Maures. Casilda vouloit absolument retourner à Villa-Real ,  
afin

afin de servir son frere , & de solliciter pour lui ; mais Leonide qui craignoit de rester seule , lui representa fortement que , puisqu'elle étoit broüillée avec Dona Leonore , & qu'elle l'avoit mise si mal dans l'esprit de la Reine , bien loin que sa présence apportât quelque remede aux affaires de son frere , elle ne feroit que les aigrir ; qu'elle auroit le chagrin de voir Enriquez marié avec Donna Blanca , & qu'il falloit encore attendre quelque tems , pour connoître le tour que prendroit cette accusation. Toutes ces raisons n'auroient point eu la force d'arrêter Casilda , s'il n'y en avoit eu une plus pressante : c'étoit la passion de Benavidez pour Leonide. Casilda apprehendoit que si elle la quittoit , son frere ne perdît tout le mérite & tout le fruit de ses indignes malices , & qu'elle ne retournât chez Don Juan de Velasco : cette crainte l'arrêta auprès d'elle.

Leonide & Casilda alloient se promener quelquefois dans les forêts qui étoient proche de leur soli-

tude. Elles y étoient un soir assises au bord d'un ruisseau, lorsqu'elles virent passer contre elles un cheval qui couroit à toute bride. Comme personne ne le conduisoit, elles eurent peur, elles se leverent promptement & entrèrent dans une route qui répondoit au Château, mais elles furent extrêmement surprises d'y trouver deux hommes couverts de blessures & noyés dans leur sang ; elles ne douterent point qu'ils ne fussent morts. Un tel spectacle étoit bien propre à effrayer des personnes si jeunes, elles n'osèrent s'en approcher, mais elles coururent au Château, & revinrent aussi-tôt avec leurs femmes & quelques domestiques, afin que l'on pût donner du secours à ces Cavaliers, s'ils étoient encore en état d'en recevoir.

Elles apperçurent le même cheval qu'elles avoient déjà vû, on l'arrêta par leur ordre, & il étoit aisé de juger par son équipage qu'il appartenoit à un homme de qualité; la petite escorte que ces Dames avoient prises les rassuroient un peu, elles



s'approcherent de ces inconnus, & virent que l'un des deux étoit déjà mort ; l'on trouva que l'autre respiroit encore , & Leonide , qui n'avoit jamais ressenti d'empressement pour personne , fut touchée d'une si grande pitié , que sous ce nom de pitié, il entra dans son cœur des sentimens plus dangereux, plus vifs, & plus tendres. Elle versoit des larmes en regardant ce jeune Etranger , dont la bonne mine & l'habit marquoient assez la Noblesse ; & comme Casilda ne paroïssoit pas moins touchée qu'elle , les mouvemens de compassion qui leur devinrent communs , furent cause que Leonide ne s'étonna pas des siens particuliers , bien qu'ils fissent des effets dans son ame , qu'elle n'avoit point ressentis jusqu'à lors.

Ha ! quelle perte ! ma sœur, s'écria-t'elle douloureusement , en regardant Casilda , si ce Cavalier vient à mourir ; mais que pouvons-nous espérer de sa vie ? il touche peut-être à son dernier moment. En disant ces paroles , elle tenoit ses belles mains :

sur une de ses blessures, & les y pressant, elle empêchoit que le sang n'en sortît avec abondance ; l'on apporta de l'eau que l'on jetta sur son visage, il poussa quelques soupirs. Leonide avoit appuyé sa tête sur ses genoux, pendant que Casilda faisoit faire un espede de brancard avec des branches d'arbres, pour l'emporter : enfin, il ouvrit les yeux, & le premier objet qui les frappa ce fut Leonide. Il demeura comme ébloüi de l'éclat de sa beauté, il fit un effort pour lui parler, il ne le put, & il retomba tout d'un coup dans une foiblesse, qui laissa croire à tout le monde qu'il étoit mort.

Leonide & Casilda, que je devois toujours nommer Felicie & Beatrix de Leon, (car elles se faisoient nommer ainsi) voyant que le brancard étoit achevé, firent emporter cet aimable Etranger, & elles le suivirent si vite & si remplies de leurs différentes pensées, qu'elles ne purent les interrompre pour se parler. L'on envoya promptement à Carmona querir un Chirurgien, qui les assura,

après avoir mis le premier appareil à ses blessures , qu'il n'y avoit rien à craindre. Cette nouvelle les fit passer tout d'un coup de la douleur à la joye. Leonide s'approcha de son lit; il avoit recouvré la parole , & le premier usage qu'il en fit , ce fut pour lui marquer sa reconnoissance. Je ne puis me plaindre , lui dit-il d'une voix foible , de la funeste aventure quim'est arrivée; je suis beaucoup plus sensible au bien qu'elle me procure en vous voyant , Madame , que je ne le suis à mon malheur ; mais la crainte de vous incommoder , & d'abuser de la grace que vous me faites de me souffrir ici , trouble toute la satisfaction que j'ai de m'y voir. En disant ces paroles , il la regardoit avec tant d'admiration & de plaisir , que si elle avoit été un peu plus intelligente dans le langage des yeux , elle auroit sans doute deviné ce qui se passoit déjà dans son cœur. N'ayez point d'inquiétude , lui dit elle , vous serez secouru dans ce Château , & vous n'aurez pas lieu , Seigneur , de vous appercevoir que nous vous y

voyons avec peine. Cependant, vous êtes dans un état, où je crois que le silence & le repos vous sont également nécessaires, & cette raison m'engage à vous quitter. Elle se retira seule, parce que Casilda, qui étoit seule dans sa chambre, feignit d'avoir encore quelques ordres à donner pour y demeurer plus longtemps; elle s'approcha de lui à son tour. Bien que ma sœur, lui dit-elle, vous ait assuré de l'envie que nous avons de vous être utiles, je ne puis m'empêcher, Seigneur, de vous le dire encore, & de vous conjurer de ne songer qu'à vous guérir. Il sera difficile, lui dit-il, d'un air languissant, que je puisse guérir dans ce lieu-ci; ce que l'on y voit, Madame, est bien plus dangereux que les blessures que l'on reçoit dans un combat. Casilda feignit de ne pas entendre ce qu'il vouloit lui dire, elle ne douta point que ces paroles ne s'adressassent à elle; & aussi-tôt qu'elle l'eut quitté, elle fut rejoindre Leonide. Elle lui demanda adroitement ce que l'Inconnu lui avoit dit, elle

lui en rendit compte : & Casilda ne pouvant moderer sa joye, je veux bien vous avouer, lui dit-elle, qu'il m'a parlé plus obligeamment qu'à vous ; à ces mots, Leonide ressentit quelque inquiétude, sans en pouvoir démêler la cause.

Elles se mirent au lit : elles dormirent peu : Leonide faisoit réflexion à la bonne mine & à la parfaite beauté de ce charmant Etranger. Elle examinoit ensuite ses mouvemens, elle trouvoit qu'elle ne s'étoit jamais si fortement intéressée pour personne qu'elle avoit fait pour lui, que tout ce qu'il avoit dit lui avoit plu ; qu'elle ressentoit du chagrin des choses obligeantes qu'il avoit dites à Casilda ; & elle demeuroit d'accord avec elle-même, qu'elle devoit faire une garde exacte sur ses propres sentimens, afin de n'avoir pas lieu de se les reprocher.

Casilda étoit dans des dispositions bien différentes. Elle pensoit que le seul moyen d'oublier Don Fernand Enriquez, c'étoit de donner son cœur à un autre. Quelque chagrin

qui puisse m'arriver dans un nouvel engagement, disoit-elle, il ne sçau-  
roit égaler ceux que je ressens. Je vois  
ce que j'aime entre les bras de Dona  
Blanca, je n'ai aucune ressource du  
côté de l'esperance; & lorsque je  
m'attacherai ailleurs, je pourrai être  
payée d'un tendre retour: J'avois  
lieu de craindre que ce charmant In-  
connu ne trouvât Leonide plus belle  
que moi; mais ce qu'il m'a déjà dit  
doit me mettre en repos; il faut donc  
l'aimer, continua-t'elle, si l'Amour  
a ses peines, il a ses plaisirs. L'Incon-  
nu de son côté faisoit des réflexions  
sur le procédé honnête de Felicie  
(c'est ainsi qu'on lui avoit dit qu'elle  
se nommoit) Que je crains, disoit-il,  
que son cœur ne soit difficile à tou-  
cher! Les regards timides & modestes, la rougeur qui couvroit ses jouës,  
aussi-tôt que je jettois les yeux sur  
elle, marquent assez qu'elle n'a point  
encore aimé; oserois-je me flatter  
de la rendre sensible? Quand on est  
aussi malheureux que je le suis, peut-  
on esperer un si grand retour de for-  
tune? j'ai été aimé à Nicopolis sans  
avoir

avoir celle qui me vouloit du bien ; j'ai pris des chaînes à Gennes, qui n'ont servi qu'à m'accabler ; je me rends à Villa-Real, pour épouser Leonide, je trouve qu'elle n'y est plus, & qu'elle me fuit, qu'elle me hait, peut-être qu'elle est avec un autre, & qu'elle l'aime. La fatalité de mon étoile ne se contente pas de me persécuter de toutes ces manières, il faut que je plaise à Leonore, à cette furie qui vient de me faire assassiner, & dont la passion emportée menace ma vie des derniers perils, si elle découvre que je suis encore dans un lieu où elle a du pouvoir. Quel moyen cependant de me séparer de Felicie, elle m'est déjà plus chère que la vie que je voudrois garantir ; toute la précaution dont je suis capable en l'état où je me trouve, c'est de changer mon nom ; il me semble qu'ayant été pris à Gennes pour le Comte de la Vagne, je pourrai passer pour lui en Espagne, & si j'avois le bonheur de toucher le cœur de la jeune Felicie, nous irions ensemble à la Cour de France ou dans mes

Etats, & comme elle est de la Maison Royale de Leon, je n'aurai point à rougir de mes feux pour elle ; mais he'as ! il faudroit lui plaire , & je n'ose me le promettre ; cependant elle aime sa sœur , je veux m'attacher à elle , je veux la mettre dans mes intérêts , & par son moyen je pourrai faire entendre mes sentimens à cette belle personne. C'est ainsi que le Prince de Carency passa la nuit , combattu de mille craintes & de mille esperances.

Casilda plus matinale que Leonide , s'étant fait promptement habiller , courut vers la chambre de l'aimable Etranger , pour sçavoir comme il se portoit. On lui dit qu'il avoit peu dormi , & qu'il étoit éveillé ; cela l'obligea d'entrer pour lui demander elle-même de ses nouvelles. Il la remercia d'un soin si obligeant , & la pria de lui dire à son tour si elle avoit bien reposé. Il me semble , lui dit-elle , Seigneur , que j'ai eu quelque sorte d'inquiétude , dont je dois vous accuser ; car enfin elle vient de la curiosité que vous m'avez inspirée de



vous connoître , & de l'incertitude où je suis que vous ne vouliez pas la satisfaire. Vous avez mal jugé de ma reconnoissance , lui dit le Prince , si vous avez pensé, Madame, que je refuſerois de vous obéir : Je suis Genoïs de la Maison de Fiesque , l'on m'appelle Sinibald Comte de la Vagne; je voyage depuis quelque tems, j'allois à Seville , lorsqu'en passant dans cette forêt , des voleurs m'ont attaqué; j'ai voulu me défendre contr'eux , & vous avez vû, Madame, en quel état ils m'ont laissé. Je connois votre Maison , Seigneur , repliqua Casilda, j'aurois aisément jugé en vous voyant qu'elle devoit être illustre : mais vous m'avez fait plaisir de me confirmer l'opinion que j'en avois. Le Comte de la Vagne ( car il faut que je nomme ainsi le Prince de Carency ) l'interrompit pour lui demander des nouvelles de Felicie, avec un empressement qui ne fit gueres de plaisirs à Casilda. Elle lui dit froidement qu'elle ne l'avoit pas encore vûë , & comme le Chirurgien trouva à propos de lever le premier appareil, elle se retira. R ij

Ce ne fut que pour passer dans la chambre de Leonide qui venoit de se lever. Quoi ! vous êtes habillée , dit-elle à Casilda , d'où vient , ma sœur , cette diligence ? Je ne puis vous en rendre d'autre raison , lui dit-elle , que la beauté du jour. Il m'a fait honte d'être si paresseuse ; mais croiriez-vous que j'ai déjà vû notre hôte ? que je sçais son nom & son païs ? Ajoûtez , intetrompit Leonide avec un air un peu chagrin , que vous sçavez aussi le secret de son cœur. Non , reprit Casilda en souriant , je suis de bonne foi , & notre confiance s'est terminée à m'informer qu'il est Genoïs , & qu'il s'appelle Sinibald Comte de la Vagne : mais c'est à vous à l'aller voir à votre tour , peut-être en apprendrez-vous davantage. Comme je suis moins curieuse que vous , lui dit Leonide , d'un ton de voix un peu alteré , je ne pense pas que je le voye avec tant de soin ; en effet elle n'entra dans la chambre du Prince que sur le soir. Il avoit passé tout le jour avec une si grande inquiétude de ce qu'elle n'y

venoit point, que cette peine jointe à ses blessures, lui avoient donné la fièvre. Lorsqu'elle se fut placée proche de son lit, il la regarda d'une maniere tendre & respectueuse, & il lui dit : Jem'étois trop flatté, Madame, d'avoir pensé que vous aviez pitié de l'état où je suis ; je connois bien à présent, que vous n'avez été touchée que de cet objet affreux, d'un homme couvert de sang & de blessures ; vous m'abandonnez, belle Felicie, & vous ne songez point à conserver la vie d'un malheureux, qui tient de vous le peu qui lui en reste. Je n'ai pas voulu, Seigneur, lui dit-elle, vous embarrasser d'une visite dans l'état où vous êtes. Ma sœur, qui vous a vû ce matin, m'avoit dit que vous aviez besoin de repos . . . . . Non, non, Madame, dit-il en l'interrompant, vous n'avez pas songé à moi : Dona Beatrix ne vous a point empêchée de venir, vos yeux m'en assurent, & vous ne souhaitez le retour de ma santé, que pour me bannir de votre présence. Il lui dit ces paroles d'un air si touchant, que

quelques applications qu'elle eut sur elle-même, elle ne put s'empêcher de le regarder d'une manière où il paroïssoit beaucoup plus de tendresse que d'indifference. Il y a si peu que vous êtes ici, lui dit-elle, que je n'ai pas eu le tems de faire aucune réflexion sur ce que vous me dites, mais à présent que vous m'en donnez lieu, je peux vous assurer, Seigneur, que l'examen de mes sentimens ne vous est point défavantageux, & que je regretterois beaucoup de vous avoir connu, si je pouvois penser qu'en cessant de vous voir, vous fussiez capable de m'oublier pour toujours. Elle prononça ces mots avec une peine & une timidité qui ravit le Prince; il y démêla quelque sorte de bonté, & il alloit lui témoigner sa reconnoissance, lorsque Casilda entra. Il paroïssoit beaucoup d'émotion sur son visage; une de mes femmes, dit-elle, qui vient de se promener dans la forêt, a trouvé au même endroit où nous vous rencontrâmes, Seigneur, cette table de portrait, apparam-

ment elle est de vous, & la Dame que l'on y voit peinte est trop belle pour ne pas mériter votre attachement. Le Prince lui dit, qu'en effet cette table étoit à lui, & il ne put la prendre sans pousser un profond soupir : c'étoit celle qu'Olimpie Doria lui avoit donnée. Leonide en fut inquiète, elle ne put s'empêcher de souhaiter de voir ce portrait, & cette vûë remplit son ame de trouble & de douleur. Pour cacher ces divers mouvemens, elle se retira dans son cabinet, où elle s'abandonna à une profonde rêverie. Je croyois n'avoir que Casilda à craindre, disoit-elle, & comme le Comte de la Vagne ne pouvoit être plus prévenu pour elle que pour moi, j'étois en droit de prétendre à son cœur aussi-bien qu'elle; mais hélas ! mon sort est bien plus triste ! il est certain qu'il aime une des plus belles personnes du monde, & qu'il en est aimé, puisqu'elle lui a donné son portrait. S'il cessoit de l'aimer pour s'attacher à moi, il seroit un infidele, j'aurois lieu de craindre d'éprouver à mon

tour une semblable destinée : & s'il est fidele pour elle , que dois-je esperer pour moi ? Elle s'abîmoit ainsi dans ces tristes réflexions , & passant de celle-là à d'autres ; hélas ! continuoit-elle , se peut-il rien de plus fatal que cette dernière aventure ? je suis le Prince de Carency , parce qu'on me le veut donner pour Époux , je me crois en sûreté dans le fonds de ce désert , & si j'avois eu quelque chose à redouter , ce n'auroit été que les Lions & les Ours ; mais ces fiers animaux ne m'ont point fait de mal , c'est un Etranger , c'est un homme mourant , qui vient troubler le repos de ma vie , & qui me fait connoître des sentimens , dont je ne croyois point le cœur de Leonide capable. Les larmes qu'elle versa en abondance , ne purent la soulager , elle résolut de ne plus voir un Cavalier si dangereux ; elle dit à Casilda qu'elle se trouvoit mal , & elle passa plusieurs jours sans sortir de son lit.

Elle ne pouvoit cependant s'empêcher de demander des nouvelles

du Comte. Toutes celles qu'elle en apprenoit étoient très mauvaises, la fièvre qui l'avoit pris augmentoit si fort, par la douleur de ne point voir Leonide; & la pensée que sans doute il lui déplaisoit, l'accabloit d'une manière si cruelle, qu'il ne songeoit plus qu'à mourir.

Il étoit dans un péril évident lorsque Casilda vint toute en pleurs dans la chambre de Leonide: Ah! c'en est fait, lui dit-elle, c'en est fait, ma sœur, le pauvre Comte est mourant; si vous le voulez voir encore une fois, hâtez-vous de venir. Ces paroles auxquelles Leonide n'étoit point préparée, penserent la faire évanouir; elle ne resta pas longtemps dans cet état, mais elle n'en sortit, que pour tomber dans un autre bien plus terrible, elle s'imaginoit le Comte expirant, elle se reprochoit l'opiniâtreté qu'elle avoit eue de ne le point voir, elle pensoit qu'elle alloit le perdre pour jamais, & que cette perte la rendroit infailliblement la plus malheureuse personne du monde. Ciel! juste

Ciel ! disoit-elle , en y allant , rend moi Sinibald , qu'il ne m'aime point , qu'il me haïsse même , j'y consens pourvû qu'il vive.

Elle courut dans sa chambre ; il étoit tombé dans une grande foiblesse , ses yeux étoient fermés , il n'avoit plus de voix , ni de poulx. Elle s'approcha de lui toute troublée , elle souleva sa tête , elle l'appuya contre son sein , elle mouïilloit son visage de ses larmes , & dans ce triste moment , elle étoit bien plus à plaindre que celui qu'elle regrettoit. Il poussa enfin quelques soupirs , il ouvrit languissamment les yeux , & les tournant sur les premiers objets qui s'offrirent , il pensa mourir de plaisir , en voyant sa chere Leonide si touchée & si proche de lui ; il la regarda tendrement , & faisant un effort pour parler , quoi c'est vous , divine Felicie ! lui dit-il , c'est vous , vous qui venez me secourir , c'est vous qui venez me défendre contre la mort , ah ! ne craignez plus pour ma vie , je ne pourrai la perdre , tant que vous y prendrez quelque inte-



rêt. Seigneur , lui dit-elle assez bas , pour n'être entenduë que de lui , souvenez-vous que votre vie m'est chere , que j'en souhaite la conservation , & que si vous sçaviez tout ce que vous m'avez fait souffrir , vous ... Casilda les interrompit en s'approchant d'eux ; ils ne purent continuer leur conversation , mais ce peu de mots produisit de si grands effets , que le Prince se porta toujours de mieux en mieux.

Qu'ils étoient à plaindre l'un & l'autre , de ne se point connoître ! ils avoient fait tout ce qui se peut faire pour cela. L'Amour & la Fortune d'intelligence les réunissoit ; cependant ils ne profitoient point d'un bien pour lequel ils auroient donné toutes choses. Telle est la malheureuse destinée de certaines personnes ; il faut qu'elles achètent les plaisirs les plus legitimes & les plus innocens par mille & mille peines.

Leonide alloit voir souvent le Prince , elle menoit toujours Casilda avec elle , afin de n'être pas seu-

lè auprès de lui. Il remarquoit assez le soin qu'elle prenoit, mais il n'osoit prier Casilda de lui ménager quelque occasion favorable d'entretenir sa sœur; car encore qu'il fût l'homme du monde le moins présomptueux, il n'avoit pas laissé de s'appercevoir des sentimens qu'elle avoit pour lui; les soins qu'elle prenoit, ces regards & de certaines choses qu'elle lui disoit, sans que le hazard tout seul s'en mêlat, lui faisoient connoître qu'elle étoit prévenue, & qu'il ne devoit pas mettre son secret entre ses mains. Mais un soir qu'il étoit encore dans une extrême foiblesse, ayant appris que Casilda se promenoit dans la forêt, & que Leonide étoit restée dans son cabinet, il se fit aussi-tôt habiller, & bien qu'il pût à peine se soutenir, il vint l'y trouver.

Elle ne put s'empêcher de faire un grand cri, lorsqu'elle le vit; & pour lui, sans avoir la force de prononcer une parole, il se laissa tomber à ses pieds & prit une de ses mains malgré elle; il la baïsa avec tant de

plaisir & des transports si doux, que ses yeux seuls pouvoient exprimer les mouvemens de son ame. Leonide n'étoit pas moins troublée, ils se regardoient l'un & l'autre, comme s'ils se fussent retrouvés après une longue absence : enfin le Prince parla le premier. La respectueuse passion que vous m'avez inspirée, adorable Felicie, lui dit-il, est trop violente & sincere, pour que vous ayiez pû vous dispenser de la voir dans mes yeux, & dans toutes mes actions ; je vous avouë aussi, qu'il m'a paru que vous en aviez quelquefois pitié : mais vous ne m'avez pas mis en état de m'en flater long-tems ; & il me semble, trop souvent pour mon repos, que vous n'avez que de l'indifference : jugez de l'inquiétude où ces sortes de doutes me jettent, moi qui sent pour vous la passion la plus respectueuse, & la plus tendre qui sera jamais ? Dans le désir pressant d'apprendre de vous-même ma destinée, j'ose vous la demander, belle Felicie, j'ose vous conjurer d'approuver mes feux. S'ils

vous étoient bien connus, vous ne les défavoüeriez pas, je vous trouve la plus aimable personne du monde, & si j'étois Souverain de l'Univers, je m'estimerois heureux de porter éternellement vos chaînes. Il se tut en cet endroit, & Leonide lui répondit avec autant de grace que de modestie : J'ai eu tant de trouble pendant que vous m'avez parlé, Seigneur, que je n'ai pas fait réflexion que vous êtes à mes pieds, je vous prie de vous lever si vous voulez que je vous dise quelque chose. Il se leva aussi-tôt ; mais il n'osoit jeter les yeux sur elle, il étoit pâle & tremblant, semblable à un homme qui attend l'arrêt de sa vie ou de sa mort. Elle voyoit sur son visage toute l'agitation de son cœur. Nous sommes l'un & l'autre dans une confusion, lui dit-elle, que nous nous serions épargnée, si vous ne m'aviez pas parlé, & si je ne vous avois pas écouté, je veux bien l'avoüer, Seigneur ( quoique ce soit avec beaucoup de honte & de peine ) cette même inclination, qui vous a enga-

gé à m'entretenir , m'a disposée à vous entendre , & que vous dirai-je de ma foiblesse , continua-t-elle , en rougissant ? J'ai connu une partie de vos sentimens , j'ai essayé de vous cacher les miens , vous les avez démêlés malgré moi , je vous ai fui , je vous ai évité , je n'avois rien aimé jusqu'à présent , enfin l'Astre fatal qui préside à ma destinée , vous reservoit le don de me plaire : cependant , Seigneur , ne croyez pas vous prévaloir d'une confession si ingenuë & si peu commune , je ne consens à vous en parler , que dans le dessein de ne vous en parler de ma vie. Je suis résoluë de vous les cacher & de vous les taire à l'avenir ; mais sans que j'en veuille sçavoir la raison , je ne puis m'empêcher de vous dire la crainte que j'aurois d'être sacrifiée à une autre , que vous aimeriez peut-être plus que moi. Ah ! Madame , s'écria le Prince transporté d'amour & de joye , jugez mieux d'un homme que vous venez de combler de plaisirs & de graces , ne soupçonnez point d'ingratitude

un cœur où votre image est si parfaitement gravée, & soyez certain que lorsqu'on a soupiré pour vous, il est impossible de changer. Que n'aurois-je pas lieu de craindre, reprit-elle d'un air languissant, de cette aimable personne dont vous conservez si cherement le portrait ? Vous n'en ferez jamais blessée ni par les effets, ni même par les apparences, adorable Felicie, s'écria l'amoureux Prince, le voilà, je vous l'offre, & je vous supplie de le garder comme un gage de ma fidélité. Leonide fut attendrie de cette preuve de la passion, & de la complaisance du Prince. Elle l'accepta, & elle lui dit, qu'elle étoit fort touchée de la manière obligeante avec laquelle il avoit prévenu ce qu'elle pouvoit souhaiter. Elle le pria ensuite de se retirer ; elle apprehendoit qu'il ne se trouvât mal, d'avoir été si long-tems levé, & quelque violence, qu'il se fît pour se séparer d'elle, il ne put refuser de lui obéir.

Aussi-tôt qu'il l'eut quittée, elle fit réflexion aux choses qui venoient de

de se passer. Quoi Leonide ! s'écria-t-elle , tu ne t'es pas contée d'entendre une déclaration , de laquelle tu devois te défendre ? tu as osé avouer à un inconnu que tu l'aimes ? toi qui es promise au Prince de Carency ? tu es assez foible pour aimer , & assez lâche pour le dire ? tu as même marqué de la jalousie , que l'on ne ressent que dans les grandes passions ? quel jugement Sinibald fera-t-il de ta conduite ? tu vas perdre son cœur & son estime , il s'éloignera de toi & se vantera dans son pays d'avoir triomphé de la fierté des Dames Espagnoles ; tu vas être la honte de ton sexe & de ta Patrie ; ah malheureuse ! quelle conduite dois-tu tenir pour réparer une faute si irréparable ? Ces pensées la jetterent dans une si vive douleur , qu'elle avoit le visage encore tout couvert de larmes , lorsque Casilda arriva , mais elle les cacha avec tant de soin , qu'elle ne s'en apperçut point.

Le Prince s'étoit retiré dans sa chambre , comme je l'ai déjà dit , & il y passa les momens du monde

les plus agréables , lorsqu'il rappelloit à son souvenir , les bontés que Felicie lui avoit témoignées. Il n'osoit presque se flatter que ce fussent là ses véritables sentimens : Tu veux enfin , Amour , tu veux , s'écrioit il , changer mes peines en plaisirs , tu veux me payer de tous les maux que tu m'as faits ! l'aimable Felicie m'a écouté , elle a bien voulu m'avouer que je ne lui étois pas indifférent , Ciel ! fais que nous soyions unis pour jamais , que nos cœurs & nos destinées ne soient qu'une même chose , & que je puisse faire tout son bonheur , comme elle peut faire tout le mien. Le jour commençoit de paroître sans qu'il eût encore fermé les yeux. Il se leva & fut voir Leonide ; elle étoit seule dans son cabinet , qui rêvoit tristement aux mêmes choses qui l'avoient occupées toute la nuit ; elle reçut le Prince avec beaucoup de civilité , mais son air étoit si mélancolique , & elle affectoit tant de froideur , qu'il en demeura éperdu. Qu'ai-je donc fait , Madame , lui dit-il , d'une manière



tendre & empressée, qu'ai-je fait qui ait pû vous déplaire? à peine voulez-vous jeter les yeux sur moi! vous repentez-vous, belle Felicie, de m'avoir rendu pour quelques heures, le plus heureux de tous les hommes; regrettez-vous les termes obligeans, que vous employâtes hier pour me rassurer contre mes allarmes? hélas! continua-t-il, voudriez-vous me jeter tout d'un coup dans le désespoir? êtes-vous changée pour moi? Non, Seigneur, non, lui dit-elle, en le regardant d'un air propre à le rassurer, je fais des efforts inutiles pour me vaincre, & pour prendre d'autres sentimens que ceux que je vous ai découverts; je voudrois n'avoir que de l'indifference pour vous, mais je sens bien que je n'en suis point la maîtresse: n'ayez plus d'inquiétude, c'est moi seule qui doit en avoir. Le Prince pénétré d'amour & de reconnoissance, prit une des mains de Leonide, qu'il baïsa avec tous les témoignages de passion & de respect, que l'on peut donner dans une occasion si touchante; mais

Casilda , qui avoit scû qu'ils étoient ensemble , se hâta de les venir trouver , & elle les surprit dans le moment que le Prince baïsoit encore la main de Leonide. Qu'est-ce qu'elle devint à cette vûë ? elle changea plusieurs fois de couleur , ses yeux s'animerent d'un feu qui ne leur étoit pas ordinaire , & malgré le soin qu'elle prit pour cacher son trouble , ils s'en appercûrent avec inquiétude.

La conversation devint générale entr'eux , & depuis ce moment , elle ne leur en laissoit gueres pour se parler. Cette maniere d'agir mettoit le Prince dans la dernière impatience : Belle Felicie ! disoit-il un jour à Leonide , si vous n'avez pitié de moi , je vais tomber dans une extrême affliction ; j'ai le bonheur d'être auprès de vous , & de ne vous pas déplaire , sans avoir la liberté de vous entretenir de ma passion ; est-ce qu'il suffit d'être votre aînée pour vous contraindre si terriblement ? Je me suis appercûë comme vous , Seigneur , lui dit Leonide , de sa jalousie , mais

ſçachez , que ce n'eſt pas parce qu'elle eſt ma ſœur que je l'ai ſoufferte , je veux bien vous dire qu'elle ne m'eſt rien , & je vous aurois déjà appris mon ſecret , ſi j'avois pû trouver le tems de vous entretenir. Ah ! Madame , que cette confiance eſt obligeante , reprit le Prince , & que je dois me reprocher à mon tour , d'avoir été juſqu'ici auprès de vous ſans vous faire part de tout ce qui me regarde. Si Dona Beatrix nous avoit moins gênés , je n'aurois pas tardé un moment à vous informer de mes malheurs ; mais les heures que j'ai paſſées avec vous ont été ſi courtes , que je n'ai pû m'empêcher de les employer à vous parler de ma paſſion , & à vous conjurer d'y répondre. Nous avons manqué l'un & l'autre , Seigneur , reprit Leonide , d'avoir été juſques à préſent , ſans nous dire des particularités qui ſont toujours eſſentielles , lorsqu'elles regardent ce que l'on aime ; mais ſi je juge de vos ſentimens par les miens , notre cœur n'a point de part à cette faute , & je vous promets de vous in-

former de toutes mes affaires. Vous connoîtrez que ce n'est pas sans sujet que je soupire quelquefois, & que je me plains de ma triste destinée, & vous devez même vous préparer à surmonter bien des obstacles, si vous continuez de vous attacher à l'infortunée Felicie. Ah ! Madame, lui dit-il, je ne manque ni d'amour ni de courage pour les vaincre, & si vous êtes dans mes intérêts, je ne sçai rien qui me puisse effrayer. Mais, lui dit-elle, si j'étois engagée que feriez vous ? A ces mots, le Prince changea de couleur. Que me dites vous, Madame ! s'écria-t'il, vous engagée ? grand Dieu ! à quel excès de malheur suis-je donc réservé ? Ne vous affligez pas, reprit-elle, Seigneur, je suis encore la maîtresse de mon sort, pensez-vous que j'eusse pû me résoudre à vous écouter, si jamais j'en avois écouté un autre ? non, je trouverois que mon cœur ne feroit pas digne de vous, s'il avoit eu d'autres sentimens que ceux que vous lui avez inspirés. Cette assurance calma un peu l'esprit du Prince :

il alloit le dire à sa belle maîtresse , lorsque l'importune Casilda vint les joindre.

L'esprit inquiet de cette fille ne souffroit plus sans peine qu'ils se parlassent. Elle s'abandonnoit en secret, à tout ce que le désespoir a de plus violent. Je ne suis pas aimée , disoit-elle , je me flattois d'avoir inspiré de tendres sentimens dans ce cœur trop ingrat , il ne reconnoît que Leonide , elle triomphe de ma foiblesse , Sinibald l'adore : mais que dis-je , continuoit-elle , après de longues réflexions , peut-être que s'il connoissoit mes sentimens , il ne s'attacheroit qu'à moi. Ah ! pourquoi ne m'en suis-je pas expliquée avec lui ? & pourquoi l'accuser des maux qu'il me fait souffrir , puisqu'il ignore ce que je sens ? je dois me résoudre à l'instruire , ou je dois me résoudre à le voir aimer Leonide.

Après avoir employé une partie de la nuit dans ces différentes pensées , elle se leva de très bonne heure ; elle envoya éveiller le Prince , & le prier de la venir trouver dans le

jardin. Il demeura fort inquiet de cet empressement, mais il ne s'en rendit pas avec moins d'exactitude à ses ordres, & lorsqu'elle le vit, elle fut sur le point de ne lui rien dire de ce qui l'avoit obligé de l'envoyer querir. Il lui demandoit avec empressement ce qu'elle vouloit lui ordonner, quand elle rompit le silence, en ces termes : Il m'a paru, Seigneur, lui dit-elle, que vous avez trouvé tant de satisfaction dans notre société, que vous n'avez pas voulu jusqu'à présent vous éloigner, bien que votre santé vous ait mis en état de le faire, je n'ai point encore démêlé laquelle, de ma sœur ou de moi, contribuë à vous arrêter ici ; peut-être même que la question que je vous fais est indiscrete, mais je suis persuadée que vous avez assez de bonne foi pour ne me pas laisser dans cette incertitude ; si vous êtes attaché à ma sœur, je vous promets de vous servir auprès d'elle ; si c'est sur moi que vous avez jetté les yeux, vous n'aurez pas lieu de vous en repentir : cependant, quelque parti  
que

que vous preniez entre nous deux , pourvû que je le sçache, je n'en serai pas moins votre amie.

Le Prince de Carency n'étoit pas né pour ces sortes de dissimulations, qui sont toujourns indignes d'un honnête-homme , & particulièrement d'un Prince. Ainsi , il fut très-aise de l'ouverture que Casilda lui donnoit pour lui expliquer ses sentimens. Aimable Beatrix ! lui dit-il , (c'est sous ce nom seulement qu'il la connoissoit) rien n'est si genereux que votre procedé , & je ne mériterois pas les bontés que vous me témoignez , si j'en abusois. Je veux donc bien vous confier mon secret , j'aime il est vrai , & ç'auroit été vous que j'aurois aimée, sans que je vous ai crû de l'éloignement pour moi ; je vous conjure de m'être favorable auprès de la belle Felicie , j'en aurai tous les sentimens de reconnoissance que je dois , & je vous conserverai toujours ceux d'estime , d'amitié & de reconnoissance que vous méritez. Casilda, frappée de ces paroles comme d'un coup de foudre , eut besoin

de trouver un arbre, contre lequel elle s'appuya pour s'empêcher de tomber de sa hauteur. Quelque soin qu'elle apportât, afin de cacher son déplaisir, le changement de son visage, & ses yeux couverts de larmes, découvrirent au jeune Prince une partie de ce qu'elle ressentoit ; cela ne put l'obliger à se repentir de sa sincérité, il continua de lui dire des choses fort obligeantes pour la consoler ; il lui promettoit une estime empressée, qui ne lui laisseroit rien à souhaiter de ses soins & de ses services, rien ne put la satisfaire : l'Amour demande de l'amour, c'est l'offenser que de le vouloir payer par d'autres sentimens.

Don Fernand de Benavidez, étant innocent de l'accusation que l'on avoit faite contre lui, n'ayant plus Dona Leonore pour ennemie, il avoit commencé depuis la mort de cette favorite d'être entendu dans sa justification. Il l'écrivit à Casilda, & qu'il esperoit dans peu sortir de prison, pour se rendre auprès de Leonide. Elle n'avoit pas voulu le



dire à cette belle fille , jusqu'à ce qu'elle eût pénétré les sentimens du Prince de Carency ; mais lorsqu'elle fut sans aucune espérance , elle ne songea plus qu'à troubler le bonheur de ces tendres Amans. Quoi ! disoit-elle , pour ménager à cet ingrat le plaisir de voir ma rivale , je me dispenserai d'avertir mon frere d'une chose qui l'intéresse si fort ? Il aime Leonide , elle aime Sinibald , elle en est aimée , mon frere & moi sommes les victimes de leur passion ; il aura des reproches éternels à me faire d'avoir souffert dans sa maison un Etranger si dangereux. Il faut que je la sacrifie & que je m'en venge ; qu'ai-je aussi-bien à espérer de son barbare cœur ? ni mes plaintes , ni mes larmes n'ont pû l'émouvoir ; je dois l'en punir , c'est le seul remède qui me reste , & la seule consolation qui puisse flatter un cœur désespéré.

Après avoir roulé dans son esprit toutes ces différentes pensées , elle fut écrire à Benavidez , elle l'informoit du séjour du Comte de la Vagne avec elles , & de la passion

que ce séjour avoit fait naître entre Leonide & lui ; elle ajoûtoit encore, qu'elle croyoit fort difficile de les séparer, à moins qu'il ne prît des mesures bien justes & bien secrettes. Ces nouvelles arriverent à Benavidez, le jour même que, par l'ordre de la Reine, on lui rendit sa liberté. Il demeura pénétré de la plus vive douleur : Quoi ! disoit-il, à celui qui avoit conduit Leonide à son Château, j'arrache cette belle fille au Prince de Carency, pour la ménager au Comte de la Vagne ? je la cache dans une solitude que je croi impénétrable, il faut que mon malheur y conduise un homme aimable que l'on trouve mourant, & que l'on sauve pour lui donner le moyen de me ravir le cœur de Leonide ! il passe avec elle les jours que je passe en prison, cet affreux contre-tems me coûtera ma maîtresse, c'est cette prison qui est cause de la mort du Prince de Carency, de cet ami si généreux qui cherchoit à plaire à Leonore, dans le seul desir de me tirer du danger où j'étois. Et par quelle fa-

talité, continuoit-il, après avoir long-tems rêvé, par quelle fatalité le Comte de la Vagne est-il encore au monde? n'est-ce pas le même dont la belle Olimpie Doria regrettoit si sensiblement la mort, qu'enfin elle mourut de douleur? a-t'il pû, après de si grands témoignages de la tendresse de sa maîtresse, en choisir une autre? & ne devoit-il pas être fidèle à sa mémoire? je punirai son inconstance pour Olimpie, & sa nouvelle passion pour Leonide; je ne laisserai point ma félicité imparfaite, elle me coûte déjà de trop grands crimes, il faut mettre mon cœur & mon esprit en repos, il faut arracher la vie à ce dangereux rival. Ces violentes réflexions étoient suivies de plusieurs autres, car il pensoit encore que s'il gardoit Leonide plus long-tems chez lui, le même hazard qui l'avoit fait voir au Comte de la Vagne, pourroit la faire voir à quelqu'autre qui la connoîtroit, & qui ne manqueroit point d'en avertir Don Juan de Velasco.

Les intérêts de son amour & ceux

de sa jalousie , ne lui permirent pas de rester davantage à Villa - Real. Aussi-tôt qu'il eut vû & remercié la Reine , il partit secretement & se rendit à Porto-Real, pour trouver le moyen de passer avec Leonide à Maroc , où il étoit bien certain d'être reçu avec de grands égards. Il avoit des relations dans cette Ville & dans plusieurs autres de Barbarie.

Lorsqu'il eut parlé à un Capitaine de Vaisseau , & qu'il s'en fut assuré , il se rendit chez lui , & s'arrêtant dans la forêt , il envoya querir son concierge , auquel il donna un billet pour Casilda , avec ordre de ne le rendre qu'à elle. Il y avoit peu qu'il en attendoit la réponse , lorsqu'il la vit venir, conduite par ce même homme. Benavidez s'avança vers elle , ils s'embrassèrent tendrement ; ils chercherent ensuite un endroit écarté où ils pussent s'entretenir sans témoins , & ce fut dans ce lieu fatal qu'ils prirent des résolutions si contraires à la felicité du Prince de Carency & de Leonide , qu'elles penserent leur coûter la vie. Hélas !

qu'ils étoient éloignés de prévoir leur malheur ! ils étoient ensemble dans ce même moment , & se faisoient mille protestations d'une amitié éternelle ; ils n'auroient pas pensé que dans le tems où ils jouïssent d'un si grand repos , Benavidez & Casilda eussent pris des mesures pour le troubler.

Cependant c'étoit le seul sujet de leur conference. Casilda lui dit que le Comte de la Vagne étoit aimé de Leonide , & qu'il n'y avoit aucun lieu d'en douter. Je vais traverser une si belle passion , interrompit Benavidez d'un air furieux , je suis résolu d'enlever Leonide , & de passer avec elle à Maroc : vous y viendrez aussi , mais avant mon départ , je sacrifierai le téméraire Comte de la Vagne à mon juste ressentiment. Quoi, mon frere ! s'écria-t'elle, toute éperduë , vous ne ferez pas content d'avoir votre maîtresse , il faudra que je vous suive sur la Mere , & dans un païs pour lequel j'ai tant d'aversion ? Je n'ai pas prétendu vous faire violence , dit-il , en vous pro-

posant ce parti , je croyois que les mêmes raisons qui vous ont fait abandonner la Cour, vous feroient encore quitter cette solitude avec plaisir; mais, ma sœur, vous en êtes la maîtresse , & il ne s'agit pour ma satisfaction que de me faire entrer cette nuit dans la chambre du Comte ; je veux lui percer le cœur de ma propre main , puisque ce cœur trop téméraire ose soupirer pour Leonide. Suspends tes desseins , barbare, interrompit Casilda dans son premier transport, je ne suis pas en état d'entendre & de seconder ta cruauté , tu ne feras le maître de la vie du Comte, qu'après m'avoir arraché la mienne. Que dites-vous , s'écria Benavidez, avec la dernière surprise, que dites-vous , ma sœur ! ce que j'entend , est-il possible ? quoi vous aimez aussi cet Etranger , vous avez oublié Don Fernand' Enriquez ? Vous êtes donc destinée pour vous attacher à des ingrats , souvenez-vous de quelle manière vous avez été traitée par ce premier amant , qu'esperez-vous de celui-ci , pensez-vous

qu'après avoir adoré Leonide & s'en être vû aimé, il puisse changer en votre faveur? Vous êtes bien déso-bligeant, lui dit-elle, mais enfin, j'espere tout, & je me flatte de tout, pourvû qu'il ne la voye plus; enlevez-la, fuyez avec elle, & me laissez ici avec lui. La bienséance, dit-il, pourra-t'elle s'accommoder avec ce séjour, si l'on en est informé à Villa-Real, qu'aura-t'on lieu d'en croire? L'on n'en pensera rien qui me soit désavantageux, dit-elle, mon parti est pris, le Comte deviendra mon Epoux ou je me ferai Religieuse, ainsi j'ai peu de chose à menager dans la bonne ou dans la mauvaise opinion du monde. Songez-vous bien ma sœur, ajoûta Benavidez, que votre tendresse pour mon rival le mettra peut-être quelque jour en état de me disputer Leonide? je l'aurois fait voir à ses yeux percé de coups, il ne lui seroit demeuré aucun sujet d'esperance, & cette mort l'auroit portée à me recevoir plus aisément pour son Epoux. Quelle erreur est la vôtre, s'écria Casilda, pou-

vez-vous penser qu'un spectacle si affreux vous l'eût renduë favorable ? elle vous reprocheroit touëjours cette cruelle mort , mais si vous croyez qu'elle doive servir à vos desseins, dites-lui que vous l'avez tué ; l'on ne se vante gueres de ces sortes de choses , quand elles ne sont pas veritables , & sur ce pied, vous tournerez son esprit comme vous le voudrez.

Benavidez connut que sa sœur aimoit trop tendrement le Comte de la Vagne , pour consentir au dessein qu'il avoit formé contre lui. Il ne s'y opiniâtra point par complaisance pour elle , & par la crainte qu'il eut qu'elle ne vînt à le déceler. Pour vous en témoigner ma tendresse , lui dit-il, en soupirant , je vous accorde ce que vous voulez, mais au moins sçachez garder le secret. Il avoit amené trois hommes avec lui, si dévouïés à tout ce qu'il leur commanderoit , qu'il étoit bien certain que l'enlevement de Leonide ne seroit sçû de personne. Il demeura d'accord avec Casilda , qu'elle l'engageroit à se promener le soir même dans le Parc , qu'il y en-



treroit par une porte qui répondoit à la forêt, & qu'aussi-tôt qu'il en seroit le maître, il l'ameneroit en diligence à Porto-Real, ainsi il ne lui fut pas difficile d'exécuter un dessein dont les mesures étoient si bien prises.

Casilda entretenoit Leonide dans une allée proche de la porte dont je viens de parler ; la nuit étoit fort obscure, mais au bruit qu'elle entendit quand Benavidez s'approcha, elle eut peur, & elle vouloit s'enfuir, lorsqu'il l'arrêta avec tant de force, qu'elle ne put s'arracher de ses bras, & malgré la crainte dont elle étoit saisie, elle fit tout ce qu'elle put pour s'échapper ; elle n'eut pas lieu de douter dans ce moment que cette partie ne fût faite contr'elle, elle poussa de hauts cris, répétant plusieurs fois le nom de Sinibald, & l'appellant à son secours, mais hélas ! il ne soupçonnoit point la trahison que l'on exerçoit contre sa chere Leonide & contre lui ; elle étoit déjà bien éloignée qu'il ignoroit encore leur commun malheur : Casilda ne

voulut l'en informer que le lendemain, afin que son frere ayant marché toute la nuit, il pût être assez éloigné pour ne rien craindre de sa part ; elle avoit donné ordre que l'on dît au Prince de la venir trouver. Aussitôt qu'elle le vit, elle affecta un air triste ; il n'est point d'amitié, lui dit-elle, dont l'amour ne triomphe, vous sçavez, Seigneur, celle qui étoit entre Felicie & moi ; je veux bien vous avouer qu'elle n'étoit pas ma sœur, mais je n'aurois pû croire qu'elle m'eût abandonnée comme elle a fait ; voyez le billet qu'elle a laissé sur sa table, l'on vient de me le rendre, vous y avez part aussi bien que moi. Le Prince, à ces paroles, où il ne comprenoit rien, prit un papier qu'elle lui présenta, il le prit dis-je avec un trouble & une agitation qui lui annonçoit déjà une partie de ce qu'il avoit à craindre : il y lût ces mots.

*La tendresse que vous avez pour votre frere, & la crainte où je vous ai toujours vûe de l'exposer dans quelque pe-*

til, m'a empêchée jusques ici de vous découvrir son secret & le mien; vous vous seriez opposée à la démarche que je fais en sa faveur, je parts avec lui, & je serois ravie, ma chere sœur, que vous m'aimassiez assez pour nous venir joindre à Jaen; vous devez être persuadée de la joye que j'aurois de vous y voir, & de la passion avec laquelle je souhaite que le Comte de la Vagne réponde à vos sentimens. Je vous le laisse, vous ne m'accuserez plus de son indifférence, & vous me rendrez un bon office, si vous voulez bien lui dire qu'il est l'homme du monde pour lequel je conserverai la plus solide estime. Racontez-lui ce que vous sçavez de mes affaires, afin qu'il connoisse que je ne suis plus en état de disposer de mon cœur, & souvenez-vous, ma chere Casilda, que si j'ai manqué en vous faisant un secret de ma résolution, vous me le devez pardonner, car les fautes que la tendresse fait commettre, sont plus dignes de pitié que de colere.

Le Prince n'acheva la lecture de ce fatal billet, qu'avec une douleur capable de lui donner la mort. Ses

yeux se couvrirent d'un nuage épais; ses forces l'abandonnerent, il perdit le sentiment avec la parole, il demeura sans poulx & sans voix. Casilda s'étoit préparée à cette scene, elle le fit secourir, & la force des remèdes eut un heureux effet: il revint à lui, il regarda ceux qui l'environnoient, & il fit signe que l'on s'éloignât pour le laisser seul. Casilda étant demeurée proche de lui, il jetta les yeux sur elle, & les y tint long-tems sans pouvoir parler; ensuite rompant le silence: Avez-vous bien voulu, lui dit-il, vous charger de m'apprendre la plus funeste nouvelle que je puisse jamais recevoir? Je l'ai voulu, dit-elle, parce qu'en perdant Felicie, il est bien juste que vous soyiez informé de ses dispositions, & de ce qu'elle vient de faire pour Benavidez. Qui me nommez-vous! interrompit brusquement le Prince? Je vous nomme Don Fernand de Benavidez, ajouta-t'elle, il est mon frere, & celle que vous connoissiez sous le nom de Felicie de Leon, s'appelle Leonide de Velasco; son Pere l'a-

voit promise au Prince de Carency, dont la grande naissance & le mérite particulier le distingue par tout avec avantage, mais elle aimoit mon frere avec tant de passion, qu'elle a préféré de quitter la Cour & de se cacher ici, au chagrin d'attendre le mari que son pere lui destinoit. Il devoit arriver pour l'épouser, elle se sauva de Villa-Real, je l'ai accompagnée dans sa fuite, elle a toujours conservé un tendre commerce avec mon frere, vous voyez enfin qu'elle est partie cette nuit avec lui. A ces mots, le Prince n'étant plus maître de son désespoir, il le fit éclater par des transports de colere & de plaintes si douloureuses, qu'elles auroient été capables de toucher les plus insensibles : Affreux malheurs, implacable fortune ! s'écria-t'il, ne cesserez-vous jamais de me persecuter ? C'étoit donc Leonide que vous m'aviez fait trouver pour m'assujettir au pouvoir de ses charmes, & pour me faire éprouver en même tems tout ce que l'infidelité a de plus cruel ; elle me trahit, elle me fuit, l'ingrate, &

cet ami si cher , ce Benavidez pour lequel je me suis sacrifié , est celui qui abusoit de ma bonne foi ! amoureux de celle qui m'étoit promise , le perfide m'en faisoit un portrait terrible pour m'éloigner d'elle ; voilà donc la récompense que je reçois d'avoir adoré Leonide , & d'avoir tant aimé Benavidez ! Casilda étoit dans le dernier étonnement de ce qu'elle entendoit dire au Prince de Carency ; elle n'avoit pas de peine à démêler par ces paroles , qu'il étoit ce Prince de la Maison de Bourbon , que le Comte de la Marche son pere avoit accordé avec Leonide. Jamais surprise n'a été égale à la sienne ; car elle avoit toujours pensé que n'ayant pas trouvé Leonide à Villa-Real , il étoit retourné en France , elle n'avoit rien sçû de l'aventure de Leonore avec lui , ainsi elle comprenoit difficilement par quel hazard on l'avoit attaqué dans la forêt , & pourquoi il avoit changé de nom : toutes ces choses la jettoient dans une profonde rêverie. Le Prince de son côté paroissoit enseveli dans la sienne , tantôt marchant

chant à grands pas dans sa chambre, tantôt se jettant par terre comme un homme mort, tantôt poussant de hauts cris, puis versant des larmes, tantôt menaçant son ennemi, & dans tous ces états, il paroissoit dans un trouble & dans une agitation épouvantable.

De quoi sert, lui dit-elle, Seigneur, la sensibilité que vous avez pour Leonide ? elle ne vous a jamais aimé ; elle s'attache à un autre, elle oublie même les regles de la bienséance pour le suivre, voulez-vous souffrir tant pour un ingrate ? Ha ! Madame, s'écria le Prince, je ne sçai ce que je fais, je ne me connois plus, je suis au désespoir ; les circonstances de mon malheur sont incompréhensibles, je me trouve trahi par une personne qui m'est promise dès ses plus tendres années, & par un ami auquel j'avois donné toute ma confiance : Leonide paroissoit touchée de mon amour, elle me trompoit ; elle ajoutoit le mépris à l'ingratitude, elle sçavoit que je l'adorois, l'infidelle travailloit à ma perte, & dans le moment qu'elle recevoit mes vœux.

c'étoit pour les sacrifier à Benavidez; elle me laissoit tout esperer de sa tendresse, pour me donner des preuves plus éclatantes de son averfion. Ciel! juste Ciel! s'écria-t'il, vange-moi de cette ame pajure; mais que dis-je, reprenoit-il un moment après, je n'ai pas la force de lui fouhaiter la punition qu'elle mérite, elle m'est chere malgré elle & malgré moi; je fuis si foible encore que je vais tout mettre en ufage pour la retrouver; je l'aime hélas! je l'aime éperduëment fans pouvoir cesser de l'aimer; les feuls effets de ma colere tomberont fur le perfide Benavidez; il faut que je le puniffe & que je lave dans fon fang l'affront & la douleur qu'il me caufe. Vous pourriez faire ce que vous dites, Seigneur, reprit Cafilda, fi Leonide l'aimoit moins, mais vous devez être perfuadé par la lettre qu'elle a laiffée & par fa conduite, que Benavidez est déjà fon Epoux; ils vont enfemble à Jaen; Don Alonço Fajardo, qui en est le Gouverneur, se trouve tout enfemble l'oncle & l'ami de mon frere, il approuve fa paffion pour Leonide, il se rendra



leur protecteur, croyez-moi, ajoûta-t'elle , le dessein que vous formez est absolument impossible ; pensez-vous que mon frere ait fait une telle démarche, sans avoir pris toutes ses mesures ? Don Juan de Velasco est un des plus grands Seigneurs de toute l'Espagne : Benavidez sçait qu'il faudra lui résister, & que ce ne sera jamais avec son approbation qu'il retiendra sa fille : cependant il la mène à Jaen, où il n'apprehende point le pouvoir de ses ennemis. Tant de précautions, interrompit fierement le Prince, lui seront inutiles contre moi ; je ne crains ni le peril, ni la mort : je veux me venger, & si je meurs, je mourrai satisfait.

Vivez plutôt, vivez pour moi, reprit Casilda, en rougissant de trouble & de honte, vivez Seigneur, & voyez avec quelle perseverance je vous aime ; votre passion pour Leonide, l'éloignement que vous avez toujours eû pour moi, le plaisir que je vous ai fait en vous recevant dans ma maison, le peu de reconnoissance que vous en avez, n'ont sçû me rebu-

ter ; le fatal destin qui m'attache à vous ne me laisse plus la liberté de choisir , je ne peux vous éviter , je ne puis vous haïr ; ah ! Seigneur, des sentimens si tendres ne sçauroient-ils vous toucher ? J'ai du bien , ma Maison est une des premières du Royaume de Castille , pourvû que vous me donniez votre foi & que je puisse accorder mon devoir avec mon amitié , je vous suivrai par tout , je vous serai toujours fidelle , je ne vivrai que pour vous ; faites donc que notre union soit douce & éternelle ; Seigneur, votre Patrie deviendra la mienne, j'abandonnerai mes parens, j'abandonnerai mes amis, & vous seul me tiendrez lieu de tout. Pendant qu'elle épanchoit ainsi son ame & qu'elle se flattoit de toucher le cœur du Prince, il se promenoit tristement dans la chambre les bras croisés , son chapeau enfoncé : il n'avoit entendu que quelques mots du discours de Casilda , & sans même penser qu'il étoit avec elle , sans la regarder & sans lui répondre , il alloit sortir de la chambre , si transporté qu'il

ne ſçavoit ce qu'il faisoit ni de quel côté il tournoit ſes pas

Casilda ſe voyant ſur le point de le perdre, ne garda plus de meſures ni dans ſes paroles, ni dans ſes actions; elle courut vers lui, elle l'arrêta, & lui faiſant voir ſon viſage couvert de larmes: Tu parts barbare, lui dit-elle, tu me fuis, tu ne veux pas faire réflexion au bonheur que tu pourrois goûter dans la poſſeſſion d'un cœur qui t'adore & qui te ſeroit fidele? es-tu fait pour ſuivre une ingrate? laiſſe-la avec mon frere, venge-toi d'elle par ton mépris; oublie une perſonne qui fait une démarche ſi oppoſée à ſon devoir, & qui ſe rend ſi indigne de tes vœux; je n'ai pas moins de qualité qu'elle, & ce que j'ai de plus c'eſt la conſtance & la fermeté; mais que vois-je, grand Dieu! s'écria-t-elle, en le regardant, de quel mépris, ingrat, paye-tu mon inclination? tu me quittes pour te précipiter dans les derniers perils, tu..... Elle alloit continuer, quand le Prince l'interrompit: Que voulez-vous, Madame, lui dit-il, puis-je

aimer une autre personne que Leonide ? & si j'étois capable de changer, feroit-ce pour la sœur de Benavidez ? Ah ! tu m'ôtes jusqu'à l'esperance que l'on n'envie point aux plus infortunés, dit-elle, en versant des larmes, où le dépit n'avoit pas moins de part que la tendresse ; mais perfide, ne pense pas jouir en repos de toute ta cruauté, je trouverai les moyens de te nuire, & de te faire regretter le peu d'égards que tu as pour moi.

Le Prince ne s'arrêta point à lui répondre, il sortit, Casilda demeurera sur un siège, sans avoir la force de courir après lui, comme elle auroit bien voulu le faire, & sans pouvoir prononcer une parole, ni former aucunes plaintes ; elle rouloit dans son esprit mille funestes desseins, où l'amour, le désespoir, la haine & la colere avoient également part.

Cependant il alla prendre son cheval, qui étoit le plus beau, & le plus noble qui fût encore sorti des Montagnes d'Andalousie ; c'étoit Monsieur de Velasco, qui l'avoit choisi

entre tous les siens, pour lui envoyer, lorsqu'il se sauva de la Tour de Villa-Real, & comme il avoit eu le tems de se reposer, il couroit si vîte & si legerement, que l'œil avoit peine à le suivre; le Prince le poussa d'abord dans une grande route de la forêt; mais s'étant arrêté ensuite, il résolut d'aller à Carmona qui étoit la ville la plus proche du Château de Benavidez. Il vouloit s'informer si l'on n'avoit point vû Leonide, & de plus, ne sçachant pas le chemin de Jaen, il falloit qu'il s'en instruisît.

Pourrai-je à l'avenir, disoit-il, en y allant? pourrai-je me fier à ma fortune? pourrai-je me flatter de la possession d'un cœur, après avoir été si cruellement déçû? A quoi pouvoit aboutir la feinte que Leonide mettoit en usage, pour me persuader qu'elle me vouloit du bien? étoit-ce par cette humeur legere & coquette que l'on reproche ordinairement aux belles personnes? étoit-ce qu'en l'absence de Benavidez, je devois lui tenir lieu de quelque chose? non je ne puis avoir des pensées si inju-

sieuses contre elle , cet air modeste , ces manieres si sages & si retenües , cet esprit si judicieux démentent mes soupçons : un moment après il se souvenoit qu'elle lui avoit dit qu'elle étoit engagée. Pourquoi , cruelle , s'écrioit-il , comme s'il eût parlé à elle ? pourquoi ne me faisiez-vous pas la confidence entiere ? vous étiez engagée , il est vrai , c'est avec moi que vous l'étiez , nous nous ferions reconnus : hélas ! vous m'auriez peut-être aimé : mais vous avez poussé la perfidie aussi loin qu'elle pouvoit aller , vous avez flatté ma passion pour l'augmenter , & pour m'abandonner ensuite à tout mon désespoir.

Dans un tems où sa douleur auroit été moins grande , il auroit pû craindre les cruelles suites de la colere de Leonore , car il ignoroit qu'elle fût morte ; & les extremités où elle s'étoit portée , ne lui laissoient aucun lieu de croire qu'elle l'épargnât , si elle sçavoit que cet assassinat n'avoit pas eu tout son effet ; il vouloit d'ailleurs éviter d'aller à Seville , où l'Infant Don. Fernand étoit

étoit retenu par une maladie , & il auroit été au désespoir que le Comte de la Marche l'eût rencontré , parce qu'il auroit scû s'en débarrasser & trouver un prétexte assez plausible pour aller à Jaen , à moins de lui faire confiance de son aventure avec Leonide , & de la faute qu'elle venoit de commettre ; mais il ne se sentoît point capable de parler contre une personne qu'il aimoit si éperdûment. *Duchaillo*

Tous ces obstacles l'auroient , dis-je , embarrassé dans un autre tems ; ils ne l'embarrassèrent point dans celui-là , parce qu'il ne pouvoit faire d'attention que sur son malheur. Quoiqu'il fût vêtu à l'Espagnole , ceux qui le virent arriver à Carmona , jugerent , à la blancheur de son tein & à la couleur de ses cheveux , qu'il devoit être d'une autre Nation ; il étoit déjà suivi d'un grand nombre de personnes qui étoient attirées par sa bonne mine & par le desir de le connoître , mais il avoit dans les yeux & sur le visage une si grande impression de mélan-

colie, qu'encore que ce fussent les premiers de la Ville, ils n'osèrent l'aborder ni interrompre sa rêverie, par des questions qui ne lui auroient peut-être pas été agréables.

Il envoya querir un Lapidaire, auquel il vouloit vendre des pierreries pour se mettre en état de continuer son voyage; cet homme lui demanda inutilement ce qu'il les estimoit; il étoit abîmé dans sa rêverie, il ne lui répondit rien, & poussant de profonds soupirs, il ne songeoit plus aux pierreries; enfin, le Lapidaire y mit le prix lui-même, & dans une rencontre, où sa bonne foi agissoit toute seule, il ne négligea pas ses intérêts. Le Prince ne s'en apperçut point, il ne regarda pas même l'argent qu'il lui donnoit, & cet homme surpris ne put s'empêcher de dire à ses voisins ce qui venoit de se passer.

Il y avoit peu que l'on avoit volé à Villa-Real une ceinture de diamans admirables, à la Reine d'Espagne; on avertit le Gouverneur de Carmona de l'arrivée de cet Etranger, de la précipitation avec laquelle



il vouloit partir, de son air inquiet & du bon marché qu'il faisoit de ses bijoux. Il crut qu'il falloit l'arrêter, il vint dans la maison où il devoit passer la nuit, il l'aperçut dans le jardin qui se promenoit de la maniere du monde la plus triste; mais cet air de Grandeur & de Noblesse, qui paroissoit dans toute sa personne, malgré son abattement & sa négligence, ne permirent pas au Gouverneur de pousser plus loin ses soupçons; il s'avança vers lui dans une intention bien differente de celle qui l'avoit amené, ce fut pour lui offrir tout ce qui étoit en son pouvoir, & pour le prier de venir loger au Château, où il seroit fort bien.

Le Prince ne manqua pas de le remercier avec beaucoup d'honnêteté, car rien ne lui pouvoit ôter ses manieres polies & civiles, qui lui gagnoient le cœur des plus indifferens; sa résistance ne servit qu'à lui attirer de nouvelles importunités de la part du Gouverneur, & n'ayant pas la force de s'opiniâtrer contre tant d'empressement, il voulut bien aller au Château.

Il auroit été difficile que le Gouverneur ne se fût pas apperçû que quelque grand déplaisir l'accabloit : mais encore qu'il eût une forte envie d'en apprendre le sujet, il ne voulut pas le lui demander ; il sçut seulement en general, qu'il alloit à Jaen , & là-dessus il lui offrit d'écrire à son fils, lequel étoit avec sa compagnie en garnison dans la Citadelle. Il ne me sied pas bien, ajoûta-t'il, de le louer, cependant j'ose vous dire, Seigneur, que vous ne trouverez gueres de Cavalier qui soit plus discret & plus galant homme que lui ; on l'appelle Don Gabriël d'Aguilar, & s'il est capable de faire quelque chose pour votre service, il n'en négligera aucune occasion.

La maniere dont le Gouverneur parloit étoit si franche & si obligeante, que le Prince accepta avec la même franchise, les lettres qu'il vouloit bien lui donner. Il ne connoissoit personne à Jaen, & rien ne lui étoit plus nécessaire que de trouver là un ami, afin d'entrer sans difficulté dans la Citadelle, où il croyoit

que Leonide s'étoit retirée avec Benavidez. Toutes ces vûës l'engagerent de profiter d'une occasion si favorable, & après avoir assuré le Gouverneur de la reconnoissance qu'il conserveroit pour des graces si peu communes, il partit avec la dernière diligence; mais ce ne fut pas sans avoir écrit à Don Juan de Velasco, tout ce qui s'étoit passé jusqu'à lors, afin que de son côté, il agît pour recouvrer Leonide. L'on ne peut rien ajoûter à la surprise que ces lettres causerent à la Cour, car Monsieur & Madame de Velasco étoient persuadés qu'il avoit été tué par les assassins de Leonore; leur joye fut extrême d'apprendre que le Ciel l'avoit conservé, mais leur douleur pour la perte de Leonide ne peut s'exprimer. Ils songerent promptement aux moyens de la retirer de Jaen où ils la croient. Pendant que le Prince fait son voyage & qu'il cherche ce qu'il aime, voyons ce qui se passe à l'égard de Leonide.

Aussi-tôt que Don Fernand de Benavidez l'eut portée hors du Parc,

il monta à cheval, & la prenant devant lui, il la tenoit avec tant de violence, que quelques efforts qu'elle fit pour s'arracher de ses bras, ils étoient inutiles; elle pouffoit de hauts cris, elle demandoit du secours au Ciel & à la Terre; elle appelloit le Comte de la Vagne à son aide, mais ses gémissemens étoient inutiles: on la menoit par des chemins détournés, on la faisoit passer par des montagnes environnées de rochers, où les échos répétoient plusieurs fois ses tristes plaintes, sans qu'il lui vînt d'ailleurs aucun soulagement.

Qui que vous soyez, disoit-elle à Benavidez, n'êtes vous pas le plus injuste de tous les hommes, de m'enlever comme vous faites? je ne puis présupposer que je vous aye donné sujet de me rendre ce déplaisir, car je n'en ai jamais fait à personne, & par ce moyen, vous ne pouvez vous plaindre de moi; c'est donc de gayeté de cœur que vous m'offensez? que vous venez troubler mon repos, & tout le bonheur de ma vie? mais que prétendez-vous? si vous êtes envoyé de la part de mon pere pour

me ramener auprès de lui, ou s'il faut que j'entre, par son ordre, dans un Couvent, je suis disposée à lui obéir, sans qu'il soit nécessaire pour m'y résoudre, de me faire marcher pendant la nuit au milieu d'une troupe d'hommes, comme feroit une vagabonde. Arrêtons-nous, continua-t'elle, voyant qu'on ne lui répondoit rien, ramenez-moi où vous m'avez enlevée, vous êtes assez forts pour ne point appréhender que je vous échappe, & je n'en ai pas la pensée: je suis seule dans ce Château avec une fille de qualité, vous sçavez que celui à qui il appartient est encore prisonnier à Villa-Real, & quand il y feroit, il a tant de déférence pour moi, qu'il ne s'opposeroit pas aux ordres de mon pere.

Ses larmes interrompoient ses plaintes, & gardant alors un profond silence, elle faisoit réflexion à son malheur, elle étoit persuadée qu'il lui venoit par l'ordre de Monsieur de Velasco, & que c'étoit lui qui, ayant été informé du lieu de sa retraite & du séjour que le Comte

de la Vagne avoit fait avec elle , venoit de la faire enlever. Elle regrettoit amèrement l'absence du Comte : S'il sçavoit où l'on me mene, disoit-elle , je serois moins à plaindre , il trouveroit peut-être le secret de me voir ; il est d'une naissance & d'un mérite à m'obtenir de mon pere , s'il me demandoit à lui ; car enfin , l'aversion que j'ai pour le Prince , auquel je suis promise , suffit pour m'empêcher de consentir jamais à notre mariage ; il en fera lui-même ravi , & mon pere , fatigué de mon opiniâtreté , se résoudroit à m'accorder au Comte de la Vagne.

Leonide s'occupoit toute entiere à penser aux moyens d'informer son amant du lieu où elle alloit être , mais elle ne sçavoit encore si l'on la rameneroit à la Cour , ou si on l'enfermeroit dans un Couvent. Elle se reprochoit de n'avoir point appris au Comte de la Vagne , son nom & son engagement avec le Prince de Carency ; hélas ! disoit-elle , il ne me pourra trouver en cherchant Felicie de Leon , qui lui dira que c'est

Leonide de Velasco? est-il possible que j'aye eû quelque secret pour un homme qui me témoignoit un attachement si sincere & une passion si violente.

Lorsque l'Aurore commença de paroître, Leonide d'un œil timide, chercha aussitôt à reconnoître son ravisseur; ô Dieu, ô Dieu! se peut-il une surprise égale à la sienne, quand elle vit Benavidez. Elle demeura quelque tems sans pouvoir parler, pâle & tremblante, le visage baigné de larmes, elle le regardoit, & rouloit confusément dans son esprit, mille choses différentes qui s'y presentoient tout à la fois: Elle poussa enfin un cris douloureux, & ne doutant plus de son malheur: Vous êtes donc mon ennemi, Don Fernand, lui dit-elle? Vous qui m'avez offert votre maison comme un azile; vous qui étiez le dépositaire de mon secret, vous osez violer les droits de l'hospitalité; Vous m'en devez, enfin..... Ne m'accusez-point sans m'entendre, belle Leonide, lui dit-il, en l'interrompant;

ma respectueuse passion n'auroit jamais éclaté, si vous vous étiez destinée par vos propres mouvemens au Prince de Carency, comme vous y étiez destinée par la volonté de vos proches. Je vis naître avec plaisir l'aversion que vous avez pour lui, & cette aversion me flatta, qu'après vous avoir rendu un service aussi essentiel, qu'étoit celui de vous fournir une retraite contre la persécution de votre pere, dont l'autorité & le ressentiment sont redoutables, vous seriez assez juste pour jeter les yeux sur moi, & pour vous souvenir, que je ne m'étois pas dévoué avec tant de passion sans vous aimer éperdûment; mais dans le tems où j'étois accusé, prisonnier & malheureux, vous n'étiez occupée que du Comte de la Vagne; vous veniez de lui sauver la vie, de le recevoir chez vous; j'apprenois qu'il vous adoroit & que vous le trouviez aimable: quoi! je ne vous avois servie, que pour cet étranger? je ne m'exposois pour vous, qu'afin de lui faciliter le moyen de vous dire



qu'il vous aime? se pourroit-il une destinée plus bizarre? cessez donc, Madame, cessez de vous accabler par une douleur extraordinaire, vous n'en avez point de justes sujets; ce n'est pas la maison paternelle que vous regrettez; ce n'est pas non plus le Prince de Carency, puisque vous avez tant d'aversion pour lui, & que pour l'éviter vous êtes sortie de la Cour: c'est le Comte de la Vagne, cruelle, qui vous coûte tant de soupirs! c'est lui dont vous ne pouvez être séparée, sans verser des torrens de larmes: hé quoi, Madame, ne devez-vous pas preferer mes vœux aux siens? rendez-moi justice sans écouter votre ressentiment, vous approuverez ma conduite. Ah! s'écria Leonide, vous êtes trop criminel à mon égard, vous tenez la conduite d'un traître, & vous allez vous attirer toute la haine de ma Maison & toute la mienne. S'il est vrai que vous ayiez la foiblesse de m'aimer comme vous me le dites, prenez des manieres toutes opposées à celles que vous tenez, ren-

dez-moi la liberté, faites-moi l'arbitre de mon sort, & disputez après au Comte de la Vagne, les moyens de me plaire plus que lui; méritez par vos services la préférence que vous craignez que je ne lui donne: vous avez un avantage qu'il n'a point, c'est que vous m'avez déjà obligée, & que je vous dois de la reconnoissance; ne perdez pas ce mérite, je suis équitable, mais ne pensez pas au moins, que ce soit par une conduite si peu respectueuse, & par des manieres hautaines que vous puissiez la mériter. Vous m'allez devenir odieux, si vous refusez de m'obéir, que prétendez-vous de moi, lorsque je n'aurai que de la haine pour vous? & ne devrois-je pas en avoir déjà, si les bons offices que vous m'avez rendus ne prévalaient dans mon esprit sur l'offense que vous me faites? Je veux bien cependant pardonner à des mouvemens dont vous n'avez peut-être pas été le maître, je veux bien les oublier, je veux bien vous permettre d'essayer à me plaire, pourvû

que je sois la maîtresse de mon sort.

Je pénétre trop dans l'avenir ,  
Madame , lui dit-il , pour me laisser  
surprendre par un discours , que  
vous ne me feriez pas si vous étiez  
en état de me déclarer vos senti-  
mens. Le Comte de la Vagne a un  
avantage incontestable sur moi, c'est  
qu'il a scû vous plaire , & que vous  
ne m'avez jamais regardé qu'avec  
beaucoup d'indifference ; il entre  
aussi bien plus de politique que de  
bonté dans ce que vous me dites ,  
vous êtes trop prevenuë pour mon  
rival ; je ne puis espérer sans tème-  
rité , que vous soyiez tout d'un coup  
aussi appaisée que vous la voulez  
paroître , & je ne dois pas hazarder  
la perte d'un bien que je tiens déjà ;  
ainsi , Madame , pardonnez à ma  
passion, la résistance que je fais à vos  
ordres ; si vous consentez à me don-  
ner la main , si vous voulez me ren-  
dre le plus heureux de tous les hom-  
mes , je vous menerai en quel lieu il  
vous plaira , vous ferez alors maî-  
tresse de votre destinée & de la mien-  
ne , je ne m'éloignerai jamais de  
vous obéir.

Ah barbare ! s'écria douloureusement , Leonide , je consentirois plutôt à perdre mille vies , si je les avois , que de consentir à vous recevoir pour mon époux , ce n'est pas sans raison que vous vous êtes défié de mes paroles , elles avoient pour but d'obtenir ma liberté , & de vous fuir après comme le plus cruel de mes ennemis ; ma moderation n'a pû vous surprendre , vous êtes trop habile dans l'art de dissimuler , pour ne pas pénétrer ce que les autres pensent , & la haine implacable que je vous dois , vous apprend assez ce que je peux ressentir , pour l'outrage que vous me faites : mais vous ne jouirai pas long-tems de votre trahison , la mort , toute odieuse qu'elle est , m'effrayera moins , que de passer quelque jour avec vous : oui , je sçaurai mourir , & je recevrai la mort comme le plus grand bien qui peut m'arriver dans l'état où je suis.

Après avoir prononcé ces mots avec beaucoup de vehemence & de courage , elle ne voulut plus parler à lui ni le regarder , quelque chose

qu'il pût lui dire pour l'appaiser. Elle étoit dans ce déplorable-état, lorsque Benavidez la fit embarquer à Porto-Real pour aller à Maroc. Le trajet n'est que de vingt-quatre lieues, & il faut passer le Détroit de Gibraltar; mais il y avoit beaucoup de péril, depuis le combat naval qui s'étoit donné en 1407. entre les Galeres d'Espagne & celles des Rois de Tunis & de Fremenzen. Ces deux Princes amis & Alliés du Roi de Grenade, avoient envoyé vingt-trois Galeres pour couvrir les côtes d'Andalousie, l'Amiral Don Alonço Enriquez, les rencontra proche de Cadix, & bien qu'il n'en eût que treize, il ne balança point à les attaquer. La victoire seconda son courage, il prit huit Galeres, il en coula plusieurs à fonds, & à peine s'en put-il sauver quelques-unes pour en aller apprendre les mauvaises nouvelles aux Barbares. Une perte si considérable leur causa la dernière fureur; ils jurèrent de s'en venger, & ils attaquoient sans quartier tous les Vaisseaux qui ar-

boroient le Pavillon d'Espagne.

Leonide étoit à peine entrée dans le Vaisseau, lorsqu'une jeune fille extrêmement bien faite l'aborda, avec beaucoup de grace & de respect. Tous ses traits étoient si réguliers, & son air si doux & si agréable, qu'encore que Leonide ressentît la plus vive douleur dont une personne puisse être touchée, elle ne laissa pas d'arrêter ses yeux sur elle, & de la regarder avec plaisir. Elle se nommoit Ines; c'étoit la fille du Capitaine, & elle s'empressoit pour rendre à cette belle affligée tous les services dont elle étoit capable. J'ai bien de la reconnoissance de ce que vous faites pour moi, lui dit obligeamment Leonide, mais je vous prie de vous en dispenser; l'état où je suis ne me laisse pas chercher ni vouloir aucun soulagement; permettez plutôt que je m'abîme dans ma douleur; tout ce qui m'en détourne me fait de la peine. Je n'ai pas dessein, Madame, de vous déplaire, lui dit Ines d'un air engageant, mais je me croirois dans l'obligation de vous soulager

lager en tout ce que je pourrai; il m'est aisé de reconnoître que vous êtes occupée d'une violente affliction , & que vous vous y abandonnez toute entiere , j'ose cependant vous dire , que la Fortune a de si grands retours , que les événemens les plus désespérés, deviennent quelquefois favorables. Charmante Ines, interrompit Leonide ( car elle l'avoit entenduë nommer ainsi ) je suis presque sans esperance , nous faisons voile en Afrique, le traître qui m'enleve va dans un Royaume où il a beaucoup de protection; hélas ! qui viendra me défendre contre ses violences , ni mes parens , ni mes amis ne sçavent rien de mon malheur , il n'y a qu'une fille qui puisse en être informée , laquelle n'est pas moins perfide que cet homme-ci. Ces paroles lui rappellerent Casilda dans l'esprit , & ce fut un souvenir qui lui coûta de nouvelles larmes. Infidelle ! disoit-elle , comme si elle eût été présente à ses reproches , que vous avois-je fait , pour consentir à mon enlèvement ? Vous y avez

donné les mains, c'est vous qui me conduisites dans le Parc , & qui m'arrétant exprès pour me livrer à votre frere, attendiez le moment de ma disgrâce avec la dernière impatience. Vous me payez bien mal la tendresse que j'avois pour vous. Je souffrois avec peine , que le Comte de la Vagne me marquât de l'attachement , parce que je sçavois que vous en aviez pour lui , & si j'avois pû disposer de son cœur & du mien , il me semble que je ne vous aurois jamais causé le plus léger déplaisir. Vous n'avez pas eu pour moi des sentimens si genereux ; c'est par vous que votre frere a sçû les égards que j'avois pour cet Étranger. Dans le tems où vous ne vouliez pas me paroître suspecte , où vos caresses surprenoient toute ma confiance , vous en abusiez , ingrate ! & vous ne pénétriez mon secret , que pour le troubler. Elle prononçoit toutes ces choses animée par ses justes déplaisirs ; il lui sembloit que son cœur , pressé de douleur & de ressentiment , se soulageoit un peu par ces plaintes.



Benavidez se flattoit déjà d'une heureuse navigation , & lorsqu'il osoit aborder Leonide , il ne l'entretenoit que de la necessité où elle se trouvoit de ceder à sa destinée , & de consentir à lui donner la main. Elle ne daignoit ni l'écouter , ni lui répondre ; ses prieres , ses larmes , ses emportemens ne pouvoient même l'obliger à jeter un regard sur lui. Elle méditoit de quelle maniere elle échapetoit à son ravisseur : elle n'auroit pas balancé à se donner courageusement la mort , plutôt que de se résoudre à devenir sa femme , si les sentimens de Religion qui étoient fortement gravés dans son ame , ne l'avoient empêchée de prendre une résolution qui étoit si opposée au Christianisme ; mais à l'égard de Benavidez , comme il étoit convaincu que sa présence lui étoit odieuse , il ne paroissoit presque plus devant elle , & se contentoit d'espérer tout du tems. Il pensoit que lorsqu'il seroit à Maroc , il sçauroit bien se faire obéir , s'il n'étoit pas assez heureux pour sçavoir se faire aimer.

Le vaisseau poussé d'un vent favorable s'avançoit toujours, & passant le détroit de Gibraltar, où l'on voit deux hautes colonnes, qu'on dit qu'Hercule y avoit posées, ils quitterent l'Océan, pour entrer dans la Méditerranée. Quelque tems après les Matelots poussèrent de grands cris de joye, pour marquer qu'ils voyoient les côtes d'Afrique, & qu'ils esperoient d'y arriver bien-tôt. Leonide, à cette nouvelle, tomba dans un abattement si extraordinaire, qu'elle n'avoit pas la force de se plaindre; elle voulut monter sur le tillac, & passant vers la poupe, elle jetta ses regards de tous les côtés: Je cherche dans le Ciel, dit-elle à Ines, quelques nuées, quelque présage, qui nous annonce une tempête prochaine; je voudrois n'être pas avec vous, je souhaiterois encore plus ardemment de périr ici: mais hélas! que la Mer est calme, que l'air est serein; je ne me dois rien promettre; nous arriverons bien-tôt, j'en suis au désespoir. Elle tenoit sa tête panchée sur une de ses mains, sa gorge étoit

toute mouillée de ses larmes ; il sembloit que ses beaux yeux fatigués de l'application qu'elle avoit eüe à considérer le Ciel , ne pouvoient plus en soutenir la lumiere ; ils se fermoient insensiblement. Ines la pria de s'appuyer sur elle , & elle essayoit de la consoler , lorsqu'elle fit tout d'un coup un grand cri : Ah mon Dieu ! dit-elle , voici deux grands vaisseaux qui paroissent , ils viennent à toutes voiles : quel seroit notre malheur , si c'étoit des ennemis ? ces navires les avoient découvert & connu au pavillon qu'ils arboroient , que c'étoit des Espagnols. Cela suffisoit pour les attaquer , car c'étoit l'Amiral de Fez , & la guerre étoit cruellement allumée entre eux & les Castillans. Ils vinrent à l'abordage ; ils étoient une fois plus forts que celui où étoit Leonide : mais malgré cette inégalité , le Capitaine ne voulut pas se rendre sans combattre. Benavidez le secundoit avec la dernière valeur , il étoit comme un furieux , il se trouvoit sur le point de perdre une personne qui lui étoit plus chère que la

vie , & il alloit la perdre de la manière du monde la plus cruelle ; car ce ne pouvoit être que par sa mort , ou par sa captivité.

Ces funestes pensées lui faisoient concevoir qu'il auroit assez de valeur pour la défendre. Vous allez connoître aujourd'hui , Madame , lui dit-il , si je mérite d'être préféré au Comte de la Vagne. Je vais employer tout ce que j'ai de courage & jusqu'à la dernière goutte de mon sang , pour vous garantir du péril qui vous menace. Mais si je meurs , belle Leonide , souvenez-vous au moins que c'est pour vous seule , & que sans mon amour , je n'aurois point commis les crimes qui m'ont attiré votre haine.

Je ne pense pas , lui dit-elle , avec autant de fierté que de froideur , que je doive vous remercier de ce que vous allez faire pour ma défense ; je ne puis tomber en des mains plus barbares , ni qui me soient plus odieuses que les vôtres. Benavidez n'eut pas le tems de lui répondre , il courut sur le tillac , & fit des choses que

l'on pourroit juger incroyables, s'il avoit été animé d'une passion moins violente. Cependant il fut impossible à ce brave Espagnol de soutenir l'effort des Maures ; tous ceux qui auroient pû le seconder étoient déjà hors de combat ; il se trouvoit blessé en plusieurs endroits , enfin il se laissa tomber sur les ennemis qu'il venoit de sacrifier à sa fureur , & qui étoient étendus autour de lui.

Le jeune Prince Abelhamar qui venoit de le combattre , avoit admiré son courage , & il ne le vit si proche de mourir qu'avec beaucoup de peine. Il commandoit que l'on n'oublât rien pour le sauver , & il alloit lui parler , lorsqu'on lui amena plusieurs femmes que l'on avoit trouvées dans la chambre de poupe. Leonide paroissoit au milieu d'elles comme une Reine parmi ses sujets. Il demeura surpris de son extrême beauté , & quoique la frayeur fût encore peinte sur son visage & dans ses yeux , il lui restoit des charmes si puissans , que le vainqueur se trouva en état d'être vaincu. Benavidez

la reconnut , tout mourant qu'il étoit , & faisant un effort pour soulever sa tête & lui parler , il la regarda avec des yeux , où l'on voyoit déjà l'image de la mort. Vous êtes vengée , Madame , lui dit-il , d'un malheureux qui n'auroit jamais été capable de vous déplaire, s'il n'avoit pas été capable de vous aimer : ne m'enviez point la consolation de croire que vous ne haïriez pas jusqu'à ma mémoire , & que la perte de ma vie suffit pour satisfaire à votre ressentiment.

Leonide , attendrie d'un spectacle si triste , & de l'état dans lequel elle se trouvoit elle-même , ne put s'empêcher de verser des larmes. Je vous pardonne , Don Fernand , lui dit-elle , je n'ai jamais été assez cruelle pour souhaiter votre mort, & je vous promets d'oublier le mal que vous m'avez fait. Elle ne lui dit rien d'avantage , parce qu'elle vit que ses yeux se fermoient , & qu'elle étoit extrêmement occupée des nouveaux malheurs qui venoient de lui arriver. Elle trouvoit que les peines dont  
elle

elle étoit menacée , n'étoient pas moins terribles que celles dont elle sortoit : elle se voyoit esclave des plus redoutables ennemis qu'eussent les Espagnols ; elle n'ignoroit pas que Don Juan de Velasco avoit été la terreur de ces barbares : que sous le Regne de Don Henri , Roi de Castille , Mahomet , fils de Joseph Roi de Grenade, s'étant racommodé avec son pere , par les sages conseils de l'Ambassadeur du Roi de Maroc , étoit entré ensuite dans le Royaume de Murcie , avec 700. chevaux & 3000. hommes d'Infanterie , mais que Don Juan de Velasco , avec Alonço Fajardo , qui n'avoient que 150. chevaux , les avoient attaqués si vigoureusement , qu'ils furent taillés en pièces. Il les avoit encore maltraités , en plusieurs autres occasions , avec la même gloire pour lui & la même honte pour eux , & elle appréhendoit , avec raison , que si elle se faisoit connoître pour ce qu'elle étoit , sa captivité n'en devînt plus longue & plus rigoureuse.

Pendant qu'elle s'abandonnoit à

toutes ces réflexions, le jeune Prince Abelhamar la regardoit plutôt comme une divinité, que comme une personne mortelle; & bien que l'Amiral commandât en chef, sa qualité de Prince du Sang lui attiroit de sa part toutes les déferences qu'il pouvoit se promettre de son rang. Ainsi il s'approcha de Leonide, & lui dit d'un air obligeant, qu'elle n'auroit pas lieu de se plaindre de son sort; qu'il n'y avoit rien qu'il ne fît pour lui rendre la liberté qu'elle venoit de perdre; que si la Reine de Fez avoit été moins jalouse de son autorité, il l'auroit ramenée sur le champ dans sa patrie; mais qu'il promettoit tous les bons offices qu'il seroit capable de lui rendre. Il parloit fort bien la langue Espagnole, & Leonide reçut avec beaucoup de reconnoissance, les témoignages de bonté & de compassion qu'il lui donnoit.

Puisque l'état où je suis, Seigneur, peut vous inspirer quelque pitié, lui dit-elle, daignez m'apprendre quel doit être mon sort? Je vous en ren-



drai compte, Madame, lui dit le Prince, lorsque vous serez passée dans notre Amiral, car les tristes objets qui se présentent ici à vos yeux, ne serviroient qu'à augmenter votre mélancolie. Il lui donna aussi-tôt la main & la conduisit dans son vaisseau.

Toutes les femmes qui venoient d'être prises avec elle, la suivirent. Elles avoient quelques sortes d'esperance, qu'elle les garantiroit de la captivité dont elles étoient menacées. Dès qu'elle fut dans la chambre de poupe, le Prince s'étant placé auprès d'elle: Vous voulez, Madame, lui dit-il, sçavoir quelle va être votre destinée? Si j'en étois le maître absolu, vous pourriez dans ce moment la régler, & je m'estimerois heureux de vous obéir; mais pour vous donner quelque lumiere des choses qu'il faut que vous sçachiez, je vous dirai que nous sommes obligés de vous mener à Salé, capitale du Royaume de Fez, auprès de la Sultane Celime. Cette Princesse étoit fort jeune, lorsqu'elle fut prise

par des Corsaires ; son pere, frere & cadet du mien n'étoit pas encore Roi ; il faisoit élever sa fille dans un Château sur le bord de la mer. Les Corsaires y descendirent sans être apperçûs, & trouvant la jeune Celime qui se promenoit le long du rivage, suivie seulement de ses femmes, ils l'enleverent sans difficulté, & la menerent à Bajazet, duquel ils reçurent une récompense proportionnée au présent qu'ils venoient de lui faire.

Cet Empereur devint , malgré sa fierté naturelle , éperdûment amoureux de cette Princesse. Elle s'accoutuma à sa captivité, & sa naissance aussi-bien que ses charmes , lui attirerent toutes les marques de distinction qu'elle pouvoit attendre d'un Prince qui avoit un penchant naturel à la galanterie, mais qui étoit d'ailleurs cruel , jaloux , & tout occupé de sa grandeur. Celime fit sçavoir sa destinée à son Pere ; il n'avoit souffert qu'avec impatience de voir regner son frere , il profita alors du crédit de sa fille sur l'Empereur Turc,

il en obtint un secours d'hommes & d'argent, qu'il employa à usurper le Royaume; il fit descendre mon Pere d'une place, où la nature & les loix l'avoient élevé; il sacrifia sa vie à son ambition & à la politique: à mon égard, il se contenta de me renfermer dans son Palais, ma jeunesse ne lui donnant aucun sujet d'appréhension.

Bajazet passa en Misie, il y amena Celine; elle y fut témoin de tous les avantages qu'il remporta sur les Hongrois, & sur les François; mais la fortune de ce Prince eut un étrange revers, le grand Tamerlan le combattit, gagna la bataille sur lui, & le prit prisonnier. Tout le monde sçait la cruauté qu'il exerça contre cet Empereur, qu'il le tint dans une cage, & qu'il ne le nourrit que des restes de sa table. Il mettoit le pied sur lui, lorsqu'il montoit à cheval, comme s'il étoit devenu son marche-pied, & jamais la grandeur d'un Monarque, n'a été plus cruellement abattue.

Cependant Celine, effrayée du

peril, trouva le moyen dans la déroute générale de se sauver ; elle vint chercher une retraite dans les Etats de son pere, elle se rendit à Salé, où il la reçut avec tous les témoignages de joye & de tendresse qu'elle se pouvoit promettre ; il vécut peu depuis le retour de sa fille, & son fils qui mourut presqu'en même tems, laissa la couronne à cette Princesse, & elle n'oublia rien pour l'affermir sur sa tête. L'on croyoit qu'elle pourroit jetter les yeux sur moi, pour me faire partager sa puissance, & me restituer, en quelque maniere, un Royaume que son pere avoit usurpé sur le mien ; mais elle déclara qu'elle ne vouloit point se marier, & bien qu'elle soit jeune & belle, la vie qu'elle mene est si triste & si languissante, que l'on est persuadé qu'elle a quelque déplaisir secret. L'on ne peut l'attribuer à la captivité de Bajazet, elle dit qu'elle ne l'a jamais aimé, & qu'elle auroit plutôt choisi d'être la dernière de ses esclaves, que la première de ses favorites. Elle voit peu de monde, mais elle a un

grand nombre de belles esclaves auprès d'elle, qu'on lui amène de mille endroits différents ; elle leur rend difficilement la liberté lorsqu'elles lui plaisent : & je vous avouë, Madame, que je crains bien que vous ne lui plaisiez trop ; j'aurois prévenu ce malheur, si j'en avois été le maître, mais l'Amiral me feroit une affaire mortelle avec elle, & il suffiroit que la chose vînt de moi, pour qu'elle l'expliquât comme un crime.

Hélas, Seigneur ! interrompit Leonide, je connois bien à présent, que l'espoir dont je m'étois flattée, n'aura point d'autre suite qu'une affreuse captivité : mais le péril auquel je viens d'échaper en sortant des mains de mon ravisseur, me sembloit encore plus terrible. Le Prince la pria avec instance de lui raconter comment ce déplaisir lui étoit arrivé. Elle cacha le nom de Benavidez & le sien : elle lui dit qu'elle se nommoit Felicie de Leon, & elle lui déguisa de la même manière tout le reste de ses aventures.

Après s'être entretenus assez long-

tems, Abelhamar lui fit servir à manger, & il la laissa ensuite dans la liberté de se retirer. Elle demeura avec quelqu'un des femmes qui avoient été prises dans le vaisseau, qui l'avoient suivies ; mais Ines faisoit éclater son affliction plus vivement qu'aucune autre. Le sujet de sa douleur venoit particulièrement de la mort du Capitaine qui avoit été tué dans le combat. Ah ! mon Pere, disoit-elle, pourquoi vous ai-je perdu, ou pourquoi ne suis-je pas morte avec vous ? que vais-je devenir ? toutes mes esperances sont éteintes ; je n'aurai plus dans la suite de ma vie que des sujets de déplaisir ; me voilà esclave, & je n'ose me promettre de la tendresse de mes parens, qu'ils vuëillent jamais me racheter ; vous me teniez lieu de tout, vos bontés paternelles faisoient mon unique joye. Bien que Leonide ne fût gueres en état de consoler personne, & que ses propres malheurs fussent assez grands pour la dispenser de songer à ceux des autres, sa generosité naturelle,

& l'amitié qu'elle avoit déjà prise pour Ines , ne lui permettoient pas de l'oublier dans une si triste occasion. Elle s'approcha d'elle, & l'embrassant tendrement : hé quoi ! dit-elle, ma chere Ines, ne voulez-vous écouter que votre douleur ? vous nous voyez toutes aussi malheureuses que vous, & cependant nous avons beaucoup plus de fermeté.

Ah ! Madame, lui dit Ines, vous avez de moindres sujets de vous affliger, ou vous avez plus de courage que moi : mais à mon égard tout contribué à m'accabler ; les mouvemens de la nature me représentent mon Pere dans le pitoyable état où je viens de le voir, & mon cœur perd en même tems les plus douces esperances qui pouvoient le flatter. Que n'avois-je pas fait, grand Dieu ! s'écria-t'elle, pour parvenir à ce voyage-ci ? je m'en promettois enfin un succès agréable ; voyez, Madame, voyez en quoi consiste les biens de la Fortune ; elle me charge de fers dans le moment où elle me promettoit ses plus cheres faveurs. En ache-

vant ces paroles, qu'elle avoit souvent interrompuës par des soupirs & par des sanglots, elle jetta tristement les yeux sur Leonide, & lui voyant le visage tout couvert de larmes, elle ne douta point que son discours ne l'eût attendrie. Cette pensée lui fut d'une grande consolation. Helas ! que vous êtes genereuse, Madame, continua-t'elle, de prendre part à mes peines. Que je m'en trouve touchée, & que je souhaiterois de pouvoir vous marquer toute ma reconnaissance ; ah ! croyez, Madame, que vous achevez de gagner aujourd'hui un cœur dont l'attachement ne finira jamais.

La compassion que j'ai pour vous, belle Ines, vous est trop bien dûë, lui dit Leonide, pour que vous m'en deviez une si grande recompense ; & je vous avoüe que je trouverai beaucoup de consolation dans mon infortune, si je puis compter sur votre tendresse. Nous sommes captives l'une & l'autre, nous ignorons encore quelle va être notre destinée, mais quelle qu'elle soit, je souhaite



que l'on ne nous sépare point ; nous pourrions au moins nous plaindre ensemble ; c'est une consolation pour les malheureux. Ces tristes réflexions la menerent plus loin qu'elle ne pensoit ; elle s'y abandonna toute entiere , elle avoit appuyé sa tête sur sa main ; elle s'étoit mise à la fenêtre de sa chambre , & versant un torrent de larmes , elle se plaignoit pendant l'obscurité de la nuit. Qu'en venez-vous me délivrer, cher Comte de la Vagne , disoit-elle, que ne venez-vous m'arracher d'entre les mains de nos communs ennemis ? hélas ! que le changement de ma fortune seroit agréable & touchant pour moi. Après un service si considérable, mon pere ne vous refuseroit rien , & le Prince de Carency qui n'a que de l'aversion pour moi , seroit ravi de voir manquer son mariage par le nôtre. Mais que dis-je , reprenoit-elle , après avoir rêvé quelque tems , que je suis éloignée de cet état ; mes maux sont réels , & je ne trouverai même peut-être jamais le moyen de vous les apprendre ; que sçai-je de quelle

maniere la Reine de Fez me traitera? vous n'entendrez plus parler de moi, la mort seule me délivrera de l'état douloureux dans lequel je vais tomber. Elle auroit passé le reste de la nuit dans ces tristes regrets, si Ines qui s'interessoit beaucoup pour elle ne l'eût interrompuë : pardonnez, Madame, lui dit-elle, à la liberté que je prends; mais il n'est pas possible que je me dispense de vous prier de vouloir chercher un peu de repos; s'il est vrai comme on le dit, que nous devions arriver demain à Salé, voudriez-vous y paroître dans un si grand abattement? nous mettons notre espoir en vos charmes, nous croyons que vous serez agréable à la Reine, & que vous contribuerez à notre liberté; mais à cause de vous-même, Madame, ménagez cet admirable beauté dont il nous a paru que le Prince Abelhamar a été touché : les belles personnes ont des droits qui s'étendent bien loin, & l'on s'en peut tout promettre.

Helas! Ines, que me dites-vous? interrompit Leonide, en poussant un

profond soupir , que vos sentimens & les miens sont differens ; la triste experience que j'ai faite des passions violentes que l'on peut inspirer lorsque l'on a quelque sorte d'avantage au dessus des autres , me feroit craindre avec justice que l'on pût me distinguer à la Cour où nous allons ; pensez-vous bien au personnage que nous y ferons , nous sommes Chrétiennes & Esclaves, c'est mériter tout le mépris de ces barbares , & se trouver exposé à toutes leurs cruautés : mais il n'en est aucune que je ne préférasse au malheur de me voir aimée du Prince Abelhamar. Vous avez jugé ma chere Ines , que ma vanité seroit flattée de cette conquête , je vous assure que je la souhaite si peu, que je veux croire pour ma consolation que vous avez pris pour des mouvemens de tendresse , ce qu'il ne faut attribuer qu'à la seule generosité de ce Prince: Je veux bien cependant me mettre sur mon lit , puisque vous le désirez , quoique je n'aye pas d'esperance d'y trouver aucun repos. En achevant ces paroles , elle embrassa

Ines , & se jetta sur le lit qu'on lui avoit préparé.

Le Prince Abelhamar avoit été si surpris des charmes de Leonide, que la seule pensée de la perdre en la mettant entre les mains de la Sultane Reine , le jettoit dans un trouble extrême : Est-il possible , disoit-il , à Mula , qui étoit son favori, est-il possible , que je conduise cette belle fille dans un lieu où elle va être captive , où je ne la verrai que rarement , & d'où je n'aurai pas le pouvoir de la retirer ; je ferai donc l'Auteur de notre commune disgrâce ! c'est moi qui livrerai ce que j'aime à ma plus cruelle ennemie , hélas ! comment pourrai-je après une telle conduite , lui persuader ma passion ? n'aura-t'elle pas lieu de me reprocher que je l'ai abandonnée , & que je l'ai trahie ; n'aura-t'elle pas lieu de me fuir & de me haïr ? Il rouloit alors mille différens desseins dans son esprit ; tantôt il vouloit empêcher que Leonide allât jusqu'à Salé , tantôt il cherchoit des moyens de l'enlever lorsqu'elle y seroit , d'autres fois il s'examinait

lui même ; est-ce que je suis déjà amoureux , disoit-il , à peine ai-je vû cette belle Etrangere ? non , non , c'est l'effet de la surprise & des premiers mouvemens que cause l'admiration : mais ces effets n'auront point de suite , & je l'oublîrai dès que je cesserai de la voir ; si je l'aime enfin , je la demanderai à la Reine ; je ne pense pas qu'elle voulût me la refuser , c'est une Esclave qui n'a point d'autre recommandation que celle de son propre mérite ; Celime me tiendra compte de recevoir de sa main une personne que j'aurois pû garder sans son aveu , & elle ne sera point fâchée de me donner cette preuve de sa bonté dans un tems où j'en pourrois prétendre de plus essentielles.

Cette opinion calma un peu l'agitation dans laquelle il étoit : mais ce calme ne dura gueres. Ah ! Mula , reprit-il , ce n'est pas Celime seule qui peut s'opposer à mon bonheur , c'est Felicie qui le peut bien davantage qu'elle , & puis-je me flatter qu'elle n'ait point d'engagement ? Si elle ai-

me en Espagne, que ne dois-je pas appréhender; elle n'aura aucune disposition favorable pour moi, elle me regardera comme son ennemi, comme un homme qui l'a renduë esclave, qui l'empêche de recevoir son amant, elle n'aura que de l'aversion pour moi: je n'en dois esperer aucune bonté particuliere. Mula n'oublioit rien pour lui donner des sentimens plus avantageux de son mérite, mais cela ne put l'empêcher de passer la nuit dans ces différentes inquiétudes. Il esperoit, il cessoit d'esperer, il ne sçavoit à quoi se résoudre; il attendoit le jour avec la dernière impatience pour revoir Leonide (il ne la connoissoit que sous le nom de Felicie.)

Il s'informa si elle étoit levée; il entra ensuite dans sa chambre avec un trouble & une agitation qui paroissoit également au son de sa voix & sur son visage. Leonide le reçut avec beaucoup de civilité, mais d'un air si triste qu'il en ressentit une douleur extrême; elle le pria de trouver bon qu'elle montât sur le tillac. Il  
commanda

commanda qu'on le couvrit d'un riche tapis de Perse avec des carreaux de brocard d'or, & lui ayant donné la main, ils s'y placerent sous un pavillon magnifique. Leonide lui parla un moment; ensuite elle tourna les yeux du côté de l'Andalousie. Elle ne put s'empêcher de pousser de profonds soupirs, & elle demeura long-tems sans faire autre chose que pleurer amèrement. Le Prince n'osoit l'interrompre, il ne paroissoit gueres moins affligé qu'elle; enfin elle rompit le silence, & le regardant d'un air plein de langueur: Le respect que je vous dois, Seigneur, lui dit-elle, devoit m'engager à cacher ma douleur devant vous, mais la pitié que vous m'avez si genereusement témoignée m'empêche de faire cette violence; je lui donne un libre cours, c'est l'unique soulagement que je puisse avoir en l'état déplorable où jè me trouve; je considere que je suis éloignée de ma Patrie & de mes proches, que je tombe tout d'un coup d'une assez grande fortune dans les fers d'une Reine qui ne voudra

peut-être pas mettre ma liberté à prix, hélas ! quelle va être ma destinée, Seigneur, n'y-a-t'il point quelque moyen de me garantir des maux qui me menacent ? Le Prince n'étant plus le maître de sa passion, se jetta à ses genoux, & prenant sa main : Belle Etrangere, lui dit-il, jugez mieux du pouvoir de vos charmes, vous n'êtes pas encore à Salé, & il ne tiendra qu'à vous de n'y point aller ; je vous adore Felicie, je vous adore, vous ne pouvez être aimée médiocrement, & je suis prêt de vous sacrifier ma fortune, si vous voulez répondre à mes vœux ; je suis né Prince de l'ancienne Maison des Idriël, je devrois être Roi, & plutôt aux Dieux que je fusse le maître d'une Couronne, vous la porteriez avec moi si vous me jugiez digne de la partager avec vous ; mais enfin j'ai encore des amis & des retraites assurées, allons-y, Madame, je sens bien qu'avec vous toute mon ambition sera satisfaite..... Ah ! Seigneur, interrompit Leonide, écoutez moins une passion naissante qui pourroit



vous faire rougir ; songez que vous parlez à une Esclave Chrétienne, & que j'ai assez de reconnoissance & de générosité pour refuser des offres qui vous perdroient. Je vois , je sens tout ce que je vous dois , voyez aussi tout ce que je me dois à moi-même ; feroit-il possible que je pûsse me résoudre de vous suivre pour être cause de votre disgrâce, & pour me deshonorer ? votre Loi & ma Religion sont si différentes , nos fortunes si dissemblables , nous venons à peine de nous voir , nous ne nous connoissons pas encore , & cependant je vous abandonnerois le soin de ma conduite ; que n'aurois-je pas à me reprocher , Seigneur , si j'y consentois ?

Achevez , Madame , reprit le jeune Prince , d'un air impatient , dites que vous aimez en Espagne : dites, cruelle, que vous avez de l'aversion pour moi, & que c'est ce qui vous fait considérer la différence de nos Religions & de nos fortunes. Ha ! Felicie , que vous sçauriez aisément vaincre vos scrupules , si l'Amour

étoit le maître de votre cœur, comme il l'est du mien ; que vous penseriez peu aux suites d'une aventure , dont les commencemens seroient si doux ; votre tendresse surmonteroit toutes les difficultés que vous faites naître à present : je ne le vois que trop , vous preferez les fers de la Reine de Fez à la liberté que je vous offre. Il se tut en cet endroit , & appuyant sa tête sur ses mains, il cacha pour quelque tems son visage, dans la crainte de laisser voir des larmes qu'il n'avoit pû retenir. Leonide continua de lui parler avec beaucoup de douceur & de sagesse : mais oubliant ensuite qu'il fût auprès d'elle, elle se remit encore à regarder du côté de l'Andalousie, à soupirer, à pleurer & à se plaindre..... Ils étoient l'un & l'autre dans cette situation d'esprit , lorsque l'Amiral qui les avoit toujours observé d'un lieu d'où il pouvoit les voir sans en être vû, s'approcha d'eux, pour demander au Prince s'il avoit agréable de manger ; il se remit le mieux qu'il put, & lui répondit que c'étoit à Fe-

licie d'en ordonner. Cette belle fille rougit. Vous ne vous souvenez pas , Seigneur , lui dit-elle , du rang que je tiens ici , hélas ! une captive n'a plus de volonté. Ah ! Madame , reprit-il , en lui parlant bas , vous ne sçavez que trop que votre pouvoir est sans bornes où je suis ; vous me faites éprouver toute la rigueur du vôtre , & si vous êtes si redoutable dans la mauvaise fortune , que pouvez-vous être dans un autre tems ? Leonide ne lui répondit rien , parce que , selon la coûtume des Matelots , ils se mirent à faire de grands cris de joye , à la vûë des côtes du Royaume de Fez , qu'ils venoient de découvrir : elle demeura toute interdite & le Prince aussi.

Elle pensoit que tant qu'elle seroit sur la Mer , elle avoit lieu d'espérer ou quelque tempête qui la jetteroit en son pays , ou l'heureuse rencontre de la Flotte d'Espagne , qui étoit pour lors en Mer , mais qu'aussitôt qu'elle seroit arrivée à Salé , elle ne pourroit plus se flatter de rien. Le Prince , de son côté , disoit à Mula ,

qu'il craignoit moins la mort, que d'être séparé de Felicie, & qu'il auroit souhaité que ce petit poisson qui s'attache quelquefois aux Vaisseaux, & les arrête, eût pû rendre le sien immobile au milieu des flots, parce qu'il ne connoissoit point de plus grand malheur que celui de mener Felicie à la Sultane.

Il employa le reste du tems qu'il demeura avec cette aimable fille, à lui dire les choses les plus tendres & les plus passionnées, que son respect & son amour pouvoient lui inspirer : mais elle l'écoutoit avec tant d'indifference, qu'il n'osoit se promettre de la toucher.

Ils arriverent ainsi à Salé. Le Prince ne put se résoudre de la conduire chez la Reine ; il dit à l'Amiral qu'il n'étoit point en état de se rendre au Palais, qu'il se trouvoit fort mal, qu'il alloit se mettre au lit, & s'approchant de Leonide : C'est vous, Madame, lui dit-il, qui m'empêchez de faire ma cour aujourd'hui : je ne puis vous accompagner dans un lieu où vous n'allez qu'avec répugnan-

ce, mais foyez perfuadée, que malgré votre rigueur, je n'oublirai rien pour vous en retirer. Vous êtes trop généreux, Seigneur, lui dit-elle, de vouloir contribuer à mon repos, quelque avantage qui pût m'en revenir, je l'acheterois bien cher, si dans la suite il vous en coûtoit du chagrin.

Abelhamar se retira accablé de tristesse ; l'on fit aussi - tôt monter Leonide, Ines & toutes les autres esclaves dans des chariots que l'Amiral avoit envoyé querir. Hé bien ! ma chere Ines, dit Leonide, en la regardant tristement, nous voilà sur le point de tomber dans la servitude, & jusqu'à présent le procédé honnête d'Abelhamar vous avoit empêché de sentir toute la force de nos malheurs. Ce Prince nous quitte, & le superbe Palais que nous découvrons déjà, va devenir notre prison. Elle ne put à ces mots retenir le cours de ses larmes, & Ines lui tint compagnie dans cette douloureuse occupation ; elles arriverent dans la principale cour du Château, & l'on

ne tarda gueres à les conduire à l'appartement de la Reine.

Elles la trouverent sur un tapis de différentes couleurs , à fond d'or. Il y avoit plusieurs carreaux brodés de perles ; elle étoit habillée d'une longue veste à la Turquie , de brocard d'argent , mêlé d'incarnat , la taille & les manches en étoient justes . elle étoit attachée par de grandes boutonnières de diamans & d'émeraudes , une ceinture de pierreries , soutenoit un petit poignard , qu'elle portoit comme les Sultanes en portent ; une partie de ses cheveux étoit renfermée sous un voile de mouffeline brodé d'or , & ceux qui sembloient s'échapper , tomboient negligemment sur sa gorge ; ses yeux étoient grands , fort noirs , brillans & pleins de fierté , elle étoit très - belle : mais il paroissoit sur son visage une certaine impression de chagrin & de mauvaise humeur , qui lui déroboit une partie de ses charmes , & qui la rendoit redoutable.

Leonide & toutes celles que l'on avoit prises , vinrent se jeter à ses  
pieds

pieds. La Reine s'attacha à la regarder ; elle la trouva d'une beauté merveilleuse , & elle la choisit pour la servir à sa chambre avec Ines ; elle donna les autres à l'Amiral , afin de les vendre , ou de les garder auprès de lui. Elle connut bien à l'habit de Léonide qu'elle étoit Espagnolle ; elle lui demanda en cette langue son nom , & en quel lieu elle alloit , lorsqu'elle avoit été prise ? Elle lui répondit qu'elle s'appelloit Felicie , qu'elle ignoroit le dessein d'un malheureux Gentilhomme qui l'avoit enlevée , lequel avoit été tué dans le combat : qu'elle lui avoit entendu dire , qu'il la vouloit mener à Maroc , & qu'elle s'estimoit heureuse dans sa disgrâce , d'être tombée entre les mains d'une si grande Reine. Elle ne put achever ces paroles d'un ton de voix assez ferme , pour que Celime , en la regardant , ne connût bien qu'elle étoit fort affligée. Elle eut pitié de son extrême jeunesse , & l'air de grandeur qui paroissoit dans toute sa personne , aidait à lui persuader qu'elle devoit

être d'une naissance très-distinguée. Il faut te consoler Felicie, lui dit-elle, j'aurai de la bonté pour toi ; il est encore de plus grandes peines que celles que tu éprouveras dans ce Palais. Il ne faut pas toujours juger de la félicité par ce qui nous en paroît, & je ne sçai, si en examinant bien ton état, & celui de quelques souveraines, dont j'ai entendu parler, je ne trouverois point le tien plus heureux. Car enfin, ajoûta-t-elle, je crois que ton cœur a conservé sa liberté ; il n'est pas ordinaire de prendre de grands engagements à ton âge ? Leonide ne répondit rien, elle baissa les yeux, changea de couleur, & fit un profond soupir. La Sultane l'examinait dans ce moment, elle ne lui avoit parlé de cette manière, que pour découvrir le secret de son cœur, elle connut aussi-tôt qu'elle étoit touchée, mais elle ne lui en témoigna rien.

Peu après, la Maîtresse des Esclaves, dit à Leonide & à Ines de la suivre. Elle les mena dans le quartier du Palais qui leur étoit destiné,



elle leur fit changer d'habit , & comme elles devoient servir la Reine , on leur donna des habits d'étoffes magnifiques ; leurs juppes étoient courtes & très-amplés : elles avoient des petits Corcets de Brocard d'or boutonnés aux côtés , une chemise dont les manches étoient de Mouffeline de différentes couleurs , qui étoient fort longues & fort larges ; elles se ratachoient en plusieurs endroits avec des agrafes de pierreries ; elles ne portoient rien sur leur tête , leurs cheveux étoient nattés & tomboient négligemment sur leurs épaules , on mit à leurs bras des anneaux d'or avec des chaînes de même ; c'étoit la marque de leur servitude , & lorsqu'elles alloient à la promenade , ou qu'elles suivoient la Reine , elles portoient un grand manteau blanc d'une étoffe fine , dont elles se couvroient la tête & une partie du visage.

Leonide parut aussi-belle dans ce nouvel habillement , que dans celui qu'elle venoit de quitter ; elle avoit tant de grace dans tout ce qu'elle

faisoit, qu'il sembloit que rien ne pouvoit lui être nouveau. On la fit passer dans la Salle où l'on apprenoit à chanter & à joïer des instrumens aux Esclaves ; elle demeura surprise du grand nombre de belles personnes qu'elle y trouva ; il sembloit que l'on avoit eu la liberté de les choisir dans toutes les Cours de l'Univers pour les amener à Celime. Si elle en témoigna de l'étonnement, elle ne leur en causa pas moins, chacune vint la saluer, & elle remarqua entre les autres une fille, dont l'air étoit si majestueux, les traits si reguliers & toutes les manieres si charmantes, qu'elle s'attacha à la regarder avec beaucoup de plaisir ; mais ce qui augmentoit encore son attention, c'est qu'elle avoit une idée confuse de l'avoir vûë, qui lui laissoit croire qu'elle ne lui étoit pas inconnuë. Elles se firent des honnêtetés particulieres, & comme les malheureux, par la conformité de leurs fortunes, se lient plutôt d'amitié que les autres gens, ces deux aimables filles pri-

rent beaucoup d'attachement l'une pour l'autre.

Leonide fut conduite chez la Sultane avec son nouvel habit. Abelhamar y étoit déjà. Ce jeune Prince l'avoit à peine perdu de vûë, qu'il se repentit de l'avoir quitté ; mais oubliant qu'il venoit de charger l'Amiral de faire ses excuses à la Reine, & de lui dire qu'il alloit se mettre au lit, il courut au Palais, & demeura fort inquiet de ne point trouver Felicie auprès d'elle : Il n'osa lui demander où elle étoit, mais elle lui en parla la première : Vous m'avez amené une charmante Espagnolle, lui dit-t-elle, vous allez la voir vêtue en esclave ; je suis persuadée qu'elle n'en sera pas moins belle ; mais il faut vous dire, que j'ai appris depuis votre départ, qui est celle que l'on enleva il y a quelque tems de l'Isle de Sardagne, c'est la fille de Brancalion Doria, elle se nomme Olimpie, &.... La voici, ajoûta la Reine, en voyant entrer Olimpie ( c'étoit la même qui avoit tant fait d'amitié à Leonide ) elle va

vous apprendre des choses assez surprenantes. La Reine lui commanda aussi-tôt de raconter au Prince ce qui la regardoit. Elle obéit sur le champ, & Leonide qui venoit d'entrer, s'approcha d'elle pour l'entendre : Olimpie parla ainsi.

Un Cavalier jeune & bien fait, dont la naissance n'étoit pas inférieure à la mienne, & d'un mérite si élevé au-dessus des autres, que l'on ne pouvoit se défendre de le louer & de l'admirer, prit tant d'attachement pour moi, que j'y voulus bien répondre, m'imaginant comme lui, que mon Pere seroit très-satisfait de me donner à une personne si distinguée par sa qualité & par tant d'autres avantages. Nous écoutâmes volontiers le doux penchant, qui lie les cœurs d'un lien éternel, & nous pensions, Seigneur, qu'il suffisoit pour nous voir heureux, qu'il me fît demander à mes proches. Nous étions bien éloignés de prévoir les obstacles que nous trouvâmes à nos desirs.

Mon Pere irrité contre la Maison

de ce Seigneur , regardoit tous ceux qui en étoient , comme ses plus cruels ennemis ; jusques-là des raisons de politique lui avoient fait cacher ses véritables sentimens , mais ils éclatèrent lorsqu'on lui proposa mon mariage , & nous connûmes avec un mortel déplaisir , que le tems seul pouvoit remedier à nos peines. Nous ressentîmes l'un & l'autre toute l'affliction qui suit ces sortes de contre-tems , notre tendresse en prit de nouvelles forces ; nous ne pouvions nous empêcher de nous voir ; mon Pere s'irritoit par une conduite si opposée à ses intentions ; il me dit plus d'une fois avec la dernière colere , qu'il se vengeroit sur celui qui m'aimoit , des déplaisirs que je lui caufois ; cette raison m'engagea de le conjurer de vouloir s'éloigner pour quelque tems , il s'en presenta une occasion glorieuse. L'Empereur Bajazet , s'étoit rendu le maître d'une partie du Levant ; le Roi de Hongrie travailloit à l'en chasser , & demandoit du secours à toute l'Europe. Chacun s'empressoit de

lui en donner, & bien que le voyage fût d'une affreuse longueur, & que j'en apprehendasse tous les périls, je ne laissai pas de seconder les desirs que ce Cavalier avoit de se rendre en Misie.

Nous nous donnâmes une foireciproque, & la douleur de nous séparer pensa nous coûter la vie. L'événement de cette Campagne fut bien malheureux; les Troupes ayant été défaites, mon Amant demeura prisonnier, & j'en appris la nouvelle avec toute la sensibilité, que l'on a pour ce que l'on aime uniquement. Je lui fis tenir sa rençon, j'attendois son retour avec la dernière impatience, lorsque je fus assurée de sa mort. Il est aisé, Seigneur, de juger de l'effet que produisit sur moi la perte d'une personne si chère; je ne gardai plus de mesures, je persecutai mon Pere de mes plaintes & de mes reproches; je ne voulois plus voir mes parens ni mes amis, la vie m'étoit insupportable, & je demandois à Dieu d'en voir la fin, pour être délivrée de mes peines & de mes ennuis.

Etant dans cet état, je m'affoupis un soir, l'esprit tout rempli de ma douleur; mais je fus bien-tôt reveillée, & ayant ouvert les yeux, je vis un homme auprès de moi, que je pris d'abord pour l'ombre de mon amant : j'en aurois eû beaucoup de fraïeur, si je l'avois moins aimé; enfin, je connus par tout ce qu'il me dit, que je n'étois point avec un fantôme, & que c'étoit celui qui m'étoit si cher; à cette vûë je m'abandonnai à tous les transports de ma joye, & je le témoignai à ce Cavalier, par mille empressements de tendresse; il eut la cruauté de ne me point détromper, je ne la fus que le lendemain en la présence de mon pere, lorsque le hazard fit qu'il l'amena dans la grotte où j'étois allée rêver au bonheur qui m'étoit arrivé.

Je fus donc informée que celui que j'avois pris pour mon amant, ne m'avoit jamais vûë que cette seule fois; je demeurai si sensiblement touchée, & si honteuse de mon erreur, que l'on ne croyoit point dans

l'état où l'affliction & le dépit me réduisirent, que je passasse le jour. Mon pere en étoit extraordinairement touché, je connus ses sentimens, je ne doutai point qu'il ne fût disposé à m'accorder tout ce que je pouvois lui demander, je profitai de cette disposition pour le supplier dans les termes les plus pressans, de contribuer à faire croire dans le monde que j'étois morte, & de trouver bon que j'allasse en Sardagne, où ma mere étoit demeurée pour les affaires qui regardoient sa Maison. J'avois proche de Cagliari une de mes Tantes, Abbessé d'un célèbre Monastere, mais fort écarté; il étoit bâti au bord de la mer, & j'y pouvois finir ma déplorable vie, sans revoir aucun objet qui me fît souffrir aussi cruellement que je venois de le faire.

Mon pere m'avoit donné sa parole trop positivement pour la revoquer; quelque chagrin que lui causât une telle séparation, il y consentit. Le bruit de ma mort courut par tout; personne ne put penser qu'elle



fût supposée, par le peu de raison qu'il y avoit d'imposer au public sur une chose si indifferente. Je partis promptement de Gennes, mon voyage n'eut rien de remarquable, & j'arrivai auprès de ma mere. Elle voulut bien m'accorder ce que je souhaitois, elle me conduisit chez sa sœur, qui demeura seule dépositaire de mon secret; je changeai de nom, & je menois une vie tout-à-fait retirée du commerce des vivans: mais je me trouvois souvent allarmée par les lettres de mon pere, il me pressoit de quitter ma solitude pour revenir auprès de lui; j'appréhendois qu'il ne se servît de son autorité pour m'y contraindre. J'allai un jour me jeter aux pieds de ma Tante, & je la conjurai de me donner le voile, afin qu'étant engagée par des vœux, mes proches perdissent l'esperance de mon retour.

Elle eut une peine extrême à m'accorder cette grace: elle craignoit d'irriter ma famille en faisant une telle démarche sans son agrément. Néanmoins, mes larmes & mes inf-

tantas prieres obtinrent d'elle, ce qu'elle m'avoit refusé jusqu'alors. Elle pria l'Evêque de Cagliari de faire la cérémonie, & c'est l'usage dans ce lieu, que celle qui doit prendre l'habit de Novice sorte avec plusieurs jeunes filles, pour aller attendre le Prélat dans une petite Chapelle qui est au bord de la mer. J'étois vêtue d'une longue robe de brocard d'argent : mes cheveux tomboient épars sur mes épaules, & ma tête étoit couronnée de fleurs ; mes compagnes avoient aussi des habits blancs : en cet état, nous marchions le long du rivage, formant une procession en chantant des hymnes.

C'est à présent, disois-je, ô mon cher Amant ! que je vais te sacrifier les restes languissans de ma triste vie ! si tu peux être sensible dans le lieu où tu es, à ce que l'on fait pour toi en ce monde, tu dois te trouver heureux d'avoir inspiré des sentimens si tendres & si fideles à ton épouse. J'étois encore ensevelie dans ces pensées, lorsque j'entendis un grand bruit, & que les cris de mes compa-

gnes m'obligerent de regarder ce qui se passoit. Je vis plusieurs hommes, qui, l'épée à la main, les poursuivoient, & deux d'entre eux m'ayant jointe, ils m'enleverent avec quelques-unes d'elles; ils nous porterent dans leur chaloupe, & ramerent avec tant de promptitude, que nous étions déjà arrivées à leur vaisseau avant que l'on fût en état de nous secourir.

Il est aisé de juger de notre douleur, & de l'augmentation qu'elle reçut, lorsque nous scûmes que nous étions tombées entre les mains d'un Corsaire d'Alger. Il nous avoit aperçûes & s'étoit prévalu de l'occasion pour descendre & pour nous enlever. Nos larmes & nos prieres ne furent pas capables de lui inspirer aucune compassion, il ne songea qu'à tirer tous les avantages qu'il pourroit de notre captivité; & s'éloignant de la Sardagne avec diligence, il employa quelque tems à courir les mers. Il fit encore des prises, & vint ensuite à Salé, où il sçavoit que la Reine achetoit volon-

tiers des esclaves. Elle me choisit , Seigneur , comme vous sçavez , par un pur mouvement de pitié , car j'étois dans une mélancolie si profonde , que l'on ne pouvoit gueres me voir , sans être touché de quelque compassion.

Il ne me tomba point dans l'esprit de faire sçavoir à mon pere que j'étois esclave , je ne souhaitois point de recouvrer ma liberté que j'étois sur le point de perdre , quand les Corsaires me l'ôterent. Il m'étoit égal d'être renfermée dans le Palais de Salé , ou dans le Couvent de ma Tante ; mes desirs se bornoient à fuir le monde , & à passer le reste de ma vie sans aucun engagement.

Les choses étant en cet état , je continuois d'éprouver les bontés de la Reine , & d'en ressentir les effets , lorsqu'un Marchand Genoïs , qui ne vend que des pierreries , vint à cette Cour. Sa Majesté voulut voir ce qu'il avoit de plus beau , j'étois auprès d'elle quand il entra dans sa chambre , mais il eut à peine jetté les yeux sur moi , qu'il me reconnut

avec tout l'étonnement qui suit une aventure si surprenante. Il avoit sçû ma mort prétenduë , il ne l'avoit pas mise en doute ; il ne pouvoit croire en me voyant que je ne fusse pas la fille de Brancalon Doria ; il m'avoit parlé trop souvent chez mon pere pour me méconnoître ; l'alteration qui étoit sur mon visage , car je le reconnus aussi , lui confirmoit encore qu'il ne se trompoit pas. Il demanda la permission de me parler , & l'ayant obtenuë de la Reine : Est-il possible , me dit-il , que vous négligiez de donner de vos nouvelles aux personnes qui vous ont tant aimée ? & pendant que l'on pleure tous les jours votre mort à Gennes vous vivez, Madame, & vous vivez esclave à Salé ! Qui me pleure ! lui dis-je , tristement , ignorez-vous qu'après la perte que j'ai faite d'un Amant qui m'étoit plus cher que ma vie , & qui m'avoit donné sa foi en recevant la mienne , je n'ai plus été capable que d'une profonde douleur ? c'est cette douleur qui m'obligea de faire répandre dans le monde le bruit

de ma mort, afin de me cacher à toute la terre, & de regretter toujours celui que j'ai tant aimé. En achevant ces mots, mes yeux se couvrirent de larmes, & ce Jouiailier me regardant avec quelque témoignage d'admiration : Vous êtes digne, Madame, d'un meilleur sort, me dit-il, & je m'estime heureux d'avoir à vous apprendre des nouvelles dont vous n'avez pas été assurément instruite. Cet Amant que vous pleurez n'a point péri comme la Renommée l'avoit publié ; il arriva à Gennes peu après qu'on y eût dit votre mort, il en demeura si touché, qu'il n'y a point de paroles qui puissent vous exprimer sa désolation. Il me faisoit l'honneur de me souffrir, & je le voyois très-souvent ; mais il ne parloit point du tout, ou il ne parloit que de vous. Il tomba dangereusement malade ; lorsqu'il fut guéri il voyagea, & revint ensuite à Gennes ; je puis vous assurer, Madame, qu'il vous aime toujours.

Nous étions dans un endroit assez éloigné de la Reine pour qu'elle ne pût

pût entendre notre conversation : mais je me sentis tout d'un coup si transportée de joye, que sans sçavoir ce que je faisois, ni pourquoi je le faisois, je courrus me jeter à ses pieds. Je ne lui pouvois parler, j'avois le visage couvert de larmes, & je la regardois d'une maniere si touchante, qu'elle me demanda plusieurs fois ce que je voulois. Le Marchand, qui étoit homme d'esprit, le lui expliqua, & comme j'eus le tems de me remettre un peu pendant son discours : Ah ! Madame, lui dis-je, je supplie votre Majesté de me rendre ma liberté, je veux vivre à présent, je souhaite de retourner à Genes; mes infortunes sont finies, je ne voyois rien de plus à plaindre que moi, je ne vois rien à présent de plus heureux. Je vous l'avouë, Madame, je ne souffrois le jour qu'avec peine; je croyois avoir perdu celui seul que je voulois pour époux, & je desirois de mourir, parce qu'il étoit mort. Je ne sçaurois redire à présent, Seigneur, toutes les autres choses dont je fatiguai la Reine, elle m'écouta

néanmoins avec beaucoup de bonté ; & comme elle avoit ignoré jusqu'à ce moment qui j'étois , elle me témoigna une estime particuliere pour ma Maison , & que volontiers elle m'accordoit ma liberté. Je l'en remerciai mille fois ; je continuai encore de faire des questions au Joüaillier , je ne pouvois plus le perdre de vûë , & je songeois à profiter de la premiere occasion pour retourner à Gennev : mais après avoir passé quelques jours , pendant lesquels j'eus le tems de faire des réflexions moins tumultueuses que les premieres , il me sembla que je ne devois point me remettre entre les mains de mon pere , que je n'eusse , avant toutes choses , concerté avec mon amant la conduite que nous devions tenir pour faire réussir notre mariage , sans courir le péril d'y trouver de nouveaux obstacles.

Cette raison m'a engagé de lui écrire par le même Marchand Gennois , lequel s'en retourne , afin de le faire venir promptement ici. Voilà , Seigneur , ce qui s'est passé depuis



votre départ , & ce que la Reine m'a commandé de vous apprendre.

Abelhamar remercia la Sultane : & ensuite Olimpie , pour laquelle il avoit toujours marqué une considération particuliere. Vous n'êtes plus à plaindre , lui dit-il , les plaisirs de l'Hyménée vont vous payer avec usure , les peines que la tendresse vous a fait souffrir ; vous allez revoir ce que vous aimez , le revoir fidelle , & unir vos destinées. Ah ! que cet état est heureux ! Il regarda Leonide en achevant ces mots ; elle baissa les yeux , crainte de rencontrer les siens ; & la Reine , qui avoit ses déplaisirs secrets , retomba dans sa mélancolie ordinaire.

Le Prince essaya de parler à Leonide : elle l'évita avec un soin qui lui parut désobligeant , & dont il fut touché ; il se retira , & la Reine étant passée dans son cabinet , les esclaves retournerent à leur quartier.

Leonide trouva Ines dans sa chambre , elles s'embrassèrent comme si elles ne s'étoient pas vûës depuis long-tems. Nous avons d'illustres

compagnes de notre servitude , lui dit-elle : cette belle personne que l'on appelle Olimpie , est fille du fameux d'Oria , elle vient de raconter son Histoire au Prince Abelhamar ; je l'ai entenduë , ô Dieu ! ma chere Ines , que son sort est digne d'envie ! elle est sur le point de revoir un amant fidele qu'elle croyoit mort , & qu'elle aime plus qu'elle même. Si vous avez été jamais sensible à la tendresse , vous pouvez bien vous imaginer dans quelle douce situation ces circonstances mettent une ame. Il est vrai aussi qu'elle a l'air riant , les yeux vifs , & toute la beauté que le repos de l'esprit conserve. Qu'il s'en faut , hélas ! continua-t'elle , en levant les yeux vers le Ciel , que je ne lui ressemble. Il m'est aisé de connoître , Madame , interrompit Ines , que vous êtes touchée d'un chagrin plus pressant que celui de votre captivité , & s'il m'étoit permis de pousser mes lumieres plus loin , je n'aurois pas peine à juger , que votre cœur a part à ces soupirs & à ces larmes , que vous ne pouvez quel-

quefois retenir. Soulagez-vous en vous plaignant, Madame, c'est une espece de remede dans l'état où je vous vois, & je n'abuserai jamais de votre secret, si vous me jugez digne de le partager. J'en suis persuadée, aimable Ines, lui dit Leonide, je vous crois discrete, & j'ai regardé comme une consolation essentielle, de vous pouvoir témoigner ma confiance; mais si je vous fais le récit de mes peines, je souhaite que vous me fassiez celui des vôtres; & je le demande bien moins par un effet de curiosité, que par le veritable intérêt que j'y prens. Je me flatte de ce que vous me dites, charmante Felicie, repliqua Ines, & pour vous marquer mon obéissance, je vais dès-à-présent vous informer de mes malheurs.

Je suis née d'une noble famille d'Andalousie; mon pere avoit du bien, il épousa une femme qui ne lui en apporta point; il étoit brave homme, & depuis son enfance il avoit été sur Mer; il devint Capitaine de Vaisseaux; il n'eut que deux

filles ; ma sœur aînée se nomme Mathilde , ma mere l'a toujours chérie plus tendrement que moi , elle a de la beauté , & nous voyions l'une & l'autre peu de monde selon la coutume d'Espagne , lorsque mon pere reçut chez lui un jeune Toledan de bonne Maison , appelé Don Ramire de Castro. Une secrète sympathie disposa nos cœurs l'un pour l'autre ; je fus surprise de sa bonne mine , de son esprit & de toutes ses manieres douces & insinuates qui engagent insensiblement. Il m'a dit depuis qu'aussi-tôt qu'il me vit il se trouva si fortement touché , qu'il m'aima avec la même passion que s'il n'avoit jamais rien fait que m'aimer.

Il écouta avec plaisir les mouvemens de son cœur. Sa fortune & son mérite lui donnoient tant d'avantage , qu'il ne comprit point que quelqu'un de ma famille dût s'opposer à son bonheur ; je ne le crus pas non plus , & si je resistai à l'inclination naissante que j'avois pour lui , ce n'étoit que dans la crainte de n'en être point aimée. Que je serois mal-

heureuse ! disois-je, si j'avois du penchant pour un homme qui n'auroit pour moi que de l'indifference ; je dois songer de bonne heure à le fuir, pour ne me point trop accôûtumer au plaisir de le voir. La juste défiance que j'avois de mon mérite m'obligea de tenir une conduite avec Don Ramire, si opposée à mes propres sentimens, qu'il commença de croire que j'avois de l'aversion pour lui. Cette pensée ne l'affligoit pas seulement, elle lui donnoit une si grande timidité qu'il n'osoit lever les yeux sur moi ; je l'examinois avec soin, & lorsque nous étions ensemble, il me paroissoit triste & rêveur. J'attribuois ces dispositions à sa froideur pour moi, j'en souffrois cruellement, je me faisois la dernière violence pour ne lui en rien témoigner, mais quelquefois nos yeux se rencontroient, & bien que notre esprit fût prévenu, ils ne laissoient pas d'exprimer notre tendresse ; ah ! disois-je en moi-même trop indifférent Don Ramire ! si vous étiez touché, de quelle manière pourriez-vous me regarder, puis-

que sans l'être il paroît tant d'amour dans vos yeux ? Il m'a conté qu'il n'en pensoit pas moins , qu'il me trouvoit une langueur qui l'auroit flatté, s'il n'avoit pas eû mille autres preuves de mon indifférence.

Ma sœur passa quelque tems à nous étudier. Elle vouloit pénétrer si nous nous aimions : elle y avoit un secret intérêt qui nous étoit inconnu, & tous ses soins ne servirent qu'à lui persuader que nous avions tant d'éloignement l'un pour l'autre, qu'elle pouvoit s'embarquer sans peril. Don Ramire lui avoit paru aussi aimable qu'à moi, la différence de son procédé avec elle étoit très-remarquable. Il s'étoit mis dans l'esprit qu'il devoit en faire son amie , pour en faire dans la suite sa confidente, & l'engager à le servir. Voilà comme l'Amour s'aveugle dans ses projets, car il n'y avoit gueres d'apparence que Mathilde voulût jouer un tel personnage. Elle étoit mon aînée , ma mere l'aimoit passionnément , elle devoit être établie avant moi ; personne ne s'étoit encore présenté  
pour

pour en faire la recherche; ainsi, supposé que Don Ramire voulût prendre une alliance dans notre famille, il falloit que ce fût avec Mathilde.

Je ne demeurai gueres sans découvrir ce qu'elle avoit dans l'esprit, & j'en sentis un redoublement d'inquiétude, capable de me faire mourir. Quoi! disois-je, en me plaignant, n'est-ce pas assez de n'être point aimée? faut-il encore que je sois jalouse, & que j'éprouve tant de différentes peines, dans un âge où je n'en devrois connoître aucune? Quel parti puis-je prendre? j'ai peut-être attendu trop tard à laisser connoître à Don Ramire, que s'il s'étoit attaché à moi avec l'agrément de mes proches, je n'aurois pas été indifferente pour lui: je l'ai évité, je l'ai fui avec le même soin que l'on prend pour éviter & pour fuir ce que l'on hait: hélas! qu'il s'en faut cependant que je ne le haïsse: mais quelle conduite a été la mienne! ma sœur profite de ma timidité; elle est aimée, & malgré cela, je conserve encore des sen-

timens qui me doivent faire rougir , & qui me vont rendre la plus malheureuse personne du monde.

Don Ramire n'étoit pas dans une situation plus tranquille. Il ne pouvoit plus se taire , & comme Mathilde le laissoit profiter volontiers de toutes les occasions de l'entretenir ; un soir qu'ils se promenoient ensemble dans une grande allée du Jardin , & que j'étois dans une autre sans qu'ils le sçussent , je les regardois avec attention , & bien que la distance qui étoit entre nous m'empêchât de les entendre , il m'étoit aisé de connoître qu'il lui parloit avec beaucoup de véhémence , & enfin je vis qu'il se jetta tout d'un coup à ses pieds , & qu'il lui prenoit les mains d'une manière si passionnée que je ne pûs douter que dans ce moment il ne lui eût déclaré son amour , & qu'elle ne lui eût répondu assez favorablement pour l'obliger de lui donner ce témoignage de sa joye & de sa reconnoissance. Quelle vûë, bon Dieu ! pour une personne en l'état où j'étois. Je ne voulus plus les suivre ; j'entraï



dans un cabinet de verdure qui terminoit l'allée, n'ayant pas la force de me soutenir & de résister à ma douleur.

Je me jettai par terre, la tête appuyée sur un banc: je pleurois amèrement; je me couvris le visage de mon voile: Ah! ç'en est fait, dis-je, Don Ramire & Mathilde s'aiment; il l'a persuadée de sa passion, elle l'a écouté favorablement; il s'est jeté à ses genoux pour l'en remercier: je ne dois plus me flatter de lui être chère, mes maux sont sans remède. Je soupirois, mes sanglots & mes plaintes me faisoient honte; je n'étois pas moins désespérée de ma sensibilité que de l'insensibilité de Don Ramire: mais si j'avois scû ce qui venoit de se passer entre lui & ma sœur, j'aurois eu autant de satisfaction que j'avois eu de déplaisir.

En effet, Madame, après une conversation qui roula d'abord sur toutes les choses indifférentes que l'on dit ordinairement, Don Ramire pressé de sa peine, regarda quelque tems ma sœur: Belle Mathilde, lui

dit-il, j'ai un secret à vous confier, d'où dépend le repos de ma vie. Voudrez-vous bien l'entendre, & puis-je me promettre de trouver en vous ces dispositions de bonté qui me sont si nécessaires dans l'état où je suis? Comme elle pensa que cette confiance la touchoit, elle crut qu'elle devoit garder des mesures, qui ne donnassent point trop de liberté à Don Ramire. Vous devriez, Seigneur, lui répondit-elle, dire votre peine à quelque personne plus spirituelle que moi; je n'ai point assez d'expérience, pour vous donner des conseils utiles, & il est de certaines choses, dans lesquelles je ne veux point entrer. Pourvû que vous n'y ayiez aucune part, interrompit brusquement Don Ramire, & que je conserve le respect que je vous dois, qu'avez-vous à craindre? Je ne veux que vous déclarer ma passion pour Ines, vous dire que je l'adore, que j'espère tout de vos bons offices auprès d'elle, & vous conjurer enfin de m'être favorable dans une affaire d'où dépend tout le bonheur de ma

vie. En achevant ces mots , il se jeta aux pieds de Mathilde , si occupé de ce qu'il lui disoit , qu'il ne remarqua pas les differens mouvemens qui l'agitoient : tout ce que le dépit , la honte & même une forte tendresse peuvent faire ressentir de peines , se joignirent pour tourmenter Mathilde.

Vous aimez ma sœur , lui dit-elle , après quelques momens de silence , & vous me choisissiez pour m'en faire part , sans vous souvenir que je suis son aînée ; que je dois être établie avant elle , & que votre indifférence m'est si injurieuse , que si j'étois plus vindicative que je ne suis , je ne songerois qu'à m'en venger ; allez , Seigneur , continua-t'elle , parlez-lui vous-même , je vous servirois trop mal. Elle le quitta aussi-tôt , & jamais un homme n'est demeuré plus confus. Il se promena encore quelque tems dans cette allée , rêvant à ce qu'il devoit faire. Ce n'étoit donc pas assez , disoit-il , d'être haï d'Ines , il faut que je sois aimé de Mathilde , & que je trouve une ennemie dans

la seule personne qui pouvoit m'aider à vaincre l'aversion de ma maîtresse.

Il étoit tout occupé de ces pensées, & elles le jettoient dans la dernière confusion, quand il vint dans le cabinet, où je vous ai dit, Madame, que j'étois. Le bruit qu'il fit en entrant, m'obligea de jeter les yeux vers la porte. Il fut agréablement surpris de me trouver en ce lieu, & je demeurai si irrésoluë sur ce que je devois faire, que je ne sçavois encore le parti que je voulois prendre, soit de rester, ou de sortir, lorsqu'il se mit à genoux auprès de moi, & que me faisant une douce violence pour m'arrêter: Charmante Ines, me dit-il, l'état où vous m'avez réduit, ne me permet plus de garder le silence, que jusqu'à présent le respect & la crainte m'avoient imposé. Je ne puis douter de votre aversion; vous me fuyez; vous ne daignez pas jeter les yeux sur moi; je n'ai rien oublié pour m'affranchir d'une passion qui ne vous est point agréable, & qui me prépare de si grands maux;

mais bien éloigné de me guérir, mon amour a pris de nouvelles forces, & quelques mauvais traitemens que je puisse recevoir de votre part, il me sera plus aisé de les souffrir, qu'il ne me l'est de mourir, sans vous dire que je meurs pour vous.

Je ne pensois pas, Don Ramire, m'écriai-je, en l'interrompant, que vous fussiez capable de me vouloir tromper; mais la conduite que vous tenez, m'apprend ce que j'en dois croire; vous essayez en vain de me persuader par une déclaration, dans laquelle vous observez toutes les apparences de la vérité; je sçai à quoi m'en tenir, & vous ajoutez l'insulte à l'offense; allez, Don Ramire, je ne veux jamais vous voir, ni vous parler. En achevant ces mots, je me débarrassai de ses bras, parce qu'il essayoit de me retenir encore, & je le quittai avec tant de fierté & tant de marques de colere, qu'il m'a dit depuis qu'il fut sur le point d'expirer de douleur. Il n'a jamais été un plus grand désespoir que le sien; il se retira dans sa chambre si troublé, qu'il

ne sçavoit ni où il alloit , ni ce qu'il faisoit ; la fièvre continuë qui le prit avec une extrême violence , l'obligea de se mettre au lit.

Je m'étois cependant enfermée dans mon cabinet , & là , sans témoins , je m'abandonnois aux plus tristes réflexions que l'on sçauroit jamais faire. Si je n'avois eu , disois-je , qu'à disputer à Mathilde le cœur de Don Ramire , il me semble que j'aurois pû me promettre quelques avantages sur elle : mais les choses sont à présent dans un tel état , que s'il vouloit me donner la possession de son cœur , il me semble que je la refuserois : il est scelerat & traître , il me jouë , il feint des sentimens pour moi qu'il n'a pas , il a dit à ma sœur les mêmes choses qu'il vient de me dire ; il faut qu'il ne nous aime ni l'une , ni l'autre , ou qu'il ait bien du mépris pour moi , de me choisir entre toutes celles qu'il connoît , pour l'objet de sa raillerie : que je suis foible , grand Dieu ! de l'aimer encore ; cependant , continuois-je , le perfide a pénétré les favorables disposi-

tions que j'ai pour lui ; il ſçait que je l'aime , & voilà un ſurcroît de malheur que je ne puis ſoutenir. Je fondois en larmes ; je faiſois tous mes efforts pour l'arracher de mon cœur , & j'étois ſi occupée de ma peine , que l'on étoit déjà venu pluſieurs fois frapper à ma porte , pour m'avertir d'aller dans l'appartement de ma mere , ſans que j'euffe répondu. L'on me cherchoit par toute la maiſon , qu'en j'entendis enfin que l'on m'appelloit : je deſcendis promptement , les yeux encore tout moëttes & l'air ſi triſte , que ma ſœur qui m'étudioit , ne douta point que je ne vinſſe de la chambre de Don Ramire , & que la violence de ſon mal ne me cauſât la mélancolie qui paroifſoit ſur mon viſage. J'ignorois cependant qu'il fût malade , & je demeurai ſurpriſe de ne le point voir. Je ne voulus point m'informer où il étoit , il me ſembla qu'il ne méritoit pas un ſoin ſi obligeant , de maniere que je me retirai ſans entendre parler de lui.

Mathilde qui continuoit de l'ai-

mer, & qui me haïssoit à cause de lui, rendit compte à ma Mere de la conversation qu'ils avoient eüe ensemble; elle la pria de lui être favorable, de considerer que je ne devois point être établie devant elle, & enfin elle la supplia de me commander d'avoir une conduite si fiere avec Don Ramire, qu'il perdît pour jamais l'esperance d'être aimé de moi. Ma Mere lui promit là-dessus tout ce qu'elle osa lui demander, & ce pauvre Gentilhomme se voyoit mourir sans pouvoir croire que j'y prisse aucune part. Je scûs l'état où il étoit, & cette nouvelle suspendit toute ma colere; je ne me trouvai capable que des plus cruelles inquiétudes, qui puissent agiter un ame véritablement touchée. Je ne voulois pas l'aller voir, & pour m'en empêcher, je me faisois une violence qui augmentoit beaucoup ma peine.

Que je suis malheureuse! m'écriois-je toute en pleurs; je n'ai pas assez de fierté pour guérir de la tendresse qui m'occupe, & j'ai assez de ressentiment pour me refuser la seule



satisfaction que je puisse goûter ; je ne veux point voir un homme qui est toujours présent à mon souvenir , il est mourant , hélas ! je donneroïis ma vie pour la conservation de la sienne.

La fièvre qui le tourmentoît étoit si violente , que les Medecins déclarerent à mon Pere qu'ils n'en esperoient plus rien , & que sa grande jeunesse pouvoit seule le sauver. Il vint nous faire part de cette triste nouvelle ; il dit à ma mere de l'en avertir , afin qu'il se préparât à ce dernier moment. Je ne sçai point encore de quelle maniere je pûs entendre ces funestes paroles , sans expirer de douleur : mais je m'en trouvai si saisie , que tout ce que je pus faire , ce fut de passer dans ma chambre où je demurai évanouïe plus de deux heures.

J'avois près de moi une fille nommée Teresa qui m'aimoit fort , qui sçavoit quelque chose de ma foiblesse pour Don Ramire , & qui m'aïda à cacher le désespoir dans lequel j'étois : Non ! m'écriai-je , quand je

fus revenuë de mon évanoüissement, non je ne puis souffrir qu'il meure, malgré son indifférence, malgré son mauvais procédé ; je sens bien que la conservation de ma vie dépend de la sienne. Grand Dieu ! continuai-je, toute en pleurs, ôtez-moi plutôt la vie & conservez Don Ramire ; qu'ai-je aussi-bien à faire en ce monde, qu'à y souffrir des peines inconcevables ? Je vous avouë, Madame, que je disois encore mille autres extravagances, dont le récit pourroit vous ennuyer, & jamais l'on n'a été plus vivement touchée que je l'étois : lorsque ma mere entra dans ma chambre ; sa présence me surprit si fort, que je pensai me jeter à ses pieds, & lui conter de bonne foi le sujet de ma douleur. Elle venoit de voir Don Ramire qui l'avoit conjurée d'une manière à ne le pouvoir refuser, de me commander de l'entendre quelques momens ; qu'il mourroit content, s'il pouvoit obtenir cette satisfaction, & qu'il se flattoit qu'en l'état où elle le voyoit, elle ne feroit pas fâchée de faire quelque chose pour sa consolation.

Ma mere lui dit , qu'elle alloit m'ordonner de passer dans sa chambre , & que pour lui laisser une entiere liberté de m'entretenir , elle n'y vouloit pas être. Elle venoit donc pour me faire ma leçon. Don Ramire , me dit-elle , est si près de mourir , que ce que je vais vous dire aujourd'hui est une précaution fort inutile : cependant Ines , pour n'avoir rien à me reprocher , je vous ordonne de lui témoigner tant d'éloignement , en cas qu'il vous parle de sa passion , qu'il ne puisse jamais se flatter de vous plaire. Madame , repliquai-je , j'exécuterai les ordres que vous me donnez sans balancer ; mais j'ose vous dire que s'il a cherché une alliance dans notre famille , ce n'est pas assurément la mienne. Vous me faites un mystere qui n'est plus de saison , interrompit-elle , d'un air chagrin ; je sçai qu'il vous aime éperdûment , il a été assez imprudent pour en faire la confidence à votre sœur : elle est votre aînée , & par toutes sortes de raisons , elle doit passer devant vous ; c'est aussi

ma volonté , & je prétends que vous en informiez Don Ramire , car j'aïmeroïs mieux vous voir morte , que de le voir votre Epoux.

Ma mere me parloit avec tant de chaleur, que je ne pûs douter de la verité de ses paroles, elles m'ouvrirent tout d'un coup l'esprit , je ne trouvai plus qu'un Amant tendre & fidelle , où j'avois crû trouver un traître , & un malhonnête homme. Je me sentis dans un état bien different de celui où j'avois été jusqu'alors ; mais il n'adoucit guere mes ennuis. J'étois d'un côté comblée de joye de sçavoir qu'il m'avoit parlé sincerement , & qu'il m'aimoit autant que je l'aimois ; mais de l'autre je me voyois sur le point de le perdre dans le moment , où il me paroissoit digne des sentimens de distinction que j'avois pour lui. Mes justes allarmes prévaloiënt sur toutes les esperances qui vouloient me flatter ; rien ne pouvoit adoucir un malheur si réel. Je trouvois qu'au lieu d'être soulagée , par la chose du monde que je desirois davantage , elle ne servoit

alors qu'à augmenter mon malheur ; & j'avois tant d'empressement de lui parler , que je ne contestai sur rien avec ma mere , bien qu'elle me dît les choses du monde les plus dures & les plus déraisonnables.

Je n'avois avec moi que cette fille qui me servoit , & dont je vous ai parlé , Madame , j'étois si tremblante , que je fus obligée en approchant du lit de ce pauvre malade , de m'appuyer sur elle pour ne pas tomber.

Aussi-tôt qu'il me vit entrer , il se tourna vers moi , & me tendant la main , il me dit d'une voix foible : Venez belle Ines , venez recevoir les derniers sôûpirs d'un homme , qui n'en a jamais poussé que pour vous ; bien què vous m'ayiez appelé traître , & que votre injustice m'ait réduit dans le triste état où vous me voyez , je ne me plaindrai point , si je puis espérer que vous êtes à présent convaincuë , qu'il n'a jamais été une passion , ni plus respectueuse , ni plus forte que la mienne. C'est pour vous que je meurs , charmante Ines , continua-t-il en me serrant la

main, c'est vous seule qui en êtes la cause : je n'ai scû vous plaire , ne suis-je pas en quelque maniere heureux de ne point survivre à cette disgrâce ? En achevant ces mots , il me regarda avec des yeux tout baignés de larmes , & pendant quelque tems il ne put parler ; mais ensuite il me dit : Par quelle fatalité, Ines , n'ai-je pû vous plaire ? si un autre que moi avoit soupiré pour vous, je vous croirois sensible pour lui , & je l'accuserois de ma disgrâce : mais j'ai eu trop d'interêt à vous étudier, & je l'ai trop bien fait aussi, pour ignorer que vous n'avez point d'engagement.

Je ne l'avois pas interrompu jusques-là, soit que je n'en eusse pas la force , où que je fusse ravie de l'entendre parler d'une passion dont je commençois d'être persuadée, & qui m'étoit si chere; enfin, je lui dis : cessez de me faire des reproches , Don Ramire, cessez de vous plaindre, & ne songez plus qu'à votre guérison; c'est moi qui suis la plus malheureuse personne du monde, & pour vous déclarer tout d'un coup votre fortune &

mes

mes sentimens, je veux bien surmonter la répugnance qu'une fille vertueuse doit avoir, à convenir qu'elle est capable d'aimer : oui, Seigneur, je vous aime, je vous l'avouë, quelque honte qu'il y ait dans cet aveu, & quelque avantage que vous en deviez tirer; aussi-tôt que je vous connus, je me trouvai sensible à votre mérite, ces sentimens m'allarmerent : j'essayai de vous les cacher, parce que je crûs que vous étiez touché pour ma sœur; j'expliquois à son avantage, tout ce que vous faisiez pour elle, j'en ressentais une vive douleur : & ce qui mit le comble à mes peines, ce fut ce que vous fîtes il y a quelque jours, lorsque vous jettant à ses genoux mon malheur me conduisit assez proche de l'allée où vous étiez, pour vous voir l'un & l'autre, & pour me persuader que vous lui parliez de votre passion; j'en demeurai si troublée, que je pleurois amèrement quand vous me trouvâtes dans le cabinet de verdure; vous voulûtes profiter de cette rencontre pour m'entrete-

nir ; je ne doutai point que vous n'eussiez concerté avec ma sœur la tromperie qu'il me sembloit que vous me faissiez ; jugez de l'effet que produisit ce dernier coup sur une ame prévenue de tendresse , qui ne pouvoit cesser de vous aimer , & qui vouloit vous haïr. Ces differens mouvemens vous attirerent mes reproches : mais ne m'en faites plus, cher Don Ramire, je suis assez punie, & vous êtes assez vengé. Je ne pus alors retenir mes larmes : & ce Cavalier passant tout d'un coup de la plus grande affliction , à la plus sensible joye, il s'écria : Non, trop aimable Ines ! non , je n'achette point trop cher un bien qui me comble de bonheur, quand je le payerois de ma vie ; j'étois sur le point de la perdre , vous m'arrachez d'entre les bras de la mort , je vais vivre par vous, & je ne vivrai jamais que pour vous. Cependant, oserai-je vous demander pourquoi vous m'avez caché des sentimens qui m'étoient si glorieux ? quelle injuste défiance aviez-vous de vos charmes, Ines ?



qu'avois-je fait qui pût vous persuader que j'y étois insensible ? mon silence respectueux, ma langueur, ma tristesse, le soin que je prenois de fuir les nouvelles connoissances, l'opiniâtreté que j'avois à refuser les parties de plaisir, dans lesquelles on vouloit m'engager, parce que vous n'en pouviez être ; enfin, la différence avantageuse qui est entre vous & Mathilde ; toutes ces choses ne suffisoient-elles pas, pour vous persuader que je n'étois point capable de m'attacher à d'autre qu'à vous ?

J'ai tant de plaisir à vous entendre, lui dis-je, en l'interrompant, que j'oublie de vous informer d'une chose qu'il est nécessaire que vous sachiez, c'est que ma mere m'a commandé de vous ôter toute esperance d'être aimé ; elle veut que vous ne pensiez qu'à ma sœur, ou tout au moins que vous ne pensiez jamais à moi ; prenons des mesures assez justes pour la satisfaire sans troubler notre repos. Je vous avouë, me dit-il, que je ne pourrai cacher des sentimens qui paroîtront malgré

toutes mes précautions ; je sens même que j'aurois quelque chose à me reprocher là-dessus , si j'engageois Mathilde à me vouloir du bien ; & j'ai une sincérité si naturelle , que jusqu'à mes ennemis , ils peuvent s'en prévaloir ; mais permettez-moi , Ines , de parler à votre pere , il me connoît , il sçait que j'ai de la naissance & du bien , il n'aura pas de peine à consentir à mon bonheur. Ha ! je suis trop informée des sentimens de ma mere , lui dis-je , en l'interrompant , pour vous laisser prendre cette voye ; jalouse de son pouvoir , elle regarderoit comme une insulte , que vous ne vous fussiez pas adressé à elle : suivez mes conseils , Don Ramire , faignez d'aimer ma sœur , j'ai mille raisons pour le souhaiter , & je vous en prie : pourriez-vous me refuser ?

Non , me dit-il , je ne vous refuserai pas , Madame , quand bien vous me demanderiez ma propre vie ; ordonnez de ma destinée & de ma conduite , je vous obéirai aveuglément. Nous demeurâmes d'accord.

ensemble, que je dirois que Don Ramire prendroit volontiers le parti de s'attacher à ma sœur, & que s'il ne mouroit point de la maladie dont il étoit accablé, il l'épouserait, pourvû que ses proches, qu'il vouloit en consulter, approuvassent son dessein. Je ne manquai pas en sortant de sa chambre, de passer dans celle de ma mere, & de lui dire ce que nous avions concerté. Elle me crut, ou du moins elle feignit de me croire; & il est vrai aussi que ma sœur n'en douta pas. Rien ne peut égaler la joye qu'elle témoigna, pour un changement qu'elle n'osoit plus se promettre.

Ma mere me permit de voir quelquefois Don Ramire, je payois cette satisfaction par mille complaisances auxquelles je me contraignois pour Mathilde, & qui m'auroient été insupportables dans une autre occasion. Il falloit que je lui exagérasse la tendresse que Don Ramire avoit pour elle : & nous passions les nuits à parler de lui. Cela ne laissoit pas de me causer quelque peine, & à

force de dire qu'il l'aimoit, je craignois quelquefois de dire vrai. Il ne fut pas long-tems sans se rétablir, sa santé revenoit insensiblement ; on le regardoit déjà comme le futur époux de Mathilde ; il n'y avoit point de bons traitemens & d'honnêtetés qu'il ne reçût de ma famille. Les choses étoient en cet état, lorsque le Gouverneur de Porto-Real, maria sa fille, & toutes les Dames furent priées au bal, qu'il donna à ses nôtres. Ma mere nous y mena avec deux autres de nos parentes. Nous n'avions point encore paru dans de si grandes assemblées. Don Ramire m'en témoigna quelque inquiétude. Que vous êtes belle, me dit-il, lorsqu'il me vit parée, charmante Ines ! que vous allez me donner de rivaux ! & que je crains que vous n'en trouviez quelqu'un plus digne que moi de vous servir.

Vous m'êtes trop cher, lui dis-je ; en souriant, pour que votre jalousie puisse me déplaire, je vous promets de n'aller que jusqu'au Château & de trouver le moyen de n'y pas

rester. Cependant tenez-moi compte du sacrifice que je vous ferai , en passant la soirée sans vous voir , car vous êtes vous-même si bien mis & de si bon air , que j'ai lieu d'apprehender que quelques - unes de nos Dames ne veüillent faire la conquête de votre cœur. Si vous n'êtes pas au bal , me dit-il , pensez - vous que j'y puisse demeurer ? je reviendrai auprès de vous , ma chere Ines , & vous comprenez bien la difference que je mets entre le plaisir de vous entretenir , ou d'être à une fête qui ne peut avoir rien d'agréable pour moi , quand vous y manquerez. Quelque peine que vous y ayiez , lui dis-je , en soupirant , il faut vous résoudre d'y paroître ; vous me feriez une affaire mortelle , si vous preniez un autre parti. Ce seroit faire connoître que nous avons voulu profiter de ce tems-là pour être ensemble , & vous jugez bien qu'il est de certaines choses , sur lesquelles on ne sçauroit avoir trop de circonspection. J'achevai ces paroles d'une maniere si sérieuse , qu'il n'osa s'y

opposer : mais il me conjura de ne point sortir du bal. Ne vous arrêtez pas, dit-il, aux mouvemens que je vous ai fait paroître, ma chère Ines, je serois bien plus à plaindre d'être si long-tems sans vous voir, & je ne vous réponds pas que j'eusse la force de demeurer dans un lieu, que vous n'auriez quitté, que pour m'obliger. Je ne pus lui répondre, parce que ma mere m'envoya dire qu'elle alloit partir.

Don Ramire vint avec nous. Lorsque nous fûmes arrivés chez le Gouverneur, il donna la main à ma mere; ma sœur la suivit & mes parentes : pour moi, je me laissai tomber, & je feignis de m'être donné une entorse au pied ; je m'étois laissée tomber dans le ruisseau, mon habit fut tout perdu, il n'y eut plus moyen de paroître dans le bal, boiteuse & mouillée ; ma mere se fâcha fort contre moi ; elle s'inquiéta bien moins de la douleur dont je me plaignois, que de ma parure que j'avois mise fort en désordre ; je revins sur mes pas, je

je me couchai, & Don Ramire rella au bal, très-chagrin de n'être point avec moi, & sensiblement touché de la complaisance que je venois d'avoir pour lui. Il n'eut pas la force de se contraindre auprès de Mathilde, & sans songer qu'ils devoient danser ensemble, il fut se mettre dans un coin de la salle où, prenant ses tablettes, il écrivit ce mots dessus.

*A quel martyre me livreZ-vous, adorable Ines? vous me quittez dans le tems, où vous voulez que je rende des soins à votre sœur. Le plaisir de vous voir auroit pû m'arracher quelque témoignage de complaisance pour elle, mais aussi-tôt que vous avez été retournée chez vous, je n'ai été occupé que du desir de vous suivre. Hélas! que dans ce moment qui est si triste pour moi, je pourrois en passer d'heureux auprès de vous!*

Mathilde, naturellement inquiète, ne voyant point Don Ramire auprès d'elle, regarda de tous côtés où il pourroit être. Elle l'apperçut dans un coin où il écrivoit sur ses

tablettes, elle fit dessein de les lui prendre ; & en effet, après que les farabandes & les passacailles furent dansées, l'on commença le Sarao. Vous sçavez, Madame, que c'est une danse que nous tenons des Maures, & comme chaque Cavalier mene une Dame d'une main, & porte un flambeau dans l'autre, ma sœur appella Don Ramire pour danser avec elle, & il lui fut aisé de trouver le moyen, pendant toutes les figures de cette danse, de lui prendre ses tablettes, sans qu'il s'en apperçût ; elle feignit de vouloir racommoder quelque chose à sa coëffure, elle entra dans une chambre qui étoit proche de la salle, où elle lut promptement ce qu'il venoit d'écrire, & il est aisé de juger du chagrin qu'elle en ressentit. Elle l'aimoit, elle en étoit trahie & méprisée ; elle avoit encore plus de fierté que de tendresse ; elle étoit au désespoir de s'être sacrifiée ; & enfin, elle se trouvoit un mérite au dessus du mien, qui devoit la garantir de ce malheur.

Rien n'est égal au dépit & à la co-



lere dont elle fut agitée; elle eut assez de force pour dissimuler son ressentiment: & comme il vrai qu'elle est fort aimable, Don Sanche de Gusman, fils du Gouverneur, qui étoit jeune & bien fait, mais très prévenu en faveur de son mérite, s'attacha particulièrement à lui parler. Il eut mille soins pour elle pendant toute la fête; & de son côté, elle le regarda comme un homme qui pourroit aider à la guérir & à la venger de Don Ramire. Dans cette pensée, elle lui laissa entrevoir que ma mere recevroit ses visites avec plaisir: Bien que nous soyions fort retirées, lui dit elle, le mérite qui vous distingue, Seigneur, & la Maison dont vous êtes, suffit pour vous attirer des égards auxquels peu de gens pourroient prétendre. Ces flatteuses paroles le touchèrent sensiblement; il prit une violente passion pour elle, il la lui déclara, & il ne remit que jusqu'au lendemain la visite qu'il vouloit nous rendre.

Mathilde avoit déjà préparé ma mere à le recevoir. Elle ne lui dit

rien de l'aventure des tablettes, mais elle lui fit comprendre qu'elle ne se croyoit pas assez sûre du cœur de Don Ramire. Qu'un rival lui donneroit de l'émulation & qu'il songeroit à conclure un mariage sur lequel il faisoit toujours naître des difficultés. Pendant qu'elle menageoit ainsi les momens de sa vengeance, Don Ramire m'avoit informée de la perte de ses tablettes, & de sa crainte que ma sœur ne les eût prises. Quelque peu d'attention que j'aye sur sa conduite avec moi, me dit-il, je n'ai pas laissé de remarquer qu'elle a un fond de froideur depuis quelques jours, qu'elle essaie de vaincre par des motifs que je ne puis pénétrer; j'apprehende qu'elle ne sçache ce que vous m'avez ordonné de tenir secret: je n'ai que cette seule raison, continuoît-il de m'en inquiéter; si vous me le vouliez permettre, je ne ferois plus un mystère de la passion que j'ai pour vous, & je ne sçai enfin jusques où vous voulez que cela aille.

Je vous avouë, Madame, que je

ne le sçavois pas trop bien moi-même , & que lorsque j'y pensois sérieusement, je n'en comprenois pas les motifs ; si ce n'est que j'avois le plaisir d'être aimée sans bruit & sans éclat , de l'homme du monde qui me paroissoit le plus digne de mon estime, & que l'humeur de ma mere, & de ma sœur , avoit quelque chose de si opposé à la mienne , & j'avois été élevée dans une si grande contrainte , que je n'osois vouloir un moment ce qu'elles ne vouloient pas. Attendons du tems , lui disois-je , le secours dont nous avons besoin , & souvenez - vous Don Ramire que nous sommes moins à plaindre que vous ne l'imaginez. Nous vivons dans la même maison , nous nous voyons tous les jours , & quoique nous ayions bien des mesures à garder , & que nous soyions fort observés , nous ne laissons pas de nous aimer , de nous le dire & de nous consoler.

Telles étoient ordinairement nos conversations. Mais, Madame, nous remarquâmes l'un & l'autre, que

Don Sanche de Gusman rendoit des devoirs si assidûs à ma sœur, que nous ne pûmes douter qu'il n'en fût devenu fort amoureux. Partagez ma joye belle Ines, me dit un jour Don Ramire, Mathilde a un Amant qui va lui plaire, & l'air dont elle le traite fait assez voir qu'il s'est distingué auprès d'elle : Elle l'aimera sans doute ; elle va goûter la différence qui se trouve entre un homme véritablement touché & un homme qui feint de l'être. Cette différence est-elle grande ? lui demandai-je, avec beaucoup d'innocence, & peut-on s'en appercevoir aussi sensiblement ; que vous me le voulez faire croire ? Rien n'est plus aisé, ajouta-t-il, quelque habile que l'on soit dans l'art de dissimuler, l'on ne peut s'observer assez pour ne manquer jamais. Il est facile de soutenir un personnage passionné pendant quelque tems : mais il est impossible de le soutenir toujours. Lorsque l'on aime, tout coule de source, rien n'est affecté, le cœur se découvre lui-même, l'on est empressé, tendre,

exact, caressant, liberal & soumis ; tout ce qui a du rapport avec la personne aimée, nous devient essentiel ; ce que l'on traite de bagatelle avec les indifferens, est regardé comme une chose sérieuse ; & lorsque l'on n'est pas véritablement amoureux, l'on s'ennuye, l'on s'embarrasse, l'on est mécontent de tout ce que l'on fait, parce que l'on ne fait rien avec cette liberté & ce plaisir que l'on goûte quand on aime. Pour moi je tiens qu'il faut avoir des raisons très essentielles pour se résoudre à jouer un tel personnage, ou qu'il faut être né un grand fourbe, pour vouloir de gayeté de cœur tromper une femme.

Mais, lui dis-je, il y en a qui veulent l'être, & qui seroient au désespoir que l'on eût assez de bonne foi avec elles pour leur faire connoître, qu'on les regarde avec indifférence. Celles-là sont dignes de pitié, reprit Don Ramire, & il est aisé de juger que si elles pouvoient se guérir, elles ne souhaiteroient pas que l'on mît auprès d'elles la feinte en usage ;

mais elles aiment quelquefois si tendrement, qu'elles choisissent plutôt d'être flattées que d'être éclaircies sur leur erreur. Ne croyez pas cependant qu'elles en soient tout à fait les duppes, elles démêlent fort bien que la complaisance, ou quelque autre raison, fait agir leurs Amans ; cela leur donne un chagrin mortel, ce chagrin se répand même sur tout ce qui les approche, elles deviennent aigres, & de mauvaise humeur en compagnie ; elles veulent des éclaircissemens tête à tête, elles s'emportent, elles font des reproches & des menaces à ce qu'elles aiment ; c'est un moyen très-certain de les rendre encore plus insupportables, & alors le politique Amant, & la véritable Amante souffrent des peines infinies ; mais continua-t-il, de quelle utilité vous peut-être tout ce que je viens de dire, aimable Ines, vous êtes faite pour être toujours adorée, & pour moi je puis vous jurer de ne tromper jamais. Je ne formerai des vœux que pour vous, je ne vivrai que pour vous

plaire, heureux & cent fois heureux si je puis y réussir.

Helas ! vous jugez bien, Madame, que des assurances si tendres de la part d'un homme si aimable & si chèrement aimé, me faisoient passer les jours comme des momens. Mais dans le tems où nous croyions l'un & l'autre, que ma sœur, touchée de la passion de Don Sanche, n'attendoit que le retour de mon pere pour donner l'exclusion à Don Ramire, sa jalouse fureur contre lui & contre moi, ne lui laissoit pas goûter un moment de repos. Elle étoit plus occupée du soin de sa vengeance, que de celui de ménager un Amant qui vouloit l'épouser, & la rendre très heureuse ; & j'ai sçu depuis par une fille qui la servoit, qu'un jour que Don Sanche le prioit de consentir, qu'il parlât au Gouverneur du dessein qu'il avoit pour elle, elle lui laissa voir tout d'un coup sur son visage & dans ses yeux, la plus grande douleur que l'on peut ressentir. Je ne suis plus en état, lui dit-elle, de vous taire une chose qui

vous interesse ; puisque vous m'aimez , Seigneur , & que vous voulez unir nos destinées , sçachez qu'il faut auparavant détruire les esperances d'un rival auquel je suis promise. C'est Don Ramire qui m'a demandée à ma famille , & qui n'attend que le consentement de la sienne pour m'épouser. Avant que je vous eusse vû , je n'avois point de répugnance à cet himen ; mais hélas ! depuis que je vous connois , la seule pensée m'en fait horreur. Je ne doute point que vous n'ayiez assez de courage & de tendresse pour entreprendre de me tirer de l'embarras où je suis , & où je ne suis qu'à cause de vous. Ses malicieuses larmes interrompirent son discours , il en falloit beaucoup moins pour engager Don Sanche à se porter aux dernières extrêmités contre Don Ramire. Il l'assura qu'il lui parleroit d'une manière à le résoudre d'abandonner les prétentions qu'il avoit sur elle ; qu'il esperoit-même qu'il ne voudroit pas s'opiniâtrer contre lui , dans un lieu où il étoit assez le



maître , pour emporter d'autorité une chose à laquelle il attachoit tout le bonheur de sa vie , & il ajoûta à ses paroles , tout ce que la passion lui put inspirer de plus tendre.

Ainsi Mathildé ne douta point que Don Ramire n'essuyât l'affront de la ceder , ou que s'il vouloit , par un mouvement de gloire , soutenir sa recherche , il n'eût un ennemi dangereux sur les bras. Il faut être bien vindicative pour entrer dans des sentimens si opposés à la douceur de notre sexe , & c'étoit tout ensemble avoir une grande imprudence d'exposer ainsi deux hommes qui lui étoient chers. Cependant Don Sanche de Gusman , impatient de régler ses affaires avec Dom Ramire , lui écrivit le soir même avec une hauteur qui n'étoit pas supportable : Voici ce qu'il lui mandoit.

*La passion que j'ai pour Mathilde, ne s'accorde point avec un rival. J'ai appris que vous étiez le mien , & je n'ai pas crû que je dusse en avoir de la peine. Vous sçavez qui je suis & que vous*

*pourriez être la dupe de votre passion ; si vous vouliez la soutenir contre moi. Je vous conseille que la chose se passe sans bruit , & que vous me cediez de bonne grace , ce que vous ne pouvez me disputer sans témérité.*

Don Ramire a de la naissance , & son cœur ne la dément point. Il se sentit transporté de colere à la vûë de ce billet , & il connut bien que la piece étoit conduite par ma sœur. Il ne voulut pas me parler de ce qu'il avoit résolu de faire , parce qu'il apprehendoit que je ne m'y opposasse , il fit sur le champ réponse à Sanche , en ces termes.

*L'indifference que j'ai pour Mathilde , n'auroit pû m'engager de disputer son cœur contre un autre que vous. Il suffit que vous l'aimiez pour m'y opposer. Je vous donne avis à mon tour , de ne la plus voir , ou de vous mettre en état de défendre votre vie contre moi.*

Comme Don Ramire ne douta point que des commencemens si

violens , n'eussent des suites encore plus violentes ; il fut le lendemain matin entendre la Messe dans un Couvent où il sçavoit que Don Sanche alloit presque tous les jours. En effet il l'y trouva. Aussi-tôt que Don Sanche le vit , il s'approcha de lui sans affectation , & lui dit fort bas : Etes-vous disposé à mesurer votre épée à la mienne ? Je suis disposé à vous punir en sortant d'ici , répondit Don Ramire , & je vas vous attendre proche de la Mer , afin que personne ne s'y oppose. Ils s'éloignerent alors l'un & l'autre , & Don Ramire ne tarda pas à prendre le chemin qu'il lui avoit dit.

Il étoit à peine arrivé, qu'il vit venir Don Sanche d'un air menaçant. Ils mirent l'épée à la main & se portèrent des coups terribles. Don Ramire, aussi diligent à parer ceux de son ennemi , qu'il étoit adroit à l'attaquer , le mit bien tôt hors de combat. Il lui donna un coup mortel , qui ne le laissa vivre qu'autant qu'il le falloit pour déclarer celui qui l'avoit blessé. Pour Don Ramire

il revint au logis avec un sens froid que je ne puis comprendre. Il ne songea pas même à se sauver ; il sembloit qu'un charme secret le retenoit. Hélas ! je peux dire que ce charme étoit la tendresse qu'il avoit pour moi. Il entra dans ma chambre, & il me parloit avec une liberté d'esprit, qui ne put être attribuée qu'à la grandeur de son ame ; sa tranquillité, dis-je, étoit si apparante, que je n'aurois jamais soupçonné les malheurs qui venoient de lui arriver, lorsque tout d'un coup le Gouverneur & ses gardes environnerent notre maison, s'en rendirent les maîtres, & vinrent l'arracher d'entre mes bras ; ils l'arracherent en effet d'entre mes bras, puisqu'il n'y eut rien que je ne fisse pour le retenir.

Quels momens, juste Ciel ! je ne puis les rappeler à mon souvenir sans effroi. Le Gouverneur inconsolable, & irrité de la mort de son fils unique, étoit venu lui-même pour sacrifier Don Ramire à son ressentiment. Je ne mets pas en doute qu'étant le plus fort, comme il étoit, il

ne l'eût tué à mes yeux , si je n'avois couvert son corps du mien , si pour le garantir , je ne m'étois exposée à tous les coups qu'on lui portoit ; & bien que je sois naturellement timide & que la vûë d'une épée me donne quelque sorte de frayeur , je vous assure Madame , que j'étois si hardie , & que je faisois si peu de réflexion au péril que je courrois , que j'ai lieu de croire qu'il suffit d'aimer pour ne rien ressentir , que par rapport à ce que l'on aime.

Mon Amant voyoit avec le dernier désespoir , ce que je faisois pour le sauver. Il étoit comme un Lion qui se défend contre une troupe de chasseurs. Il bleffoit les uns , il évitoit la fureur des autres ; mais son adresse , son courage , mes cris , mes larmes , mes prières , & le foible secours que je pouvois lui donner , n'empêcherent pas que l'on ne se rendît maître de sa personne , & que l'on ne le trainât sur le champ en prison.

Il me sembla dans ce moment que mon ame venoit de m'abandon-

ner, & que j'avois perdu la vie. Je voulois suivre le malheureux Don Ramire, partager ses peines & m'enfermer dans son cachot; mais ma mere & ma sœur m'arrêterent pour achever de m'accabler. Mathilde, plus semblable à une furie, qu'à une fille raisonnable, me chargea de reproches & d'imprécations, La mort de Don Ramire, disoit-elle, me vengera de celle que je pleure; ce traître sera sacrifié au juste ressentiment du Gouverneur; je n'aurai jamais de plaisir, que le seul jour où je lui verrai perdre la vie. J'étois si troublée & si peu en état de lui répondre, que mes larmes étoient les uniques interpretes de ma douleur, & j'éprouvai que les grandes afflictions rendent insensible à bien des choses.

Dans le moment qu'Ines entretenoit ainsi Leonide, la Gouvernante des Esclaves remarqua de la lumiere dans leur chambre, & les entendit parler. Elle vint leur dire de se coucher, & que ce n'étoit pas la coutume de veiller si tard dans le Palais.

Palais. Elles obéïrent l'une & l'autre; mais cette severe fille s'étant retirée, Leonide appella doucement Ines. Non ma chere compagne, lui dit-elle, il ne m'est pas permis de fermer les yeux, sans avoir scû auparavant la fin de tant de malheurs. Venez auprès de moi pour m'en raconter la suite. Ines étoit une des personnes du monde la plus complaisante, elle prit une legere robe sur elle, & s'étant assise sur le lit de Leonide, elle reprit ainsi son discours.

*Duchaillo*

*Fin du Tome premier.*

CATALOGUE des Livres amusans qui  
se trouvent chez le même Libraire.

**N**ouvelle description de la France en huit  
volumes *in-douze*, enrichie de figures  
en taille-douce.

Description de Paris, nouvelle édition, *in-12.*  
4. vol.

— De Versailles, *in-12.* 2. vol.

Les Voyages de M. Tavernier, 6. vol.

La Conquête du Mexique & du Perou, 4. vol.

Voyage du Chevalier Chardin, 10. vol.

L'Espion Turc, 6. vol.

Voyage de Thomas Gage, *in-12.* 2. vol.

— De François Leguat, *in-12.* 2. vol.

— De Jean Struys, *in-12.* 3. vol.

— De Coreal, *in-12.* 2. vol.

— Syrie de Montlibant, *in-12.* 2. vol.

— Au grand Mogol de Bernier, *in-12.* 2. vol.

— D'Italie de Miffion, *in-12.* 3. vol.

Nouveau Recueil d'Enigmes, dédié à Mon-  
seigneur le Prince de Conty, *in-12.*

Lettres de Bully, *in-12.* 7. vol.

Le-nouveau Secretaire de la Cour, *in-12.*

Le nouveau Secretaire du Cabinet, *in-12.*

La maniere de bien penser, *in-12.*

Les pensées ingénieuses, *in-12.*

Les Entretiens d'Ariste & d'Eugene, *in-12.*

Pensées de Marc-Antonin, *in-12.*

Oeuvres de Moliere, 8. vol.

— De Racine, 2. vol.

— De Corneille, 10. vol.

— De Scarron, 10. vol.

— De Palaprat, *in-12.* 2. vol.

Le Théâtre de Quinault, *in-12.* 5. vol. Fig.



Les Oeuvres de Dancourt , *in-12.* 8. vol.

— De Campistron , *in-12.*

— De Renard , *in-12.* 2. vol.

— De Crebillon , *in-12.*

— De Monfieur , *in-12.* 2. vol.

— De S. Evreumont , *in-12.* 7. vol.

— De Madame de Ville-dieu. *in-12.* 12. vol.

— De M. Pavillon , de l'Academie Française.

— De M. le Noble , *in-12.* 19. vol.

— De Cirano de Bergerac , 2. vol. Holl.

— De Marot , *in-12.* 2. vol.

— De M. de Toureil , *in-quarto* , 2. vol.

— Idem , *in-12.* 4. vol.

— De Rouffleau , 3. vol.

— De M. de Fontenelles de l'Academie Française , *in-12.* 3. vol.

Le nouveau Telemaque de M. l'Archevêque de Cambray , *in-12.* 2. vol.

Metamorphoses d'Ovide , traduites par du Ryer , Hollande , *in-12.* 4. vol. Fig.

Metamorphoses d'Ovide de Bellegarde , *in-octavo.*

— Idem. *in-12.* 2. vol. Fig.

Oeuvres de Sarazin , 2. vol.

— De Boileau , 4. vol.

Fables choisies en Vers , par la Fontaine , 5. vol. Figures.

— Idem : sans Figures , *in-12.*

Dom Guichotte , 6. vol.

Hipolyte Comte de Douglas.

Les Amours de Tibulle , 3. vol. *in-12.*

Les Amours de Catulle , 2. vol.

Les Comedies de Terence , traduites par Madame d'Acier , *in-12.* 3. vol. Hollande.

L'Arioste moderne, ou Roland le furieux, *in-12.* 2. vol.

Roland l'Amoureux, 2. vol.

Le Jeu des Echets, 1. vol.

Le Spectateur, 6. vol.

Memoires de Bassompierre, *in-12.* 4. vol.  
Amsterdam, 1723.

Memoires de M. de Bourdeille, Seigneur de  
Brantôme, *in-12.* 10. vol.

— De M. de Montrefor, *in-12.* 2. vol.

Essais de Michel, Seigneur de Montaigne, 3.  
vol. *in-quarto*, en grand papier.

Les mêmes, *in-12.* 5. vol. Amsterdam, 1727.

Relation du Voyage d'Espagne, *in-12.* 3. vol.

Contes des Fées, *in-12.* 4. vol.

Suites des Contes des Fées, *in-12.* 4. vol.

Contes des Fées, *par M. Perault*, *in-12.*

Contes des Fées, *par Madame la Comtesse de  
Murat*, *in-12.*

Les Fées, Contes des Contes, *par Madame  
de la Force*, *in-12.*

Contes moins Contes que les autres, Sans  
Parangon, & la Reine des Fées, *in-12.*

Contes Anglois, *in-12.*

Contes Turcs, *in-12.*

Amusemens sérieux & comiques, seconde édi-  
tion augmentée, *in-12.*

Les mille & un Jour, Contes Persans, tra-  
duits en françois, *par M. Petis de la Croix*,  
5. vol. *in-12.*

Les mille & une Nuit, Contes Arabes, tra-  
duits, *par M. Galland*, 12. vol. *in-12.*  
réimprimées en 6. vol. *in-12.*

Les Aventures de Robinson Crusoé, *in-12.*  
3. vol.





